Cette réponse n'était point conforme aux désirs de la dame, qui ne se proposait rien moins que de faire de cette fille la conquête de son fils. Elle ne laissa pas de l'approuver dans le fond de son âme. L'intérêt qui l'animait était pourtant trop fort pour qu'elle lâchât prise. Elle insista donc, en lui disant, d'un ton de surprise : Comment, Jeannette! si le roi, qui est jeune et bien fait, était épris de votre beauté, et qu'il vous demandât quelque faveur, vous auriez le courage de la lui refuser? Le roi, répliqua Jeannette sans hésiter, pourrait user de violence: mais j'ose vous assurer que je ne consentirais jamais à rien qui ne fût d'accord avec l'honnêteté.

La dame admirant la vertu et la fermeté de cette aimable enfant ne poussa pas plus loin ses tentatives; mais voulant la mettre à l'épreuve, elle dit à son fils que, lorsqu'il serait guéri, elle lui donnerait des facilités pour l'entretenir seule dans une chambre, et que dans ce tête-à-tête il essaierait de la rendre sensible, lui faisant sentir qu'il ne lui convenait pas de l'en prier elle-même, puisque ce serait jouer évidemment le rôle d'entremetteuse.

Le jeune homme, peu satisfait de cette proposition, et voyant qu'on ne lui tenait point parole, retomba dans son premier état. La mère le voyant empirer tous les jours, et craignant plus que jamais pour sa vie, passa enfin sur toutes les bienséances, et s'ouvrit nettement à Jeannette; mais l'ayant trouvée inébranlable, et ayant fait part à son mari de l'inutilité de toutes ses tentatives, ils se déterminèrent à la fin, l'un et l'autre, à la donner pour femme à leur fils. Ce ne fut pas sans regret qu'ils prirent ce parti; mais ils aimèrent mieux voir leur enfant marié à une personne qui ne leur paraissait pas faite pour lui que de le voir mourir de douleur. Jeannette bénit Dieu de ne l'avoir point oubliée. Quelque brillant que fût pour elle un tel mariage, elle ne voulut cependant pas dévoiler sa véritable origine, et se contenta toujours de prendre le nom de fille d'un Picard. Le malade recouvra dans peu de temps toute ses forces, ainsi que sa gaîté; et quand le mariage fut fait, il s'estima l'homme du monde le plus heureux, et se donna du plaisir en toute liberté.

Perrot, domestique dans la maison du gouverneur de la principauté de Galles, était devenu grand, et avait su,

comme sa sœur, gagner les bonnes grâces de son maître : son esprit, sa sagesse et sa bonne mine le faisaient rechercher. Personne ne maniait mieux que lui une lance et n'était plus habile dans tous les exercices militaires de ce temps-là; il faisait, en un mot, l'admiration de tout le monde. Les gentilshommes l'appelaient Perrot le Picard, et sous ce nom il était connu et renommé dans toute l'île. Dieu, qui n'avait point oublié la sœur, n'abandonna pas le frère. Il le préserva d'une maladie contagieuse qui se fit sentir dans cette contrée, et qui enleva la moitié des habitants. Les trois quarts de ceux qu'elle avait épargnés, s'étaient retirés dans les pays voisins, en sorte que la principauté de Galles semblait abandonnée et se trouvait presque déserte. Le gouverneur, sa femme, son fils, ses neveux, ses parents, avaient été les victimes de la contagion. Une fille du gouverneur fut tout ce qui resta de cette illustre famille. Cette demoiselle, devenue héritière des biens de toute sa parenté, était en âge d'être mariée, lorsque la peste eut cessé ses ravages. Perrot ne l'avait point quittée, et en avait eu grand soin. La reconnaissance qu'elle en eut, jointe au mérite qu'elle lui connaissait, lui inspira du goût pour ce jeune homme, et elle crut ne pouvoir rien faire de mieux que de l'épouser, suivant en cela le conseil des personnes de confiance qui lui restaient. Elle lui apporta ainsi le riche héritage de ses parents, et l'en fit seigneur. Peu de temps après le roi d'Angleterre avant appris la mort du maréchal, et étant informé du rare mérite et de la valeur du fortuné Picard, lui donna toutes les places que son beau-père avait occupées. Tel fut l'heureux sort des deux enfants du comte d'Angers, qui, loin de soupconner leur grande fortune, les regardait alors comme des enfants perdus.

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis que ce père infortuné s'était enfui de Paris. Il avait éprouvé bien des adversités, lorsque, se voyant déjà vieux et las de souffrir, il eut le désir de savoir quel avait été le sort de ses enfants. Le travail et l'âge avaient totalement changé les traits de son visage; cependant, comme l'exercice qu'il avait fait depuis l'avait rendu plus agile et plus robuste qu'il ne l'était dans sa jeunesse, passée dans le repos, il quitta l'Irlandais chez lequel il avait toujours demeuré, et partit pour le pays de Galles, fort pauvre et mal vêtu. Il arriva dans la ville où il avait

laissé Perrot. Il le trouva gouverneur du pays, bien fait de sa personne, et en bonne santé. Il en eut, comme on l'imagine aisément, beaucoup de joie; mais il jugea à propos de ne se faire connaître qu'il n'eût su auparavant ce que Jeannette était devenue. Il continua donc sa route, et ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé à Londres. Il s'informe secrètement de la dame à laquelle il l'avait laissée, et apprend que Jeannette était mariée avec le fils de cette dame, ce qui lui fit un plaisir qu'on ne saurait exprimer. Ce fut alors que la prospérité de ses enfants le consola de toutes ses souffrances. Le désir de voir sa fille le faisait rôder tous les jours autour de son hôtel. Un jour Jacquet Lamyens, mari de Jeannette, voyant ce bon vieillard, et touché de compassion pour son triste état, donna ordre à un de ses gens de

le faire entrer et de lui donner à manger.

Jeannette avait déjà plusieurs enfants, dont le plus âgé touchait à sa huitième année. Ces petits enfants voyant manger le comte, se mirent autour de lui, et lui firent mille caresses, comme si la nature leur eût fait sentir que ce bonhomme était leur grand-père. Le comte les reconnaissant pour ses petits-enfants, leur fit beaucoup d'amitié, et loua leur gentillesse, ce qui fit que ces enfants ne voulaient point le quitter, quoique leur gouverneur les appelât. La mère vint elle-même, et les menaça de les battre s'ils n'obéissaient à leur maître. Les enfants commencèrent à pleurer, en disant qu'ils demeureraient auprès de ce bon vieillard, qui leur plaisait plus que leur gouverneur. Ces paroles firent éclater de rire la dame. L'infortuné comte ne put s'empêcher d'en rire aussi. Il s'était levé pour saluer Jeannette, non comme sa fille, mais comme la dame et la maîtresse du logis. Il la regardait avec un plaisir extrême, mais il n'en fut point reconnu, parce qu'il était tout à fait changé, étant devenu vieux, maigre, noir et barbu. La mère voyant l'empressement de ses enfants pour cet homme, dit à leur gouverneur de les laisser encore quelque temps avec lui, puisqu'ils pleuraient de ce qu'on voulait les en éloigner. A peine fut-elle sortie que son mari entra. Avant appris du gouverneur ce qui venait de se passer, et faisant peu de cas de la naissance de sa femme: laissez-les, lui dit-il, d'un ton plein d'orgueil et de dépit, laissez-les dans les sentiments que Dieu leur a donnés; ils tiennent du lieu d'où ils sortent: ils sont nés d'une mère de basse extraction, et ils aiment la bassesse. Le comte entendit ces paroles et en fut outré; mais comme il s'était accoutumé aux humiliations, il ne répondit rien et se contenta de hausser les épaules. Jacquet n'était rien moins que charmé des caresses que ses enfants faisaient à ce pauvre étranger; néanmoins il les aimait tant qu'il poussa la complaisance jusqu'à offrir à son beaupère de lui donner quelque emploi dans sa maison, s'il voulait y rester. Le beau-père répondit qu'il en serait très aise ajoutant qu'il ne savait que panser les chevaux, n'ayant jamais fait autre chose depuis une longue suite d'années. Il fut retenu à cette condition, qu'il remplit au mieux. Son grand plaisir, quand il avait fini sa besogne, était d'amuser et de divertir ses petits-fils, qui se faisaient une fête de rire et de jouer avec lui.

Pendant que la fortune traitait ainsi le comte d'Angers, le roi de France, après plusieurs trêves faites avec les Allemands, termina sa carrière. Son fils, le même dont la femme avait causé l'exil du comte, succéda à sa couronne. La dernière trêve expirée, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau roi demanda du secours au roi d'Angleterre, son parent, qui lui envoya un corps considérable de troupes, sous le commandement de Perrot et de Jacquet Lamyens. Le comte d'Angers qui n'avait jamais osé se faire connaître depuis sa proscription, ne craignit pas de suivre son gendre en qualité de palefrenier. Il demeura quelque temps au camp, sans être reconnu de personne. Malgré la bassesse de son emploi, comme il était fort expérimenté dans l'art de la guerre, il trouva moyen de se rendre utile par les vues qu'il fit parvenir ou qu'il donna lui-même à ceux qui avaient le commandement de l'armée.

La nouvelle reine ne jouit pas longtemps des honneurs du diadème. Elle tomba dangereusement malade durant cette guerre, et mourut peu de jours après. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, touchée de repentir, elle fit appeler l'archevêque de Rouen, qui passait pour un saint homme, et se confessa à lui dévotement. Elle lui déclara que le comte d'Angers était innocent du crime dont elle l'avait accusé, et le pria de le faire savoir au roi. Elle n'omit aucune circonstance; et pour rendre l'aveu de son péché

plus authentique, elle le fit en présence de plusieurs personnes de la première qualité, et finit par les solliciter de se réunir au prélat pour prier le roi de rappeler le comte et ses enfants, s'ils vivaient encore, et de les faire rentrer dans tous leurs biens.

Le roi ne fut pas plutôt informé de la mort de la reine et du détail de sa confession, que, vivement touché de l'injuste disgrâce du comte d'Angers, il se hâta de faire publier à son de trompe, dans le camp et dans tout son royaume, qu'il récompenserait richement quiconque pourrait lui donner des nouvelles de cet infortuné ou de quelqu'un de ses enfants; qu'il reconnaissait, par la confession publique de la reine, que ce seigneur était parfaitement innocent du crime pour lequel il avait été proscrit; et qu'il entendait le remettre dans son premier état, et même l'élever plus haut, pour le dédommager, lui et les siens, de leur injuste flétrissure.

A cette nouvelle, qui fit le plus grand bruit, le comte d'Angers alla trouver Jacquet, son maître, et le pria de se réunir avec Perrot, en leur disant qu'il voulait leur montrer celui que le roi de France cherchait. A peine furent-ils tous trois réunis dans le même lieu, que le comte d'Angers, dans son accoutrement de palefrenier, dit à Perrot, qui pensait déjà lui-même à se faire connaître et à se présenter au roi : Perrot, sais-tu bien que Jacquet que voilà est le mari de ta sœur, et qu'il l'a épousée sans aucune dot? Or, comme il convient qu'il en reçoive une, j'entends et prétends que lui seul ait la récompense promise à la personne qui te fera connaître; je veux aussi qu'il obtienne celle qu'on destine à celui qui donnera des nouvelles de Violente, ta sœur et sa femme; de même que celle qu'on se propose de donner à celui qui me présentera, moi, qui suis le comte d'Angers, ton père. Perrot, hors de lui-même, en écoutant ces paroles, regarde fixement celui qui les profère, et le reconnaissant à travers le changement que ses traits avaient éprouvé, il se jette à ses genoux, les embrasse et s'écrie avec des larmes d'attendrissement : Ah! mon père! mon cher père! que j'ai de joie de vous revoir! Jacquet fut si surpris d'un tel événement qu'il ne savait que penser ni que dire. Le tableau des mauvais traitements qu'il avait fait éprouver au vieillard, pendant le temps qu'il

avait été à son service, s'offrant aussitôt à sa mémoire. l'engage à se jeter à ses pieds et à lui demander mille pardons. Le comte le relève avec douceur et l'embrasse cordialement. Après s'être mutuellement conté leurs aventures le fils et le gendre voulurent faire habiller le comte, mais il s'v refusa constamment, désirant être présenté au monarque sous l'habit qu'il portait. Jacquet alla trouver le roi. et lui dit qu'il était en état de lui présenter le comte d'Angers, son fils et sa fille, dans le cas qu'il voulût lui accorder les récompenses promises. Le roi fit sur-le-champ apporter trois présents magnifiques, et lui dit qu'ils seraient à lui aussitôt qu'il aurait tenu sa promesse. Jacquet fait avancer son beau-père, avec son habit de palefrenier : Sire, voilà le comte, lui dit-il, et voilà son fils, en montrant Perrot; sa fille, qui est ma femme, n'est point ici, mais vous la verrez dans peu de jours.

A force de regarder le comte d'Angers, le roi le reconnut, malgré le changement que l'àge, les fatigues et les chagrins avaient opéré dans toute sa personne. Il l'accueillit avec mille démonstrations de joie et d'amitié, et commanda qu'on lui donnât promptement des habits et un équipage dignes de sa naissance et de son rang. Il fit mille caresses à Perrot, et témoigna à Jacquet toute sa sensibilité pour le plaisir qu'il venait de lui faire. Il lui demanda par quel hasard son beaupère était son palefrenier, et par quelle aventure il se trouvait le mari de sa fille. Après que Jacquet eut satisfait la curiosité du monarque, on lui remit la récompense promise. Prenez ces beaux et riches présents de mon souverain, dit alors le comte à son gendre, et ne manquez pas, je vous prie, d'apprendre à votre père, que vos enfants, mes petitsfils, ne sont pas nés dans la bassesse du côté de leur mère.

Jacquet se hâta d'écrire en Angleterre. Il attira sa femme à Paris. Perrot y appela la sienne. Après un long séjour dans cette ville, ils s'en retournèrent, avec l'agrément du roi. Ce ne fut pas sans regret et sans répandre des pleurs qu'ils se séparèrent du comte d'Angers, qui demeura en France, où, après être rentré dans tous ses biens et avoir été élevé aux plus hautes dignités, il vécut encore plusieurs années, estimé, chéri et honoré plus que jamais de tout le monde.

NOUVELLE IX. — L'IMPOSTEUR CONFONDU OU LA FEMME JUSTIFIÉE.

Madame Élise eut à peine achevé sa nouvelle, vraiment intéressante, que la reine, dont la taille noble et régulière répondait parfaitement à la beauté ravissante du visage, prit aussitôt la parole, et dit d'un sourire tout à fait gracieux : Il faut tenir la promesse qui a été faite à Dionéo; puisqu'il ne reste plus que lui et moi à conter notre nouvelle, je vais dire la mienne, afin de lui laisser le plaisir de fermer la scène, ainsi qu'il l'a demandé.

Vous savez, Mesdames, qu'il y a un proverbe qui dit qu'un trompeur est tôt ou tard puni de sa tromperie. L'histoire que je vais raconter vient à l'appui de ce dicton populaire, dont il est plus facile de prouver la vérité par des exemples que par le raisonnement. Je pense que ce récit vous fera plaisir, d'autant plus qu'il pourra vous précautionner contre

les pièges de la tromperie.

Des affaires de commerce avaient appelé à Paris des négociants d'Italie. Ils étaient logés dans la même auberge, et se faisaient un plaisir de manger ensemble. Un soir, sur la fin du souper, étant plus gais qu'à l'ordinaire, ils se mirent à raconter des histoires de galanterie. La conversation tomba insensiblement sur leurs propres femmes; car ils étaient tous mariés. Je ne sais ce que fait la mienne, dit l'un; mais je sais bien que lorsque je trouve l'occasion de goûter d'un mets étranger, j'en profite avec plaisir. J'en fais tout autant, répondit un autre; et il y a grande apparence que ma femme suit le même système : en tout cas, que je le croie ou non, il n'en sera ni plus ni moins. Un troisième tint à peu près le même langage, et chacun parut persuadé que sa femme mettait le temps et l'absence du mari à profit. Un seul, nommé Bernard Lomelin, de Gênes, fut d'un sentiment contraire, du moins pour ce qui le regardait, assurant que, par la grâce de Dieu, il avait la femme la plus honnête et la plus accomplie de toute l'Italie. Il fait ensuite l'énumération de ses belles qualités, l'éloge de sa beauté, de sa jeunesse,

de sa vivacité, de la finesse de sa taille, de son amour pour le travail, et de son adresse pour tout ouvrage de femme; ajoutant que le plus habile écuyer tranchant ne pouvait se flatter de servir à table avec plus d'aisance, de grâce et d'honnêteté. Il loua encore son habileté à manier un cheval, à élever un oiseau; son talent pour la lecture, l'écriture, la tenue des livres de compte, et pour toutes les affaires de commerce. Après avoir ainsi loué ses différentes qualités, il en vint à l'objet en question, et soutint qu'il n'existait pas de femme plus chaste et plus vertueuse. Au moyen de quoi il était très persuadé que quand il serait absent dix ans de suite, toute la vie même, elle ne songerait jamais à lui faire d'infidélité.

Ces dernières paroles firent éclater de rire un jeune homme de la compagnie, nommé Ambroise de Plaisance. Pour se moquer de Bernard, il lui demanda si l'empereur lui avait donné un privilège si singulier. Le Génois, un peu piqué, lui répondit que ce n'était point de l'empereur qu'il tenait cette grâce, mais de Dieu même, qui avait un peu plus de puissance que l'empereur. Je ne doute point, réplique aussitôt Ambroise, que vous ne soyez de très bonne foi; mais vous me permettrez de vous dire que ce n'est pas connaître la nature de la chose dont il s'agit que d'en parler comme vous faites. Si vous l'aviez examinée sans prévention, vous penseriez tout autrement. Ne vous figurez pas au reste, malgré ce que nous avons pu dire de nos femmes, que nous ayons plus sujet de nous en plaindre que vous de la vôtre; mais nous n'en avons parlé de la sorte que d'après la connaissance que nous avons des personnes du sexe en général. Mais raisonnons un peu sur cette matière. N'est-il pas vrai, et tout le monde ne connaît-il pas que l'homme est l'animal le plus parfait qui soit sorti des mains du créateur? La femme ne tient donc que le second rang : aussi tout le monde s'accorde-t-il à dire que l'homme a plus de courage, de force et de constance, et que la femme est timide et changeante. Je pourrais vous développer ici les raisons et les causes de cette différence; mais il est inutile d'entrer à présent dans cette discussion qui nous menerait trop loin. Concluons seulement que si l'homme étant plus ferme, plus fort et plusconstant, ne peut résister, je ne dis pas à une femme qui le prévient et le provoque, mais même au seul désir qui le

porte vers celle qui lui plait; s'il ne peut s'empêcher de tenter tous les moyens possibles d'en jouir; s'il succombe enfin toutes les fois que l'occasion se présente, comment une femme, naturellement faible et fragile, pourra-t-elle se défendre des sollicitations, des flatteries, des présents, de tous les ressorts, en un mot, que fera jouer un amoureux passionné? Pouvez-vous penser qu'elle résiste longtemps? Yous avez beau en paraître persuadé, j'ai peine à croire que vous soyez assez simple pour être de bonne foi sur cet article. Quelque estimable que soif votre femme, elle est de chair et d'os, comme les autres, sujette aux mêmes passions, aux mêmes désirs, aux mêmes poursuites. Or, comme l'expérience prouve tous les jours que les autres succombent, il est très possible et même très vraisemblable qu'elle succombe aussi, toute vertueuse que je la suppose ; mais quand cela ne serait que possible, vous ne devriez pas le nier aussi

opiniâtrement que vous le faites.

Je suis négociant et non philosophe, répondit Bernard; comme négociant, je réponds que ce que vous dites peut arriver aux femmes qui n'ont point d'honneur ; mais je soutiens que celles qui en ont sont plus fermes, plus constantes, plus inébranlables que les hommes, qui, comme vous savez, sont continuellement occupés à tendre des pièges à leur vertu, et je suis intimement persuadé que ma femme est du nombre de ces dernières. Si toutes les fois que les femmes ont des complaisances pour d'autres que pour leurs maris, reprit Ambroise, il leur venait une corne au front, je ne doute point que le nombre des infidèles ne fût très petit; mais, comme il n'y a point de signe qui distingue les sages de celles qui ne le sont pas, leur honneur ne court aucun danger. Il n'y a que la publicité du fait qui puisse le leur faire perdre. Par conséquent, il n'est pas douteux que celles qui sont assurées du secret ne se livrent à leur penchant. Ce serait sottise de leur part si elles résistaient. D'où je conclus qu'il n'y a de prudes et de fidèles que celles qui n'ont pas été sollicitées, ou qui ont été refusées, si elles ont fait elles-mêmes les avances. Quoique ce soit là le sentiment de tout le monde, je ne parlerais pas si positivement si moimême je n'en avais fait mille fois l'expérience. J'ajoute hardiment que, si je me trouvais auprès de votre femme, de cette femme si honnête, si vertueuse, il ne me faudrait pas

beaucoup de temps pour la déterminer à faire avec moi ce que j'ai fait avec tant d'autres qui se piquaient, comme elle,

d'une grande honnêteté.

Cette contestation, répliqua Bernard, tout en colère, nous menerait trop loin. Ce ne serait, de part et d'autre, qu'objections, que contradictions, et nous n'aurions jamais fini. Mais puisque vous êtes si prévenu contre la vertu des femmes, et que vous pensez qu'aucune ne pourrait vous résister, je gage ma tête à couper, que tout votre talent échoue contre la mienne; et si vous perdez, vous en serez quitte pour mille ducats. Que ferais-je de votre tête, répondit Ambroise, qui commençait à s'échauffer, si je gagnais la gageure? Mais si vous voulez être bien convaincu que je n'avance rien que je ne puisse exécuter, gagez cinq mille ducats, qui doivent vous être moins précieux que votre tête, contre mille des miens, et je suis votre homme. Quoique vous ne prescriviez point de temps, je ne demande que trois mois, à dater de ce jour, pour rendre votre femme docile à mes désirs. Si vous consentez à ma proposition, j'offre de vous apporter de si bonnes preuves du succès de mon voyage que vous en serez pleinement convaincu. Mais j'exige aussi de vous que vous ne viendrez pas à Gênes, et que vous n'écrirez point à votre Lucrèce pour l'informer du pari. Bernard répondit qu'il ne demandait pas mieux, et il accepta les conditions. Les autres négociants, craignant que cette gageure n'eût des suites fâcheuses, firent de vains efforts pour la rompre. Ils étaient l'un et l'autre si échauffés qu'ils ne voulurent rien entendre, et qu'ils s'engagèrent par un écrit en forme.

Ambroise part le lendemain de Paris pour se rendre à Gênes. A peine est-il arrivé qu'il s'informe de la demeure et de la conduite de la dame. Apprenant par la voix du public qu'elle était encore plus prude, plus farouche, que son mari n'avait dit, il crut avoir tenté une entreprise folle, dont il ne lui serait pas possible de venir à bout. Toutefois, ayant lié connaissance avec une vieille femme qui allait voir souvent la dame, et que celle-ci aimait beaucoup, il résolut de pousser plus loin l'aventure. Cette femme ne fut pas si facile qu'il l'avait imaginé. Il eut recours à l'argent, et parvint à la séduire. Tout ce qu'elle put faire pour le service du galant, fut de l'introduire, par un stratageme, dans la chambre de

la virtuose. Il fut conclu qu'Ambroise ferait faire un coffre à sa fantaisie, qu'il s'enfermerait dedans, et que la bonne femme, sous prétexte de voyage, prierait la femme de Bernard de le lui garder pour quelques jours, et de le placer, pour plus grande sûreté, dans un coin de la chambre où elle couchait. Ce qui fut dit fut fait. Vers le milieu de la nuit, lorsque Ambroise crut que la dame dormait d'un profond sommeil, il sortit du coffre, dont la serrure était de celles qui s'ouvrent par dedans et par dehors. Il trouva la chandelle allumée, car on n'était pas dans l'usage de l'éteindre; elle lui sert à examiner la forme de l'appartement, les tapisseries, les tableaux, les autres ornements, et il grave l'idée de tous ces objets dans sa mémoire. Il s'approche ensuite du lit : la dame était couchée avec une petite fille. Les voyant toutes deux dormir profondément, il découvre la mère avec une grande précaution, et trouva que ses charmes les plus cachés répondaient parfaitement à ceux de son visage. Comme elle était nue ainsi qu'un ver, rien ne l'empêcha de la considérer à son aise, pour voir si elle n'avait rien de particulier sur son corps. A force d'en parcourir des yeux les diverses parties, il remarqua sous sa mamelle gauche, une petite excroissance ou poireau, entouré de quelques poils blonds comme de l'or. Après l'avoir bien examinée, il la recouvrit tout doucement, non sans éprouver de vives émotions. Il fut même tenté, au péril de sa vie, de se coucher auprès d'elle; mais comme il savait qu'elle n'était pas de facile composition, il n'osa rien risquer. Il visite de nouveau tous les coins de la chambre, et voyant une armoire ouverte, il en tire une bourse, une ceinture, un anneau et une méchante robe, qu'il met dans son coffre, où il se renferme sans faire le moindre bruit. Il y passa encore deux nuits. comme il s'y était attendu. Le troisième jour étant venu, la bonne vieille se représenta pour demander son coffre, ainsi qu'on en était convenu, et le fit porter au lieu où elle l'avait pris. Ambroise, sorti de cette étroite prison, récompensa la vieille et reprit le chemin de Paris avec les nippes qu'il avait dérobées à la femme de Bernard, connue sous le nom de madame Genèvre. Il fut de retour bien auparavant l'expiration des trois mois, et trouva à l'auberge les mêmes négociants qui avaient été témoins de sa gageure. Il les assembla, et leur dit, en présence de Bernard, qu'il avait gagné le pari, puisqu'il avait accompli ce à quoi il s'était engagé. Pour prouver qu'il n'en imposait point, il se mit à faire la description de la chambre à coucher de la dame, fit le détail des peintures dont elle était ornée, et montra les nippes et les bijoux qu'il avait enlevés, disant que la dame lui en

avait fait présent.

Bernard, un peu décontenancé, avoua que la chambre était faite comme il le disait. Il convint aussi que les bijoux avaient effectivement appartenu à sa femme; mais il voulait d'autres preuves, disant, pour ses raisons, qu'Ambroise avait pu acheter ces bijoux de quelque domestique, qui lui aurait également donné les renseignements sur la forme de la chambre, du lit et des autres meubles de sa femme. Cela devrait suffire, répondit Ambroise; mais puisque vous voulez de plus fortes particularités, je vous satisferai: Madame Genèvre, votre digne moitié, a, sous le teton gauche, un poireau assez gros, autour duquel il y a cinq ou six poils, parfaitement ressemblants, par leur couleur, à de petits fils d'or.

Ces mots percèrent le cœur de Bernard. Il partit aussitôt de France pour venir à Genes, et s'arrêta dans une de ses maisons de campagne, qui n'en était qu'à dix lieues. Il écrivit de là à sa femme, pour l'engager à venir le trouver, et lui envoya un domestique de confiance avec deux chevaux. Il commanda à ce valet de l'assassiner sans pitié dès qu'il se trouverait avec elle dans certain lieu peu fréquenté, et

de revenir au plus vite, après l'avoir tuée.

Le commissionnaire, arrivé à Gênes, remit la lettre à madame Genèvre, qui, apprenant le retour de son mari, la reçut avec de grandes démonstrations de joie. Elle partit, dès le lendemain, pour aller le joindre, accompagnée du seul domestique qui venait la chercher. Ils arrivent tout en causant dans une vallée profonde et solitaire, bordée de hautes collines et couverte de bois. Ce lieu lui parut propre à l'exécution des ordres de son maître. Il tire son épée; et saisissant la dame par le bras: Madame, lui dit-il, recommandez votre âme à Dieu; il vous faut mourir sans aller plus loin. Bon dieu! s'écria-t-elle toute épouvantée, que t'ai-je fait pour vouloir m'assassiner? Suspends ta cruauté pour un moment. Dis-moi, de grâce, avant de me tuer, en quoi je t'ai offensé, et ce qui te porte à vouloir m'arracher

la vie? - Madame vous ne m'avez point offensé; j'ignore même si vous avez offensé votre mari; mais il m'a commandé de vous tuer sans miséricorde, et m'a même menacé de me faire pendre si je n'exécutais ses ordres. Vous savez combien je dépends de lui, et l'impossibilité où je me trouve de ne pouvoir lui désobéir. Dieu m'est témoin que j'agis à contre-cœur, que je plains votre destinée: mais enfin il faut que je suive ses ordres. Ah! bon dieu, mon ami, dit madame Genèvre en pleurant, je prends mon bon ange et tous les saints à témoin que je n'ai jamais rien fait à mon mari qui mérite un traitement si barbare. Je te demande la vie. Ne te rends pas coupable d'un homicide pour plaire à ton maître. Je voudrais pouvoir te faire lire dans le fond de mon cœur; tu en aurais pitié, le voyant innocent : mais, sans chercher à me justifier, daigne écouter ce que je vais te dire. Tu peux me sauver et contenter ton maître : prends mes habits et donne-moi seulement une partie des tiens. Mon mari croira sans peine que tu m'as tuée. Je te jure, par cette vie que je te devrai, que je m'en irai si loin, que ni toi, ni lui, ni personne de ce pays, n'entendra jamais parler

Le valet avait trop de répugnance à l'assassiner pour ne pas se laisser fléchir. Il prit ses habits, lui donna une mauvaise veste et un chapeau, lui abandonna le peu d'argent qu'elle avait sur elle, et la laissa dans cette vallée, en lui recommandant de s'éloigner le plus qu'elle pourrait. De retour chez son maître, il lui dit qu'il avait exécuté ses ordres et qu'il avait vu des loups qui commençaient déjà à prendre soin de la sépulture de sa femme.

Quelques jours après, Bernard se rendit à Gênes. La disparition de sa femme le fit soupçonner de s'en être défait, et ce soupcon le rendit l'horreur de tous les honnêtes gens.

L'infortunée madame Genèvre, ayant un peu calmé sa douleur par l'idée d'avoir échappé à la mort, se cacha le mieux qu'elle put jusqu'aux approches de la nuit; puis, quand le jour eut achevé de disparaître, elle gagna un petit village peu éloigné de cette même vallée qui avait failli lui être si funeste. Une bonne femme chez qui elle entra, touchée de son triste état s'empressa de la secourir. Elle lui donna une aiguille, du fil et des ciseaux pour rajuster les guenilles qui la couvraient. Elle raccourcit la veste, l'accom-

moda à sa taille, fit de sa chemise des hauts-de-chausses à la matelote, et se coupa les cheveux qu'elle avait très longs et très beaux. Le lendemain, ainsi déguisée en marin, elle prit son chemin du côté de la mer. Elle fit la rencontre d'un gentilhomme catalan, nommé seigneur Encarach, maître d'un vaisseau qui était à la rade, proche de la ville d'Albe. Il avait quitté son bord pour aller se rafraichir à une fontaine peu éloignée du port. La dame ne l'eut pas plutôt apercu qu'elle courut à lui. Elle causa quelque temps avec ce seigneur, et le pria de la prendre à son service; ce qu'il sit d'autant plus volontiers qu'il sut charmé de son esprit et de sa figure. Il la mena dans son vaisseau et lui fit donner de meilleurs habits. On devine aisément qu'elle eut grand soin de lui cacher son sexe et son nom. Elle se fit appeler Sicuran de Final. Le capitaine fut si content de son service et de son intelligence, qu'il se félicitait de ce que le hasard lui avait fait rencontrer un si bon domestique.

Le vaisseau était chargé pour la ville d'Alexandrie, où il arriva à bon port en très peu de temps. Encarach, qui avait fait les frais de la cargaison, avait apporté plusieurs faucons passagers, dans l'intention d'en faire présent au soudan. Ce monarque l'accueillit avec bonté, et l'invita plusieurs fois à dîner à sa table. L'air de Sicuran, et la manière avec laquelle il servait son maître pendant le repas, plurent si fort au soudan qu'il le demanda au gentilhomme catalan. Celui-ci n'osa le lui refuser, quelque attaché qu'il fût à ce bon serviteur. En peu de temps Sicuran fut aimé du soudan autant qu'il l'avait été du capitaine; il ne se passait presque pas de jour qu'il n'en recût guelque bienfait.

Il y avait tous les ans dans la ville d'Acre, qui était dépendante de ce souverain, une espèce de foire où un grand nombre de négociants, chrétiens et sarrasins, se rendaient de tous les pays. Outre la garnison et les officiers de justice qu'il y avait dans cette ville pour y maintenir l'ordre, le prince avait coutume d'y envoyer, durant la foire, un corps de troupes choisies, commandées par un homme de confiance, et destinées à la garde des marchands et des marchandises. Le temps de cette foire étant arrivé, Sicuran, qui savait déjà la langue du pays, eut ordre d'y aller en qualité de commandant. Il s'acquitta, on ne peut mieux, de la commission. Son emploi le mit à portée de conférer souvent avec les

marchands parmi lesquels il rencontra des Siciliens, des Pisans, des Génois, des Vénitiens, Comme son pays lui était toujours cher, il se plaisait surtout à s'entretenir avec des Italiens. Se trouvant un jour dans une boutique de marchands vénitiens, il vit, parmi d'autres bijoux, une bourse et une ceinture qu'il reconnut pour lui avoir appartenu. Il en fut fort surpris; mais dissimulant sa surprise, il demanda à qui appartenaient ces bijoux, et si on voulait les vendre? Ambroise de Plaisance, qui était venu à cette foire avec beaucoup de marchandises sur un vaisseau vénitien, entendant le commandant de la garde, s'avança, et dit en riant : ils sont à moi, et je ne veux point les vendre; mais s'ils vous font plaisir, je vous prie de les accepter en présent. Sicuran ayant remarqué qu'Ambroise souriait en lui parlant, craignit d'avoir fait quelque geste trop expressif. Il prit cependant un air assuré pour lui dire en italien : n'est-il pas vrai que vous riez de ce que tout homme de guerre que je suis, je m'attache à ces colifichets de femme? Non, Monsieur, répondit Ambroise, je ris de la manière dont j'en ai fait l'acquisition. Serait-ce une indiscrétion de vous demander comment vous les avez acquis, reprit le capitaine? Monsieur, répondit Ambroise, ces bijoux et plusieurs autres m'ont été donnés par une jolie semme de Gênes, connue sous le nom de madame Genèvre, une nuit que je couchai avec elle; comme elle m'a prié de les garder pour l'amour d'elle, je ne crois pas devoir m'en défaire; mais vous m'obligerez de les recevoir en don, pour peu qu'ils vous plaisent. Je ne saurais les regarder sans rire, parce qu'ils me rappellent la sottise de son mari, qui fut assez fou pour parier cinq mille ducats contre mille, que je n'obtiendrais pas les faveurs de sa femme, qu'elle ne donnait, disait-il, qu'à lui seul. J'en vins pourtant à bout, comme vous peuvez le croire, et je gagnai le pari. Ce bonhomme qui aurait dû se punir lui-même de sa sotte crédulité plutôt que de blâmer sa femme d'avoir fait ce que font toutes les autres, la fit assassiner, m'a-t-on dit, dès qu'il fut à portée de se venger de son infidélité.

Sicuran n'eut point de peine à comprendre quel avait été le sujet de la colère de son mari, et connut clairement qu'Ambroise était la seule cause de son malheur. Résolu de ne pas laisser ce crime impuni, il feignit de s'amuser beau-

coup de cette aventure, se lia dès ce moment avec le marchand, et sut si bien l'amadouer qu'il lui persuada, quand la foire fut finie, de faire transporter tout ce qui lui restait de marchandises à Alexandrie, lui promettant de lui en faire tirer grand parti. Pour mieux assurer son coup et avoir le temps de bien prendre ses précautions, il l'engagea à se fixer pour quelques années dans cette ville, et lui procura des fonds et d'autres secours pour l'y déterminer. Ambroise s'y détermina d'autant plus volontiers qu'il y faisait des profits considérables.

Sicuran, jaloux de se justifier dans l'esprit de son mari chercha tous les moyens de l'attirer aussi à Alexandrie. Il y réussit par l'entremise de plusieurs négociants génois, nouvellement établis dans cette ville. Bernard, qui ne se doutait pas du sujet pour lequel il était mandé, arriva en assez mauvais équipage. Il fut reçu secrètement par un ami de Sicuran qui, sous de vains prétextes, le retint chez lui, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moment favorable pour l'exé-

cution du projet.

Afin de disposer les choses, Sicuran avait fait raconter l'aventure d'Ambroise par Ambroise lui-même, en présence du soudan, qui s'en amusa beaucoup. Quand son mari fut arrivé, il pria le monarque, qui ne lui refusait rien, de se la faire conter une seconde fois, en présence de Bernard, qui était en ville, et qu'il avait déterré; je crains fort, ajouta-t-il, qu'Ambroise n'ait déguisé la vérité dans son récit, et que le Génois ne se soit trop pressé de condamner sa femme. Mais si votre Hautesse daigne lui ordonner de dire au vrai comment la chose s'est passée, je ne doute pas qu'il n'obéisse; et, s'il s'y refuse, je sais un moyen sûr de le contraindre à dire la vérité.

Ambroise et Bernard ayant paru devant le soudan, ce prince prit un ton sévère, et paraissant instruit de toutes les circonstances de l'aventure, commande au premier d'en faire le récit, et de dire, sans aucun déguisement, de quelle manière il avait gagné les cinq mille ducats, le menaçant des plus cruels supplices s'il déguisait en rien la vérité. Ambroise, effrayé de cette menace, et croyant le monarque plus instruit qu'il n'était, se détermina, malgré la présence de Bernard et de toute la cour, à raconter au vrai comment la chose s'était passée, persuadé qu'il en serait quitte

pour rendre les cinq mille ducats et les bijoux qu'il avait pris. Après qu'il eut tout dit, Sicuran, en qualité de ministre de sa Hautesse, prit la parole, et s'adressant à Bernard: Et toi, dit-il, que fis-tu de ta femme après une telle imposture? — Emporté par la colère et la jalousie, répondit-il, désespéré d'avoir perdu mon argent et mon honneur, je jurai sa mort, et la fis tuer par mon valet. Et que fites-vous de son corps? — Suivant le rapport de l'esclave, son corps

devint aussitôt la proie des loups.

Le ministre du soudan, qui avait caché à son maître la véritable raison pour laquelle il l'avait supplié de faire comparaître les deux marchands, se tourne alors vers lui et dit : Vous vovez, Seigneur, bien clairement, comme cette pauvre dame a été malheureuse en mari et en amant. Ce dernier lui enlève l'honneur par l'imposture la plus atroce et ruine son mari. L'autre, trop crédule, la fait tuer, et la laisse manger aux loups. Voilà ce qui s'appelle un amant et un mari bien tendres! Je parie que, s'ils étaient dans le cas de revoir cette femme infortunée, aucun d'eux ne la reconnaîtrait, tant leur amour a été grand! Mais vous êtes équitable. Seigneur, et vous voyez vous-même ce qu'ils ont mérité l'un et l'autre. Je n'ai pas besoin de vous supplier de punir le trompeur, son crime est trop grand pour obtenir grâce: mais pour le trompé, tout indigne qu'il est de pardon, j'ose vous la demander pour lui, et si vous daignez la lui accorder, je m'engage de faire paraître ici sa femme.

Le soudan, qui aimait beaucoup son ministre, promit de se conformer à ses désirs, et lui dit de faire venir la femme. On imagine aisément quel dut être l'étonnement de Bernard, qui croyait que sa femme n'existait plus, et celui d'Ambroise, qui croyait bien de n'en être pas quitte pour la restitution des ducats. Sicuran se jette aussitôt aux pieds du monarque, et perdant, pour ainsi dire, la voix d'homme avec la volonté de le paraître: C'est moi, Seigneur, dit-il en pleurant, c'est moi-même qui suis la femme de Bernard, la malheureuse Genèvre, qui ai couru pendant six ans le monde, travestie en homme, calomniée si odieusement par le perfide Ambroise, et livrée par mon cruel époux au glaive assassin d'un valet et à la dent des bêtes carnassières. Après ces mots, elle déchire ses habits, découvre son sein, et fait voir une femme aux yeux du soudan et de toute l'assemblée. Puis

se tournant vers Ambroise, elle lui reproche éloquemment sa fourberie. Celui-ci la reconnaissant, ne sut que répondre;

la honte et les remords lui fermaient la bouche.

Le prince, qui ne s'était jamais douté que Sicuran de Final fût une femme, était si fort étonné de tout ce qu'il voyait et entendait qu'il croyait que c'était un rêve. Revenu des premiers mouvements de sa surprise, et reconnaissant la vérité, il loua hautement les mœurs, le courage, la conduite et la vertu de madame Genèvre; il lui fit donner des habits magnifiques et des femmes pour la servir. Par pure considération pour la prière qu'elle lui avait faite, il pardonna à Bernard l'excès de sa barbarie, fruit de sa crédulité. Cet homme, sensible à la grâce qu'on lui accordait, par égard pour celle dont il avait ordonné la mort, verse des larmes de joie et de repentir, se jette aux genoux de sa femme, et lui demande pardon. La vertueuse Genèvre lui représente ses torts avec douceur, lui dit qu'elle les oublie. puis elle le relève et l'embrasse tendrement comme son époux.

Ambroise de Plaisance subit la juste punition de son crime. Le soudan ordonna qu'il fût attaché tout nu à un pal, dans un lieu élevé de la ville, après qu'on aurait frotté son corps de miel, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec défense de l'en détacher qu'il ne fût entièrement pourri ou dévoré par les insectes. Il voulut que tout son bien, qui valait près de vingt mille ducats, fût confisqué au profit de la dame dont il avait causé le malheur. Il fit ensuite préparer un beau festin, où il invita Bernard, comme mari de madame Genèvre, et madame Genèvre, comme une des femmes les plus estimables qu'il eût jamais connues. Il la combla d'éloges; et ce qu'il lui donna en bijoux, vaisselle et autres présents, fut estimé plus de dix mille doubles ducats. Il leur permit ensuite de retourner à Gênes. Il fit équiper, dans cette intention, un très beau vaisseau, qui les y mena en très peu de temps. Ils v arrivèrent chargés de richesses, et furent reçus de leurs compatriotes avec des transports de joie. Madame Genèvre surtout, qu'on avait cru morte, fut généralement fêtée de toute la ville et regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

Au reste, le jour même qu'Ambroise fut supplicié, son corps fut dévoré jusqu'aux os par les guêpes et les taons dont ce pays abonde. Son squelette, qui demeura longtemps attaché au pal, instruisit les passants de son crime et de sa méchanceté. Son aventure nous prouve que les fourbes et les méchants sont tôt ou tard confondus et punis en présence de la victime de leur imposture.

NOUVELLE X. - LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

La nouvelle que la reine venait de raconter plut beaucoup à toute l'assemblée. L'enjoué Dionéo, qui était resté le dernier pour dire la sienne, la trouva lui-même fort agréable. Je m'étais proposé, mes belles Dames, dit-il, de vous conter une toute autre histoire que celle que je vais dire; car le récit que nous venons d'entendre m'a fait changer de dessein. La brutalité de Bernard, que je condamne, quoiqu'elle ait tourné à son avantage, et sa prévention antérieure pour la vertu de sa femme, m'ont fait naître l'idée de vous entretenir de la bêtise de ces maris, qui, moins heureux que lui, soutiennent obstinément que leurs femmes sont capables de faire brèche à la foi conjugale. Je ne puis m'empêcher de rire de leur aveugle prévention. Il en est qui, tandis qu'ils vont s'amuser de côté et d'autre, et voltiger de belle en belle, comme des papillons, ne laissent pas de s'imaginer que leurs femmes, qu'ils ont laissées seules à la maison, y demeurent les bras croisés, comme s'ils pouvaient oublier qu'elles font partie de ce même sexe qu'ils débauchent et avec qui ils goûtent des plaisirs d'autant plus piquants qu'ils les dérobent à d'autres maris. Vous verrez, par la nouvelle que je vais raconter, combien tous ces messieurs sont dupes de leur crédulité; vous verrez encore que, si l'on doit rire de leur sottise, on doit blâmer bien davantage celle de ces hommes qui, s'imaginant avoir plus de vigueur que la nature ne leur en a donné, épousent de jeunes tendrons qu'ils sont bientôt obligés de laisser chômer. Ils cherchent ensuite à couvrir leur faiblesse de mille vains prétextes, et veulent mettre, pour ainsi dire, à l'unisson de leur tempérament, celui d'une jeune épouse, qui ne

peut s'y accorder, vu la différence de la chaleur et du besoin naturel.

Il y avait à Pise un juge plein d'intelligence et de capacité, mais d'une complexion tout à fait faible et délicate. Il était extrêmement riche, et se nommait Richard de Quinzica. Malgré sa vieillesse et ses infirmités, il lui prit envie de se marier, croyant qu'il serait en état de remplir les devoirs du mariage avec le même honneur qu'il remplissait ceux de la magistrature. Il s'empressa de chercher une femme qui réunit en elle les avantages de la jeunesse et de la beauté. Il eût dû, au contraire, redouter ce double mérite, s'il eût été sage, et qu'il eût pris pour lui d'aussi bons conseils qu'il en donnait aux autres. Il trouva la personne qu'il désirait dans une des filles de messire Lotto Galandi, nommée Bartholomée. C'était effectivement une des plus belles et des plus aimables demoiselles qui fussent dans Pise. Elle avait le plus beau teint du monde, quoique, à vrai dire, il y en ait peu dans cette ville qui ne pèchent par la couleur, comme si elles avaient la jaunisse. Les noces furent célébrées avec beaucoup de gaîté et de magnificence. La consommation du mariage ne se ressentit point de la splendeur de la fête : le bonhomme ne caressa la jeune mariée qu'une seule et unique fois; il ne s'en fallut même de rien qu'il ne pût consommer l'œuvre. Cette triste unité ne laissa pas de le fatiguer beaucoup : aussi le lendemain, pour réparer ses forces épuisées, eut-il recours au vin de Malvoisie, aux consommés et à d'autres semblables restauratifs. Voyant, par cet essai, qu'il avait trop compté sur sa vigueur, et voulant se conserver, il commença, dès le premier jour, à soupirer après le repos. Mais pour déguiser sa faiblesse et son impuissance à sa jeune moitié, il s'avisa de lui remontrer qu'il y avait des jours dans l'année où l'on ne pouvait pas légitimement goûter les plaisirs du mariage. Il lui remit, pour cet effet, un de ces calendriers qu'on imprimait autrefois à Ravenne, à l'usage des enfants qui apprennent à lire. Ce petit livre lui fournissait presque chaque jour un nouveau saint, en révérence duquel il s'efforçait de lui prouver que le mari et la femme devaient s'abstenir de coucher ensemble. A ces jours de fête, il ajoutait les solennités, les jours de jeune, les quatre-temps, les vigiles, le vendredi, le samedi, le dimanche et tout le carême. En un mot, il grossissait le plus qu'il pouvait le catalogue de ces jours où les joies du mariage doivent être interdites aux bons chrétiens. Peut-être imaginait-il que le lit conjugal devait avoir ses vacances ainsi que le palais. Quoi qu'il en soit, toutes ces raisons n'étaient rien moins que du goût de la dame, car à peine ce bonhomme trouvait-il un jour dans le mois où il pût, sans scrupule, s'acquitter du devoir marital: encore quand cela lui arrivait, n'en pouvait-il plus de fatigue et d'épuisement. Ce qu'il y avait de plus fâcheux pour la belle, c'est qu'elle était tenue de court, de peur que quelque dégourdi ne lui fît connaître les jours ouvrables, comme son vieux mari lui avait appris les jours de fête.

Cependant Quinzica, pour la dédommager des abstinences qu'il lui faisait faire, lui procurait de temps en temps quelques divertissements. Il la menait souvent à une belle maison de campagne qu'il avait près de la montagne Noire, à peu de distance de la mer. Un jour qu'il y était allé pour changer d'air, et dans l'intention d'y passer plus de temps qu'à l'ordinaire, il voulut, pour varier ses plaisirs, lui donner le divertissement de la pêche. Il invita à cette partie plusieurs personnes de connaissance. Il se mit dans la barque des pêcheurs, et pour que sa femme pût jouir à son aise de ce spectacle, il l'engagea à se mettre sur une autre barque, avec plusieurs dames de ses amies. Le plaisir de la conversation, joint à celui de la pêche, fut si grand, qu'ils avaient insensiblement fait plusieurs lieues en mer, avant de s'en être aperçus. Mais un fameux corsaire de ce temps-là, nommé Pagamin de Monègue, vint interrompre leur divertissement, dans le temps qu'ils en étaient le plus occupés. Il n'eut pas plutôt apercu les barques qu'il tourna de leur côté pour s'en emparer. On se mit promptement à la rame pour l'éviter; mais il n'était plus temps. Le corsaire eut bientôt atteint la barque des dames, qui était la plus avancée. A peine eut-il jeté les yeux sur ce groupe de femmes, qu'il fut frappé de la beauté de Bartholomée. Il trouva les autres femmes si désagréables, qu'il ne voulut qu'elle pour tout butin, et il la fit passer sur son vaisseau, à la vue du mari, qui avait presque gagné le rivage. Le corsaire dédaigna de le poursuivre, de peur de trop s'approcher des terres, et s'enfuit avec sa capture.

Il ne faut pas demander si monsieur le juge, qui poussait la jalousie jusqu'à l'excès, fut chagrin de cette aventure. Il était furieux et jetait les hauts cris, ne sachant de qui sa femme était devenue la proie, ni en quel endroit du monde son ravisseur l'avait menée. Il se plaignit amèrement à Pise et ailleurs du brigandage des corsaires, et les aurait volontiers tous exterminés, s'il eût été en son pouvoir.

Cependant Pagamin, charmé de la beauté et de la jeunesse de sa captive, se félicitait de s'en être rendu le maître. Comme il n'était pas marié, il résolut, dès le premier moment, de la garder toujours, pour lui tenir lieu de femme. Il employa les soins, les égards, les attentions et tout ce qu'il avait d'éloquence pour la consoler; car elle se désolait et fondait en larmes. Quand la nuit fut venue, il eut recours à des consolations plus énergiques que les discours les plus flatteurs. Elles furent si efficaces, que la belle oublia bien vite son calendrier. Il n'y eut plus de fête, plus de vigile : tous les jours étaient bons. Ce changement plut si fort à la dame, qu'avant d'être arrivée à Monègue, le juge, les lois et la légende de ses saints furent entièrement effacés de son souvenir. Elle était au comble de la joie, tant ce nouveau genre de vie lui plaisait. Quand le corsaire l'eut conduite à Monègue, il lui fit présent d'une riche garde-robe; lui donna tout ce qu'il jugea pouvoir lui faire plaisir, et continua de lui prouver qu'il n'y avait, dans son calendrier, ni saint, ni fête portant abstinence. Mais s'il la traitait la nuit comme sa maîtresse, le jour il avait pour elle les mêmes égards qu'il aurait eus pour sa femme.

A force de recherches, Richard de Quinzica, étant parvenu à découvrir le lieu qu'habitait sa chère Bartholomée, résolut d'aller la chercher lui-même, ne croyant pas qu'aucun autre fût digne ou capable d'une négociation aussi importante. Quelque forte que fût la rançon qu'on lui demanderait, il était déterminé à la payer généreusement, sans marchander. Il s'embarqua donc, après avoir pris ses sûretés; et arrivé à Monègue sans avoir couru le moindre danger, il aperçut sa femme qui, l'ayant elle-même aperçu, en avertit le soir Pagamin, en lui disant ce qu'elle se proposait de faire lorsqu'il viendrait la demander. Le lendemain matin, Richard alla voir le corsaire; il l'aborde civilement, et en est accueilli avec la même civilité. Pagamin feignit d'igno-

rer qui il était, afin de le faire expliquer sur les motifs de sa visite. Notre juge trouva enfin le moment de lui découvrir ce qui l'amenait, et il le fit dans les termes les plus honnêtes et les plus affectueux, en le suppliant de lui rendre sa femme, pour la rancon de laquelle il lui paierait sur-lechamp tout ce qu'il lui demanderait. Sovez le bienvenu. Monsieur, lui répondit Pagamin avec un front riant et serein; il est bien vrai que j'ai chez moi une jeune femme: mais j'ignore si elle est à vous ou à quelque autre : car je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et ne la connais ellemême, qu'autant qu'elle a demeuré quelque temps avec moi. Comme vous me paraissez un très honnête gentilhomme. tout ce que je peux faire pour vous obliger, c'est de vous la faire voir. Si vous êtes son mari, elle vous reconnaîtra surle-champ, et si elle convient qu'elle est votre femme, et qu'elle veuille retourner avec vous, je vous permets de grand cœur de l'emmener: je vous laisserai même le maître du prix de sa rançon; je dois ce retour à votre honnêteté. Mais si elle ne convient pas que vous soyez son mari, ou qu'elle refuse de vous suivre, vous auriez grand tort de vouloir m'en priver, parce que, jeune et vigoureux tel que je suis, je puis tout aussi bien qu'un autre entretenir une femme, surtout celle dont il s'agit; car je n'en connais ni de plus jolie, ni de plus aimable. Oh! je vous jure, s'écria Richard, qu'elle est ma femme; et si vous voulez bien me conduire vers elle, vous en serez aussitôt convaincu; vous verrez comme elle se jettera à mon cou : ainsi j'accepte volontiers les conditions que vous me proposez. Eh bien! suivez-moi, reprit le corsaire, vous allez la voir. Il le conduit dans un salon, et fait avertir la dame. Celle-ci s'étant vêtue et ajustée promptement, sortit d'une chambre voisine, et parut dans le salon brillante comme un astre. Elle salue et regarde son mari d'un air aussi indifférent que si c'eût été un étranger qu'elle n'eût jamais vu, et ne daigne seulement pas lui dire un mot. Monsieur le juge, qui s'attendait à être reçu avec les plus vives caresses, fut on ne peut pas plus surpris de cette froideur. Peut-être, disait-il en luimême pour se consoler, peut-être que la douleur et les chagrins qui ne m'ont pas quitté depuis que j'ai eu le malheur de la perdre, m'ont si fort changé qu'elle ne me reconnaît plus. D'après cette idée, ah! ma chère amie, lui

dit-il, qu'il m'en coûte cher de t'avoir menée à la pêche! Jamais douleur n'a été aussi sensible que celle que j'ai soufferte depuis l'instant fatal où je t'ai perdue; et tu es assez harbare pour garder le silence, comme si tu ne me connaissais point! Ne vois-tu pas que je suis ton mari Richard, qui suis venu pour te reprendre et te ramener à Pise, en payant ta rancon à cet honnête homme qui veut bien avoir la bonté de te rendre pour la somme que je voudrai lui donner? Bartholomée se tournant vers lui en souriant un peu : est-ce bien à moi, Monsieur, lui dit-elle, que vous en voulez? Regardez-moi bien; vous me prenez sans doute pour une autre. Pour moi, je ne me souviens seulement pas de vous avoir vu. - Pense bien, ma chère, à ce que tu dis; regarde-moi bien toi-même, et si tu veux t'en souvenir, tu ne douteras plus que je ne sois ton Richard de Quinzica. -Vous me pardonnerez, Monsieur, mais il n'est pas décent que je vous regarde beaucoup. Je vous ai cependant assez envisagé pour être certaine que c'est pour la première fois que je vous vois.

Le pauvre juge était décontenancé: il s'imagina ensuite qu'elle ne parlait ainsi en la présence de Pagamin que parce qu'elle craignait le corsaire; c'est pourquoi il pria celui-ci de vouloir bien lui permettre d'avoir avec elle un entretien particulier dans sa chambre, pour entendre ce qu'il avait à lui dire, et pour répondre ce qu'elle jugerait à propos. Dès qu'ils y furent entrés, ils s'assirent, et le bonhomme se voyant vis-à-vis de sa femme, qui tenait ses yeux toujours baissés, lui parla en ces termes: Eh! mon cher cœur, ma chère, ma bonne amie, ma plus douce espérance, ne connais-tu plus ton Richard, qui t'aime plus que sa vie? Comment peut-il se faire que tu l'aies sitôt oublié? Suis-je donc si défiguré? Pour dieu, ma mignonne, regardemoi; je suis sûr qu'avec un peu d'attention tu me recon-

naîtras aussitôt.

La dame, à ces mots, part d'un éclat de rire; et sans lui donner le temps de continuer ses douceurs: Il faut, lui dit-elle, que vous soyez bien simple pour penser que j'aie assez peu de mémoire pour ne pas voir du premier coup d'œil que vous êtes Richard de Quinzica, mon mari. Mais si j'ai fait semblant de ne pas vous connaître, pouvez-vous vous en plaindre? N'est-ce pas vous qui, pendant tout le

temps que nous avons demeuré ensemble, avez fait voir que vous ne me connaissiez pas? Si vous m'aimiez, comme vous voulez me le faire entendre, si je vous avais été chère, vous m'auriez traitée de la manière qu'une femme jeune, fraîche, et qui aime le plaisir, veut qu'on la traite. Avez-vous pu ignorez qu'elle a besoin de quelque chose de plus que du vêtement et de la nourriture? Lui avez-vous donné ce quelque chose que la pudeur naturelle à mon sexe m'empêchait de vous demander? Avez-vous oublié la manière ridicule dont vous vous y preniez pour vous dispenser de contenter mes besoins à cet égard? Si l'étude des lois vous était plus agréable qu'une femme, il ne fallait pas vous marier. Mais que dis-je? je ne vous ai jamais regardé comme un juge; vous me paraissiez plutôt un crieur de fêtes et de confréries. tant vous connaissiez bien les jeûnes et les vigiles. Convenez, Monsieur, que si vos fermiers et vos laboureurs avaient chômé autant de fêtes qu'en a chômées celui qui avait mon petit jardin à cultiver, vous n'auriez jamais recueilli un grain de blé. Or, comme le bon Dieu ne veut pas que les bonnes terres restent en friche, il a jeté un regard de pitié sur moi; et, par un coup de sa providence, il m'a fait tomber entre les mains du seigneur Pagamin, avec qui il n'est jamais question de fêtes; j'entends de ces fêtes que vous chômiez si religieusement, avant plus de vocation et plus de zèle sans doute pour le service des saints que pour celui des dames. On ne connaît dans cet asile ni vendredi, ni samedi, ni vigiles, ni quatre-temps, ni le carême qui est si long; mais jour et nuit on y laboure, on y est infatigable à l'ouvrage; cette nuit même, depuis qu'on a sonné matines, j'en ai fait la douce expérience. Ainsi ne trouvez pas mauvais, Monsieur, que je veuille toujours demeurer avec un si bon ouvrier. J'ai du goût pour le travail, et je suis déterminée à travailler avec lui tant que je serai jeune : pour les fêtes, les jeunes et les abstinences, je me réserve à les observer quand je serai vieille. Ce que vous pouvez donc faire de mieux, Monsieur, c'est de vous en retourner bien vite. Partez sans délai, et que Dieu vous conduise. Vous n'avez aucunement besoin de moi pour célébrer vos fêtes, tant qu'il vous plaira d'en imaginer; ni moi de vous pour connaître les jours ouvrables.

Ce discours perçait le cœur au pauvre Richard, qui en

était tout interdit. Il fut cent fois tenté de l'interrompre: mais comme il se trouvait chez un étranger, et chez un corsaire, il crut devoir patienter. Mais quand elle eut cessé de parler: Quoi, ma chère amie, lui dit-il d'un ton affectueux. neux-tu bien me tenir de pareils propos? Fais-tu donc si peu de cas de ton honneur et de celui de ta famille? Est-il possible que tu aimes mieux demeurer avec cet homme pour être sa catin, et vivre toujours en état de péché mortel, que de retourner à Pise, pour y vivre avec ton mari, comme une honnête femme? Songe que si tu viens à déplaire à Pagamin, il ne fera pas la moindre difficulté de te mettre à la porte, tandis que si tu veux venir avec moi, je ne cesserai de t'aimer; et si je viens à mourir, tu seras toujours dame et maîtresse de ma maison. Faut-il qu'un appétit désordonné, une passion honteuse et criminelle, te fasse renoncer à ton honneur et à ton époux, qui t'aime si tendrement? De grâce, mon cher cœur, ne me tiens plus ces propos offensants, et n'hésite point à t'en revenir avec moi. Je te promets, puisque je connais à présent ton humeur, de faire désormais des efforts pour contenter tes appétits. Je ne consulterai plus si souvent le calendrier, puisque cela te déplaît. Ainsi, ma mignonne, je t'en prie, change de résolution et consens à partir avec ton mari, qui, depuis l'instant que tu lui as été enlevée, n'a pas cessé d'être en proie à l'ennui, à la tristesse et à la douleur.

Vous me parlez de mon honneur, répondit la dame, quand il n'est plus temps. Mes parents devaient y prendre garde, lorsque, sans me consulter, ils me donnèrent à vous. S'ils parurent alors s'en soucier fort peu, je me soucie aujour-d'hui fort peu de ménager le leur. Pour vous, ne vous in-quiétez ni du mien ni du leur; et, puisqu'il faut tout dire, sachez que je me regarde ici comme étant véritablement la femme de Pagamin; au lieu qu'à Pise, il me semblait n'être effectivement que votre catin, qu'une femme de parade que vous méprisiez, que vous faisiez souffrir sans pitié. Pagamin est bien un autre homme! c'est pour moi un véritable mari; il me tient toute la nuit entre ses bras, il me serre, il me mord, il me caresse de cent manières différentes; jugez si je dois vous regretter.

Vous dites encore que vous ferez vos efforts pour me satisfaire un peu mieux que par le passé; mais je voudrais

bien savoir comment vous vous y prendriez. Seriez-vous devenu par hasard un vaillant champion, depuis que je vous ai perdu de vue? Allez-vous-en, vous dis-je, et ne songez qu'à vivre, car on dirait, à voir votre faiblesse, votre pâleur. votre mincissure, qu'on a oublié de vous enterrer. Au reste, je suis bien aise de vous le dire, que si Pagamin me chasse, ce ne sera jamais chez vous que je retournerai. On aurait beau vous pressurer, on ne tirerait pas de tout votre individu une goutte de suc, comme je ne l'ai que trop éprouvé pour mon malheur. Soyez donc persuadé que je chercherais fortune partout ailleurs que chez vous. Mais je n'ai pas peur que Pagamin me congédie jamais; je connais ses sentiments et le cas qu'il fait de moi. Je vous le dis encore une fois, mon parti est pris, je veux et je dois demeurer ici, où l'on ne connaît ni fêtes, ni vigiles, ni carême. Partez donc, sans plus tarder, sinon je crierai que vous voulez me faire violence.

Messire Richard se voyant si maltraité de Bartholomée, reconnut alors la faute qu'il avait faite d'épouser une jeune femme dont l'àge était si fort disproportionné au sien. Il sortit de la chambre confus, humilié, le désespoir dans le cœur. Il trouva Pagamin sur ses pas, et lui marmotta quelques paroles, auxquelles ce bon redresseur des torts des

maris ne daigna pas faire la moindre attention.

C'est ainsi que le bonhomme Richard, voyant son projet échouer, et n'ayant pu rien gagner sur l'esprit de sa femme, sortit de cette maison où il aurait voulu n'avoir jamais mis les pieds. Il s'en retourna à Pise sans délai, désespéré du mauvais succès de son voyage, et dévoré du chagrin que lui causait l'infidélité de sa femme. Ses concitoyens, bien loin de le plaindre, se faisaient un plaisir de se moquer de lui. S'il allait quelque part, ou qu'on allât chez lui pour des affaires, on débutait toujours par lui dire: Le méchant trou, monsieur le juge, ne veut point de fête. Ces railleries augmentèrent si fort son chagrin qu'il mourut quelque temps après.

Le bon Pagamin ne fut pas plutôt instruit de sa mort que, connaissant toute la tendresse que la dame avait pour lui, il se détermina à l'épouser. Le sacrement n'apporta aucun changement à leur manière de vivre. Ils travaillèrent et bêchèrent le petit jardin tant qu'ils eurent de forces, et menèrent joyeuse vie, sans jamais observer ni fête, ni vigile, ni carême.

Je crois donc, Mesdames, pouvoir conclure de cette histoire, dont j'ose vous certifier la vérité, que sire Bernard de Gênes raisonnait comme un sot, en soutenant que sa femme ne lui aurait jamais fait infidélité, quand il lui aurait fait faire abstinence toute sa vie.

* *

Cette nouvelle fit rire toute la compagnie, et l'on convint unanimement que Dionéo disait vrai et que Bernard avait

été une grande bête.

Quand on eut cessé de parler et de rire de cette histoire, la reine, voyant que chacun avait rempli sa tâche, et que, comme il était déjà tard, son règne allait bientôt finir, prit le parti d'ôter sa couronne, suivant l'ordre établi dans la société, et la porta sur la tête de madame Néiphile, en lui disant d'un air riant et gracieux: C'est à vous, Madame, qu'appartient désormais le gouvernement de ce petit

peuple; après quoi elle se remit sur son siège.

Madame Néiphile parut un peu déconcertée de l'honneur qu'elle recevait. Son teint s'anima du beau coloris de la rose du printemps qui s'épanouit au lever du soleil, et ses beaux yeux, où se peignaient la joie et la tendresse, brillèrent comme l'étoile du matin. Dès que les applaudissements de l'assemblée, qui témoignait sa satisfaction de la voir reine, eurent cessé, et qu'elle-même fut revenue des premiers mouvements de son saisissement, elle se plaça sur un siège un peu plus élevé que celui qu'elle occupait auparavant, et adressa ensuite ce discours à la compagnie : Puisque je suis devenue votre souveraine, je vais vous déclarer, en peu de mots, mes intentions, non pour qu'on les suive aveuglément, mais pour qu'on s'y conforme si on les juge raisonnables. Mon projet est d'abord de m'éloigner des règlements établis par les reines qui m'ont précédée, et dont vous avez néanmoins approuvé la conduite par votre soumission et votre obéissance à leurs volontés. Vous savez que c'est demain vendredi et après-demain samedi, jours un peu incommodes pour bien des personnes, à cause du maigre; vous savez que le vendredi doit être sanctifié en mémoire

de celui qui souffrit et mourut ce jour-là pour nous donner la vie. Je pense donc qu'il serait plus convenable et plus décent de consacrer la journée de demain à l'oraison que de l'employer à conter des histoires. Quant à samedi, vous n'ignorez pas, dit-elle en se tournant vers les messieurs, que ce jour-là les femmes sont dans l'usage de se baigner et de nettoyer leur peau de la poussière qui peut s'y être attachée pendant le cours de la semaine. D'ailleurs, plusieurs d'entre nous sont dans la louable habitude de sanctifier ce jour par le jeune et la prière en l'honneur de la sainte Vierge et du fils de Dieu. Ainsi, puisqu'il n'est guère possible de suivre, pendant ces deux jours, l'ordre que nous avons établi, je pense qu'il serait à propos de faire trêve, demain et aprèsdemain, avec toute espèce de jeu. Je vous dirai de plus qu'il serait très à propos de changer de demeure, si nous voulons éviter qu'il ne nous vienne du monde; car depuis quatre jours que nous sommes ici, il est probable que toute la ville le sait déjà. La maison de campagne où nous pourrons aller nous établir est toute meublée. Dans le cas même que vous adoptiez mon idée, je donnerai des ordres dès ce soir pour que tout y soit prêt dimanche prochain. Quand nous y serons réunis, nous reprendrons le fil de nos amusements, et nous y raconterons des histoires. La grâce que je vous demande, c'est de vous permettre à l'avenir moins de licence dans vos récits; et pour que vous ayez plus de temps pour vous y préparer, je vous préviens, dès à présent, que les premières nouvelles rouleront sur les fortunes brillantes et rapides qu'on voit souvent dans le monde; sur les personnes, par exemple, qui, par leur savoir-faire ou par l'effet d'un heureux hasard, sont parvenues à la possession des biens qu'elles désiraient avec ardeur, ou qui, après avoir essuyé des pertes et des malheurs, sont rentrées dans leur premier état. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous exhorter d'avoir soin, autant que vous le pourrez, de joindre l'utile à l'agréable : c'est un devoir dont chacun de vous s'acquittera parfaitement. Au reste, je conserve à Dionéo le privilège qui lui a été accordé par la reine à qui j'ai l'honneur de succéder.

Toute l'assemblée approuva le discours de madame Néiphile; on trouva beaucoup de sagesse dans les avis qu'il contenait, et il fut arrêté qu'on les suivrait de tout point. Après cela, la reine sit appeler le maître d'hôtel. Elle lui donna d'abord ses ordres pour l'heure du souper et le lieu où il devait mettre la table; puis elle l'avertit de tout ce qu'il aurait à faire pendant la durée de son règne. Quand elle lui eut signifié ses volontés, elle se leva, et donna pouvoir à chacun de faire ce qui lui plairait le plus. Les dames et les messieurs se rendirent aussitôt dans un petit jardin où ils s'amusèrent pendant quelque temps. Quand l'heure du souper sut venue, on alla se mettre à table. Le repas sut très gai, et chacun mangea de fort bon appétit. Après le souper, on se mit à danser par ordre de la reine; madame Emilie ouvrit le bal, et, dans un des intermèdes, madame Pampinée chanta cette chanson:

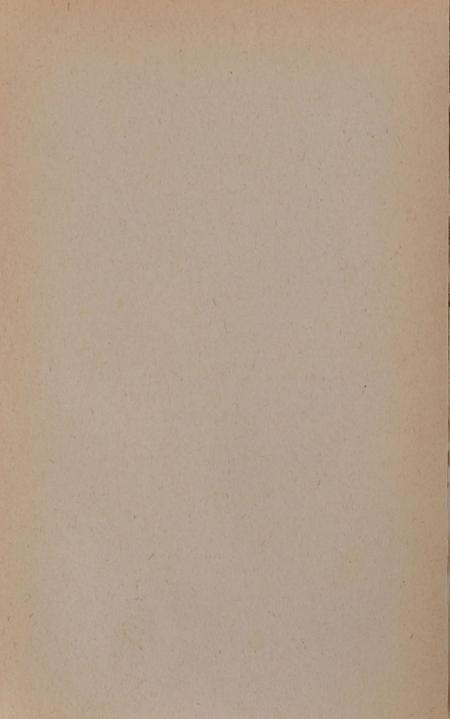
Qui chantera si je ne chante,
Quand mes vœux sont remplis, quand mon âme est contente?
O tendre amour! toi qui fais mon bonheur
Depuis que je connais tes lois et ta puissance!
O source de tout bien et de toute espérance!
Viens, hâte-toi, doux tyran de mon cœur,
Chantons ensemble, non les peines,
Non les soupirs et les tourments
Qui rendent aujourd'hui tes bienfaits plus charmants,
Mais ce beau feu qui brûle dans mes veines,
Qui fait ma joie et comble mes désirs,
En t'adorant, puissant dieu des plaisirs.

La première fois que mon âme
Se sentit pénétrer d'une amoureuse flamme,
Amour, ce fut dans ce jour fortuné
Où s'offrit à mes yeux l'amant le plus aimable,
Beau, jeune, valeureux, charmant, incomparable,
Mon cœur vers lui soudain fut entraîné,
Alors je connus la tendresse;
J'éprouvai ce doux sentiment,
Cette ardeur, ces transports qu'on éprouve en aimant.
Aimable ardeur! délicieuse ivresse!
C'est ce plaisir qui maîtrise mes sens,
Et de ma voix anime les accents.

Ce qui fait mon bonheur extrême C'est qu'à ce tendre amant j'ai su plaire moi-même. Si je l'adore, il m'adore à son tour. Amour, c'est en toi seul que mon espoir se fonde, C'est toi qui m'as rendue heureuse en ce bas monde;
Dans l'autre également je dois croire qu'un jour,
Amante, constante et fidèle,
Faurai le repos des élus,
Dont le Dieu tout-puissant couronne les vertus
Au sein brillant de sa gloire éternelle:
De ma constance, au céleste pourpris,
Juge équitable, il en sera le prix.

Après cette chanson qui fut suivie de plusieurs autres, on continua la danse au son de divers instruments. Vers minuit, la reine, jugeant qu'il était temps d'aller se reposer, fit cesser le bal; et chacun, précédé d'un flambeau, se retira dans sa chambre. On employa les deux jours suivants aux œuvres prescrites par la souveraine. Les uns et les autres attendirent le dimanche avec de grands sentiments de dévotion.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.



TROISIÈME JOURNÉE

Le dimanche matin, le soleil paraissait à peine sur l'horizon, que la reine, qui l'avait précédé, fit lever toute compagnie. On se mit aussitôt en marche pour se rendre de bonne heure au lieu désigné. Le maître d'hôtel avait eu la précaution d'y envoyer la veille quelques domestiques avec une partie des choses les plus nécessaires, pour que tout fût prêt en arrivant. Voyant que les dames et les messieurs étaient déjà en chemin, il les suivit avec le reste des domestiques qui conduisaient une voiture chargée de meubles et de provisions de bouche. On eût dit, à voir tout ce

monde, qu'une armée allait camper quelque part.

La reine marchait à la tête de cette belle troupe. Elle porta ses pas vers l'occident, par un sentier peu fréquenté couvert de verdure et de fleurs. Le chant des oiseaux, l'odeur des herbes odoriférantes, la vue des bosquets et des prairies, la fraîcheur des ombrages, tout contribuait à l'agrément de ce voyage. On s'entretenait, chemin faisant, de mille choses amusantes, et après avoir fait une lieue de chemin, on arriva sur les six heures à un magnifique château situé sur une petite colline. La première chose fut d'en parcourir les divers appartements, qu'on trouva meublés avec autant de goût que de richesse; ce qui donna à toute la société une grande idée de la fortune du seigneur à qui il appartenait. Ce seigneur était un ami de la reine. On descendit ensuite dans une grande et belle cour, au milieu de laquelle il y avait un grand bassin d'eau fraîche et limpide qui se renouvelait à chaque instant par le moyen d'un double conduit, et qui portait la fraîcheur dans les celliers

pratiqués vis-à-vis de cette pièce d'eau, et garnis de toutes sortes de vins excellents. De là, on se rendit dans une galerie bordée de vases de fleurs et couverte de rameaux verdoyants, qui formaient un rideau percé à jour, à travers duquel s'échappaient avec peine quelques rayons de soleil. C'est dans ce lieu que la compagnie se reposa, et qu'on fit le déjeûner le plus agréable. Le maître d'hôtel y avait apporté, par les ordres de madame Néiphile, des fruits, des

confitures et des vins exquis.

Après le déjeuner, les dames, suivies des messieurs, entrèrent dans une espèce de parc muré de tous côtés, où l'art et la nature semblaient avoir travaillé de concert pour en faire le lieu du monde le plus charmant. Ils furent tous émerveillés de sa beauté, ce qui les porta à en parcourir et examiner les diverses parties. Ici c'étaient des treilles chargées d'une quantité prodigieuse de raisins en fleurs : là. des espaliers rangés artistement, où pendaient des fruits de toutes les espèces; plus loin, un parterre bien dessiné, planté de rosiers blancs et rouges, de myrtes et de lauriers; partout, des allées d'arbres touffus, dont les cimes formaient le berceau. Les fleurs, les plantes odoriférantes y étaient en si grand nombre et flattaient tellement l'odorat et la vue, qu'on se crovait au milieu de tous les parfums d'Arabie. Il n'y avait presque pas d'endroit où l'on ne pût respirer le frais à toute heure du jour, tant on y avait ménagé les ombrages. On rencontrait à certaine distance des cabinets de myrte et de jasmin, que l'épaisseur des feuillages rendait impénétrables au soleil. C'était partout une ombre charmante, une odeur délicieuse, un spectacle ravissant. En un mot, il n'y a point de fruit, de fleur, de plante, d'arbrisseau rare, que notre sol puisse produire, qui ne contribuât à l'ornement de ce lieu enchanteur.

L'endroit le plus agréable de ce parc était un grand tapis de verdure émaillé de mille sortes de fleurs, ombragé d'orangers et de cédrats, dont les uns encore en fleurs et les autres chargés de fruits déjà mûrs, répandaient dans les environs les plus doux parfums. Au milieu de cette espèce de prairie, on voyait une fontaine de beau marbre blanc, décorée de figures et de bas-reliefs d'un travail merveilleux. De la bouche d'une des principales figures sortait une eau abondante qui, avant de se jeter dans un grand bassin, formait

des nappes, dont les chutes faisaient un bruit flatteur. Quand le bassin était rempli, l'eau surabondante s'écoulait par des canaux cachés, pour aller porter la fraîcheur et récréer la vue dans d'autres endroits du parc. Ces eaux se réunissaient ensuite, sans avoir rien perdu de leur limpidité, dans un bassin très vaste, d'où elles sortaient du parc par un conduit souterrain, pour former une petite rivière qui faisait aller deux moulins, au grand profit du maître du château.

La situation de ce beau parc, l'ordonnance des compartiments, la multiplicité des eaux, des fruits, des fleurs, la beauté des arbres, la distribution des allées, la variété des ornements, causèrent un si grand plaisir aux dames et aux messieurs qu'on se réunit à dire que, s'il y avait un paradis sur la terre, il serait difficile de lui donner une forme plus agréable que celle de ce parc et presque impossible

d'v ajouter de nouvelles beautés.

Tout en se promenant dans ce lieu de délices, on s'amusait à faire des bouquets, des guirlandes de fleurs. Partout on était précédé par le chant du rossignol et des autres oiseaux. Dans un coin de ce vaste parc était un réduit charmant, rempli de cent différentes espèces d'animaux. La compagnie n'avait point encore vu cette espèce de ménagerie. Elle s'y arrêta quelque temps pour l'examiner; et à mesure qu'on apercevait un nouvel animal, on se le montrait les uns aux autres. On y en voyait de toutes les espèces, et on avait un plaisir infini à les considérer. Rien n'était plus varié, plus amusant que les tableaux qu'ils offraient à la curiosité : on voyait ici les lièvres courir ; là, les lapins sortaient de leur trou; plus loin, c'étaient des chevreuils couchés sur l'herbe molle; à côté, de jeunes cerfs qui paissaient dans un bosquet; ailleurs, d'autres animaux domestiques qui jouaient ensemble. Ce spectacle varié les divertit fort agréablement. Enfin, après avoir visité tout le parc et admiré chaque chose en particulier, ils allèrent se reposer sur le tapis vert, dont nous avons parlé, où ils firent dresser plusieurs tables auprès de la fontaine. On chanta d'abord quelques jolies chansons; puis on dansa un peu, et après la danse, la reine fit servir le dîner dans ce nouvel Elysée. Jamais repas ne fut plus gai ni plus agréable. Les mets délicats et bien préparés, les vins vieux et choisis.

auraient inspiré la gaieté et la joie, quand la beauté du lieu n'eût pas suffi pour faire naître ces sentiments. Au sortir de table, on reprit les instruments, et l'on fit de la musique, jusqu'à ce que la reine permit à chacun d'aller faire sa méridienne. Peu allèrent se coucher. Les autres enchantés du lieu où ils étaient, ne voulurent pas le quitter. Ils s'amusèrent, les uns à lire des romans, ceux-ci à jouer aux échecs, ceux-là à d'autres jeux moins sérieux et plus divertissants. Au bout d'une heure ou environ, ceux qui avaient été se coucher se levèrent; et après s'être lavés le visage, rejoignirent le reste de la compagnie. Quand ils furent tous réunis auprès de cette admirable fontaine, ils s'assirent pour conter des nouvelles sur le sujet proposé. Le premier à qui la reine commanda de dire la sienne fut Philostrate, qui commença en ces termes :

NOUVELLE I. — MAZET DE LAMPORECHIO OU LE PAYSAN PARVENU.

Bien des personnes sont assez peu raisonnables, mes belles Dames, pour croire qu'aussitôt qu'une demoiselle a le voile sur la tête et le bandeau blanc sur le front, et qu'elle est revêtue d'un capuchon noir, elle cesse d'être femme et ne sent plus les désirs naturels à son sexe; comme si le nouveau titre de nonne lui donnait un cœur de pierre. Si, par hasard, ces sortes de gens entendent quelque chose qui contrarie en cela leur façon de penser, les voilà aussitôt de mauvaise humeur. J'en ai vu qui se mettaient si fort en colère qu'on eût dit qu'il s'agissait d'un péché contre nature, sans songer, d'un côté, qu'ils vivaient fort librement euxmêmes, et sans faire attention, de l'autre, aux dangereux effets que produisent dans le cloître la contrainte et l'oisiveté.

Je connais encore des gens qui sont intimement persuadés que la houe, la bêche, les aliments grossiers et la pauvreté répriment, étouffent même, dans le laboureur, l'aiguillon de la chair, et lui ôtent la pénétration et l'esprit. Je vais, sans sortir du sujet proposé par la reine, vous raconter une histoire qui vous prouvera combien l'erreur de ces personnes est grossière. Mon récit ne sera pas long.

Il y a dans notre pays un monastère de filles qui fut autrefois célèbre par sa sainteté. Il n'y a pas encore longtemps qu'il n'était composé que de huit religieuses, sans y comprendre madame l'abbesse. Elles avaient alors un très beau jardin et un très bon jardinier. Il prit fantaisie un beau matin à ce jardinier de les quitter, sous prétexte que les gages qu'on lui donnait n'étaient pas assez forts. Il va donc trouver leur intendant, lui demande son compte et s'en retourne au village de Lamporechio, sa patrie. A son arrivée, tous les paysans, ses voisins, allèrent le voir, et entre autres, un jeune drôle, nommé Mazet, fort, robuste, et assez bien fait de sa personne, pour un homme de village, qui lui demanda où il avait demeuré pendant la longue absence qu'il avait faite. Nuto, c'était le nom du vieux jardinier, lui répondit qu'il avait passé tout ce temps chez des nonnes. Et à quoi vous occupaient-elles, reprit Mazet? - A cultiver un beau et grand jardin qu'elles ont ; à leur porter du bois, que j'étais obligé d'aller couper dans la forêt; à puiser de l'eau, et à mille autres travaux de cette nature. Mais ces dames me donnaient de si petits gages que je pouvais à peine paver les souliers que j'usais. Le pire, c'est qu'elles sont toutes jeunes et turbulentes en diable : il n'est pas possible de jamais rien faire à leur gré; elles ont pensé vingt fois me faire perdre la tête : c'était à qui me commanderait. Mets ceci en cet endroit me disait l'une, lorsque je paraissais au jardin : non, mets-le là, me disait l'autre : une troisième m'ôtait la houe des mains en disant, ceci ne va pas bien. Bref, elles me faisaient si fort enrager que d'impatience je quittais quelquefois la besogne et sortais du jardin. Las de toutes ces tracasseries, et d'ailleurs mal pavé de mes travaux, je n'ai plus voulu les servir. Leur homme d'affaires m'a fait promettre de leur envoyer quelqu'un pour me remplacer; mais la place est trop mauvaise pour que je m'avise de la proposer à qui que ce soit.

Ces dernières paroles du bonhomme Nuto firent naître à Mazet le désir d'aller offrir ses services à ces nonnains.

L'argent n'était pas ce qui le touchait, il avait d'autres vues, et il ne doutait pas qu'il ne vînt à bout de les remplir. Quoi-qu'il brulât d'envie d'y être déjà, il crut devoir cacher son dessein à Nuto; c'est pourquoi il lui répondit qu'il avait bien fait de quitter ce monastère; on n'a jamais fini avec des femmes, ajouta-t-il; quel homme pourrait y tenir? Autant vaudrait demeurer avec des diables qu'avec des nonnes: c'est beaucoup si de sept fois une elles savent ce qu'elles veulent.

A peine est-il sorti de chez le voisin qu'il commence à s'occuper des moyens de mettre son projet à exécution. Les travaux n'étaient pas ce qui l'inquiétait; il se sentait très en état de s'en acquitter; pour les gages, il s'embarrassait peu de leur modicité : son unique crainte était donc de n'être pas accepté, à cause de sa grande jeunesse. Cette idée le tourmentait; mais à force de réfléchir, il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Le monastère, dit-il en lui-même, est éloigné d'ici; personne ne m'y connaît; tâchons de contrefaire le muet; à coup sûr j'y serai reçu, si je sais bien jouer mon rôle. Le voilà qui met aussitôt une pioche et une cognée sur ses épaules, et qui prend le chemin du monastère. Il entre dans la cour, où il rencontre heureusement l'homme d'affaires. Il l'aborde, et le prie, par des signes de muet, de lui donner à manger, pour l'amour de Dieu, lui faisant entendre que s'il avait à lui faire fendre du bois ou à l'employer à quelque autre ouvrage, il ne demandait qu'à travailler. L'intendant lui donna volontiers à manger; puis, pour essayer son savoir-faire, il lui montra de grosses souches que Nuto n'avait pu fendre : Mazet en vint à bout dans un moment. L'intendant, charmé de sa force et de son adresse, le conduisit ensuite à la forêt pour couper du bois. Il lui fit entendre, par des signes, d'en charger l'âne qu'il avait mené, et de le conduire au logis. Mazet exécuta ses ordres à la lettre. L'homme d'affaires, satisfait de son intelligence, et ayant de l'ouvrage à lui donner, le garda plusieurs jours, durant lesquels l'abbesse l'ayant aperçu, demanda qui il était. C'est un pauvre homme, dit l'intendant, muet et sourd, qui vint l'autre jour me demander l'aumône et du travail, et que j'ai employé à plusieurs choses nécessaires à la maison, dont il s'est assez bien acquitté. Je pense que s'il sait labourer et cultiver la terre et

qu'il veuille rester, vous feriez très bien de le garder pour être votre jardinier. On pourrait en tirer toutes sortes de services : il est robuste, vigoureux et de bonne volonté. Nous en ferions tout ce que nous voudrions, sans compter que vous n'auriez pas à craindre qu'il causât avec les religieuses. Votre réflexion est très sage, répondit la mère abbesse. Voyez s'il sait travailler la terre et tâchez de le retenir. Commencez par lui donner une paire de vieux souliers, quelque vieux manteau; faites-le manger son soûl, et amadouez-le du mieux que vous pourrez. — Vous serez satisfaite, Madame; comptez sur mon zèle à remplir vos intentions.

Mazet, qui, non loin d'eux, faisait semblant de nettoyer la cour, entendit distinctement cette conversation, et, plein de joie, il disait en lui-même: Si vous me retenez ici, Mesdames, je labourerai si bien votre jardin qu'il n'aura jamais été labouré de la sorte.

L'intendant le conduisit dans le jardin. Il fut aussi content de son labourage qu'il l'avait été du reste, et lui demanda s'il voulait demeurer et s'attacher au couvent. Il lui répondit, par signes, qu'il ferait tout ce qu'on voudrait. Dès ce moment il fut arrêté pour le service des nonnes. L'intendant lui prescrivit ce qu'il avait à faire et le laissa dans le jardin.

La nouvelle du nouveau jardinier fut bientôt sue de toutes les religieuses. Elles allaient souvent le voir travailler, et prenaient plaisir à lui tenir mille propos extravagants, comme il arrive qu'on fait aux muets. Elles se genaient d'autant moins qu'elles étaient éloignées de soupçonner qu'il pût les entendre. L'abbesse, s'imaginant qu'il n'était pas plus à craindre du nerf viril que de la langue, ne s'en mettait guère en peine : Mazet avait trop bien joué son personnage pour ne pas paraître un sot accompli aux yeux de toutes les religieuses, espérant en dissuader quelques-unes lorsqu'il en trouverait l'occasion. Elle se présenta d'elle-même. Un jour qu'il avait beaucoup travaillé et qu'il s'était couché sur un gazon pour se reposer, deux jeunes nonnains, qui se promenaient et passaient devant lui, s'arrêtèrent pour le regarder. Il les aperçut, mais il fit semblant de dormir. Les deux poulettes le couvaient des yeux. Si je croyais, dit la plus hardie, que tu lusses discrète, je te ferais part d'une idée qui

m'est venue plusieurs fois dans l'esprit, et dont assurément tu pourrais, aussi bien que moi, faire ton profit. - Parle en toute sûreté, je te promets un secret inviolable. - Je ne sais, reprit alors la petite effrontée, si tu as jamais réfléchi sur la contrainte où nous vivons dans cette maison : aucun homme ne peut v entrer, à l'exception de notre vieux intendant et de ce muet. J'ai entendu dire à plusieurs femmes du monde qui sont venues nous voir, que tous les plaisirs de la terre ne doivent être comptés pour rien lorsqu'on les compare à celui que la femme goûte avec l'homme. Il m'est plusieurs fois entré dans l'esprit d'en faire l'épreuve avec cet imbécile, au défaut d'un autre. Ce bon muet est précisément l'homme qu'il faut pour cette expérience; quand même il s'v refuserait, et qu'il voudrait nous trahir, il sera secret malgré lui. Il est jeune, bien fait, et paraît assez vigoureux pour être en état de nous satisfaire l'une et l'autre. Vois si tu veux que nous fassions cet essai. - Grand dieu ! que ditesvous là, ma sœur, s'écria l'autre nonnain? Oubliez-vous que nous avons fait vœu de chasteté? - Non; mais combien d'autres vœux ne fait-on pas tous les jours, sans qu'on en exécute un seul? - Vous avez raison, ma sœur; mais si nous devenions grosses! - C'est s'alarmer avant le temps et prévoir les malheurs de trop loin. Si celui-là arrivait. nous prendrions alors des mesures pour nous en tirer, et nous trouverions des moyens pour letenir caché. Après cette réponse, sa compagne, qui, malgré ses craintes, brûlait déjà d'envie d'éprouver quel animal c'était que l'homme, se contenta de lui demander comment elles s'y prendraient pour n'être pas aperçues. Que cela ne t'inquiète pas, répondit la première : comme c'est l'heure de midi, je suis presque certaine que toutes nos sœurs reposent actuellement; mais, pour mieux nous en assurer, parcourons le jardin pour voir s'il n'y a personne. Rien ne nous empêchera ensuite de prendre cet homme par la main, et de le conduire dans ce cabinet qui lui sert à se mettre à couvert de la pluie. Tandis que l'une sera dedans avec lui, l'autre fera sentinelle sur la porte. Il est si sot qu'il se tiendra volontiers dans la posture que nous voudrons. Je me charge de le mettre au fait, s'il n'y est déjà.

Mazet entendait cette édifiante conversation et sentait l'eau lui venir déjà à la bouche. Il les aurait volontiers pré-

venues; mais pour ne pas manquer sa proie, il crut devoir les laisser faire et attendre qu'elles le prissent par la main.

Les deux religieuses s'étant assurées qu'il n'y avait personne qu'elles dans le jardin, et qu'on ne pouvait les voir, allèrent rejoindre le jardinier. Celle qui avait commencé le propos s'approche de lui et l'éveille. Mazet se lève. La nonnette le prend par la main, et tout en le caressant, le mène droit à la petite cabane, où il la suit en riant et faisant le niais. Là, le drôle, sans se faire prier, satisfit les désirs de la pucelle avec assez d'adresse pour prévenir son embarras, sans pourtant se déceler. Celle-ci satisfaite, sit place à sa compagne. Mazet joua également bien son rôle avec le nouveau personnage : et comme on n'est ni honteux ni timide avec ceux qu'on croit imbéciles, elles voulurent l'une et l'autre, avant de quitter le muet, éprouver, par plusieurs reprises, s'il était bon cavalier, et elles en demeurèrent toutes deux convaincues. Depuis cet heureux moment, leur conversation ne roulait que sur le plaisir qu'on goûte entre les bras d'un homme, et elles s'accordaient à soutenir que ce plaisir était cent fois au-dessus de l'idée qu'elles s'en étaient faite. Je vous laisse à penser d'après cela si elles retournèrent souvent dans le petit cabinet, et si elles surent prendre le temps et l'heure convenables pour aller s'amuser avec le bon muet.

Cependant il arriva qu'un jour une de leurs campagnes les aperçut de sa fenêtre folâtrer avec lui et le suivre dans la petite cabane. Elle le fit même remarquer à deux autres religieuses qui étaient dans sa chambre. Ce trio jaloux résolut d'abord d'avertir l'abbesse; mais ensuite elles changèrent d'avis. Elles en parlèrent aux deux coupables, et s'étant accordées ensemble, elles partagèrent le péché, et jouirent, comme les deux autres, des faveurs de Mazet.

Il ne restait plus que trois religieuses qui n'eussent point de part au gâteau; mais avec le temps elles grossirent le petit troupeau du muet. Quel débrideur de nonnes, dirat-on sans doute! patience; on n'est pas encore au bout de ses exploits.

Madame l'abbesse ne se doutait nullement de ce qui se passait. Les jeunes poulettes qui étaient sous sa direction avaient d'autant moins de peine à lui cacher leurs intrigues

avec le cog-jardinier, qu'elles étaient d'intelligence et toutes également coupables. Un jour qu'elle se promenait seule dans le jardin, par un grand chaud, elle trouva Mazet qui dormait, couché à l'ombre d'un amandier. Il avait assez travaillé la nuit pour avoir peu de chose à faire pendant le jour. Quelques-unes des sultanes de son sérail se trouvaient dans leur temps critique, et il y avait peu de temps qu'il avait donné aux autres leur ration. Il était en chemise, à cause de la grande chaleur, et le vent la lui avait levée au point qu'il était presque tout découvert, depuis les cuisses iusqu'à l'estomac. A cette vue, la mère abbesse sent l'aiguillon de la chair se réveiller, et elle succombe à la tentation. comme l'avait fait ses nonnains. Elle tourne la tête de tous côtés, et n'apercevant ni n'entendant personne, elle éveille Mazet et le mène dans son appartement. Dieu sait comme elle en fut contente! Elle l'y garda plusieurs jours, malgré que les religieuses se plaignirent grandement de ce que le rustre ne voulait plus labourer leur jardin. Après l'avoir fait bien manger, bien boire, bien travailler, elle le relacha; mais dans l'intention de le rappeler dans peu de temps. Comme la commère aimait le jeu qu'elle lui faisait jouer, elle rognait par là la portion des autres; car ce bon jardinier, tout vigoureux qu'il était, ne pouvait plus les satisfaire toutes ; il comprit même que s'il continuait encore le train qu'il menait, il s'en trouverait très mal. Une nuit étant donc couché avec l'abbesse, qui lui demandait plus qu'il ne pouvait donner; Madame, lui dit-il, en rompant tout à coup le silence, je sais qu'un coq peut suffire à dix poules; mais difficilement dix hommes peuvent-ils suffire à une femme. Comment voulez-vous donc que je fasse, moi, qui en ai neuf à contenter? Je n'y saurais plus tenir, Madame: mettez-y ordre, je vous prie, ou donnez-moi mon congé.

L'abbesse faillit se trouver mal d'étonnement. Que veut dire tout ceci, lui dit-elle? Je te croyais muet. Je l'étais en effet, répondit Mazet, non pas de naissance, à la vérité, mais par suite d'une maladie qui me fit perdre la parole. Je viens de la recouvrer tout à l'heure, et j'en rends grâce au Seigneur. L'abbesse crut qu'il disait vrai, ou feignit d'en être persuadée : elle lui demanda ce qu'il voulait dire avec ses neuf femmes à contenter. Mazet lui raconta tout ce qui s'était passé. La dame voyant que ses religieuses n'étaient

pas plus sages qu'elle, et se doutant bien qu'elles n'ignoraient pas non plus son intrigue avec Mazet, ou qu'elles la sauraient tôt ou tard, prit le parti de se concilier avec elles, pour pouvoir garder ce bon jardinier, sans causer de scandale. Elle les fit appeler. Toutes lui avouèrent de bonne foi ce qu'elles ne pouvaient plus lui cacher. L'abbesse fut la première à rire de l'aventure. Elles délibérèrent unanimement qu'on ferait accroire aux voisins et aux autres personnes qui fréquentaient leur église, que, par le secours de leurs prières et les mérites du saint sous les auspices duquel était fondé leur monastère, Mazet avait recouvré la parole. L'homme d'affaires était mort depuis quelques jours. Elles donnèrent sa place à Mazet, et prirent des arrangements pour coucher avec lui chacune à son tour, avec promesse toutefois de le ménager, dans la vue de le conserver plus longtemps. Mazet s'acquitta au mieux de sa tâche. Il en naquit plusieurs moinillons; mais la chose fut tenue si secrète qu'on ne le sut dans le monde que longtemps après la mort de l'abbesse, et après que Mazet, déjà vieux, eut pris le parti de s'en retourner chez lui chargé de biens. Cette histoire fit alors beaucoup de bruit. On ne parlait que du jardinier parvenu, qui, après avoir passé sa jeunesse de la manière la plus agréable, sortit très riche d'une maison où il était entré presque tout nu. C'est ainsi que le ciel récompense ceux qui bêchent et arrosent infatigablement le jardin altéré des pauvres nonnains.

NOUVELLE II. — LE TONDU OU LE MULETIER HARDI ET RUSÉ.

La nouvelle de Philostrate fit tantôt rire et tantôt rougir les dames qui l'écoutaient. Quand elle fut finie, la reine ordonna à madame Pampinée de raconter la sienne. Cette aimable personne, prenant un visage riant, commença en ces termes:

Il y a des hommes si mal avisés que, pour montrer qu'ils

ont de la pénétration, ils l'exercent jusque dans les choses qui leur sont nuisibles. Ils ne savent rien dissimuler, et croient leur honneur intéressé à venger le plus léger des outrages qu'on leur fait. Qu'arrive-t-il? Ils ne font le plus souvent qu'accroître leur honte et leur déshonneur. C'est une vérité que je me propose de faire sentir par l'exemple du contraire, en vous racontant la ruse d'un homme qui ne le cédait en rien à Mazet du côté de l'esprit, puisqu'il fut plus fin qu'un roi, qui cependant l'était beaucoup lui-même.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Agiluf, roi des Lombards, fit de la ville de Pavie la capitale de son royaume et le lieu de sa résidence. Il avait épousé Teudelingue, veuve de Vetari, son prédécesseur, femme éclairée, sage, affable, d'une rare beauté, mais malheureuse en amants. Après que son second mari eut, par sa bonne conduite et la sagesse de son administration, rétabli les affaires de Lombardie et rendu son royaume parfaitement tranquille et florissant, un palefrenier de son écurie en devint éperdûment amoureux. C'était un homme de bonne mine, bien fait de sa personne, et taillé à peu près comme le roi. Sa naissance était obscure, mais assez bonne pour la place qu'il occupait dans les écuries de la reine. La bassesse de son état ne l'empêchait pas d'avoir du bon sens et de raisonner. Il sentait la distance immense qu'il y avait du trône à l'écurie, et le danger qu'il courait si l'on venait à découvrir sa passion. Aussi se donna-t-il bien garde d'en parler à personne; à peine osait-il fixer ses regards sur la princesse, de peur qu'ils ne trahissent ses sentiments. Quelque peu d'espoir qu'il eût de jamais satisfaire ses désirs, il ne laissait pas de s'applaudir d'avoir si bien placé son amour. Il rendait à la reine tous les petits soins qui dépendaient de sa profession; il était beaucoup plus attentif que ses camarades à faire tout ce qu'il jugeait lui être agréable. Aussi avait-il la satisfaction de voir que, lorsqu'elle voulait aller à cheval, elle montait de préférence celui qu'il avait pansé. Le palefrenier était extrêmement flatté de cette espèce de faveur, et abandonnait l'étrier le plus tard qu'il pouvait, afin de se ménager le plaisir de toucher le pied ou les jupes de la reine, ce qui lui causait une grande joie. Cependant, comme il voyait peu d'apparence de pouvoir jamais contenter sa pas-

sion, il fit tout ce qu'il put pour s'en guérir. Mais le plus souvent, moins un amant a sujet d'espérer, plus son amour s'irrite et s'enflamme : c'est précisément ce qu'éprouva le malheureux palefrenier. C'était pour lui le plus cruel des tourments de renfermer ses feux au dedans de lui-même. Ne pouvant venir à bout de les étouffer, il résolut de se donner la mort, pour mettre fin à ses peines; mais de telle sorte qu'on imaginât que l'amour qu'il avait pour la reine l'avait porté à cette dure extrémité. Avant de mettre son noir projet à exécution, il crut devoir chercher tous les moyens possibles pour contenter ses désirs en tout ou en partie. Comment s'y prendre? La chose n'était pas aisée. Déclarer son amour à la reine, c'eût été une extravagance qui n'aurait abouti qu'à le perdre, sans aucune espèce de consolation. Lui écrire n'aurait pas été plus sage. L'amour est inventif: il lui suggéra un stratagème pour coucher avec elle, au risque d'être surpris et de perdre une vie dont il avait fait d'avance le sacrifice. Sachant que le roi ne couchait pas toutes les nuits avec la reine, il forma le projet hardi d'aller une fois prendre sa place. Afin de mieux réussir, il voulut voir, avant tout, par lui-même, dans quel accoutrement et de quelle manière il allait la trouver. Pour cet effet, il se cacha plusieurs fois, la nuit, dans une grande salle du palais qui séparait l'appartement du roi de celui de la reine. Il vit ce prince sortir de son appartement, affublé d'un grand manteau, tenant une bougie d'une main, et de l'autre une baguette, aller droit à la chambre à coucher de sa femme : il le vit ensuite frapper, sans mot dire, un ou deux coups à la porte avec la petite baguette; après quoi la porte s'ouvrait aussitôt. Il remarqua qu'une des femmes de la reine lui avait ouvert et pris la bougie de la main. Il attendit qu'il fût sorti pour savoir l'heure à laquelle il retournait dans son appartement.

Quand il s'est bien mis au fait du rôle nocturne du monarque, il ne songe plus qu'à le jouer à son tour. Il trouve moyen de se procurer un manteau à peu près semblable à celui du roi; il se munit d'une bougie et d'une petite baguette; et après avoir pris la précaution de se bien laver, bien parfumer, pour ne pas sentir le palefrenier, et ne pas faire apercevoir à la reine cette tromperie, il se cacha un soir dans la grande salle. Lorsqu'il comprit que tout le

monde dormait, il crut qu'il était temps de satisfaire ses désirs, ou de courir à une mort certaine qu'il désirait subir avec éclat. Il fait du feu avec un fusil qu'il portait sur lui. allume sa bougie, s'enveloppe du manteau, et va frapper deux petits coups à la porte de la chambre de sa souveraine. Une femme lui ouvre, prend sa bougie, les yeux à demifermés de sommeil, et lui de gagner le lit de la reine qui dormait déjà. Il se couche sans cérémonie à côté d'elle, et la prend entre ses bras, sans lui dire un seul mot, mais non sans lui faire du plaisir. La reine ne se doutant de rien, crut que son mari avait de l'humeur; car dans les moments de chagrin il ne parlait point et souffrait avec peine qu'on lui parlat. A la faveur de ce silence, le palefrenier jouit à plusieurs reprises de la dame, étonnée de ce que la mauvaise humeur du roi devenait si bonne pour elle. Cela fait, quoi qu'il eût bien de la peine à s'arracher de ce bon lit, mais craignant que s'il demeurait davantage le plaisir ne se changeât en douleur, cet amant téméraire se leva, reprit son manteau, sa bougie, et alla promptement et sans bruit se coucher dans le sien. Quel bonheur, disait-il en lui-même, de n'avoir été aperçu de qui que ce soit, de n'avoir point été reconnu de la femme de chambre, ni de la reine elle-même! quels plaisirs! quelle belle femme! quelle peau! que ce lit-ci est dur, désagréable en comparaison!

A peine fut-il sorti de chez la reine, que le roi qui s'était éveillé pendant la nuit, sans pouvoir se rendormir, et voulant mettre à profit son insomnie, alla trouver sa femme, fort surprise de cette nouvelle visite. S'étant mis au lit, et l'ayant saluée de la bonne façon : Quelle nouveauté, Sire, lui dit-elle dans son étonnement! il n'y a qu'un moment que vous sortez d'ici. Vous vous en êtes donné même plus que de coutume, et vous revenez encore à la charge! ménagez un peu votre santé, qui m'est plus chère que le nouveau plaisir

que vous pourriez me donner.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le monarque. Il comprit dans l'instant que sa femme avait été trompée, et qu'un audacieux avait pris sa place auprès d'elle. Mais puisqu'elle ne s'en était point aperçue, non plus que la femme de chambre, qui avait témoigné quelque étonnement en ouvrant la porte pour la seconde fois, il crut, en homme prudent, devoir feindre d'être déjà venu. Un étourdi l'aurait

sans doute détrompée : il jugea qu'il était plus sage de la laisser dans sa bonne foi, pour ne pas la chagriner et l'exposer peut-être à regretter un commerce qui ne lui avait pas déplu. Agiluf, plus troublé qu'il ne paraissait l'être, se contenta donc de lui demander adroitement : Est-ce que vous me jugez incapable, Madame, de vous faire deux visites dans une nuit? Non, assurément, lui répondit-elle, mais je m'intéresse trop à votre santé pour ne pas vous prier de la ménager. Eh bien! répliqua-t-il, je suivrai votre conseil, et m'en retournerai pour cette fois, sans rien exiger. Irrité de l'injure qu'on venait de lui faire, il se lève, reprend son manteau, et sort de la chambre, dans l'intention de chercher le coupable. Ne doutant point que ce ne fût quelqu'un du palais, il crut qu'il n'avait, pour le découvrir, qu'à faire la revue des gens attachés à son service. Il est impossible, disait-il en lui-même, que celui qui a fait un coup si hardi n'en soit encore tout ému; le cœur doit lui battre d'une force extraordinaire au seul souvenir du danger qu'il a couru. Il prend donc sa lanterne, va au grand corps de logis, et visite toutes les chambres, où il trouva tout le monde dormant fort tranquillement, Il était sur le point de s'en retourner, quand il se souvint qu'il n'avait pas été dans la salle des palefreniers : il s'y rend. L'audacieux, qui avait eu l'insolence de partager sa couche, ne le vit pas plutôt entrer qu'il se crut perdu. La crainte redoubla les mouvements de son cœur déjà fort agité. Il ne doutait point que si le roi s'en apercevait, il ne fût immolé sur-le-champ même à sa juste colère. Cependant voyant que le roi était sans armes, il résolut d'attendre le dénouement de sa destinée et fit semblant de dormir. Le roi avant commence par un bout sa visite, trouva les premiers fort tranquilles et sans émotion. Il arrive au lit du coupable, et trouvant son cœur extrêmement agité : Le voici, ce scélérat, dit-il en lui-même; mais comme il voulait exécuter sans éclat la vengeance qu'il avait méditée, il se contenta de lui couper avec des ciseaux une face de ses cheveux, qu'on portait fort longs en ce temps-là, afin de pouvoir le reconnaître le lendemain matin. Cette opération faite, il se retira dans son appartement.

Le palesrenier, qui ne croyait pas en être quitte à si bon marché, comprit aisément que ce n'était pas sans dessein que le roi l'avait ainsi marqué. Comme il avait l'esprit

aussi rusé qu'entreprenant, il se lève un moment après, va prendre dans l'écurie une paire de ciseaux, dont on se servait pour faire le crin aux chevaux; puis parcourant à son tour le lit de tous ses camarades, il leur coupe tout doucement le même côté de cheveux que le roi lui avait coupé, et s'en retourne à son lit sans avoir éveillé personne.

Agiluf, s'étant levé de bon matin, ordonna, avant qu'on ouvrit les portes du palais, que tous ses domestiques parussent devant lui. Dieu sait s'il fut surpris quand il vit que tous les palefreniers avaient les cheveux coupés du même côté. Je ne me serais jamais attendu à une pareille ruse de la part du coupable, se dit-il à lui-même. Le drôle, quoique de basse condition, montre bien qu'il ne manque pas d'esprit; le fripon est rusé, et je ne me dissimule pas que j'ai été pris pour dupe. Considérant qu'il ne pourrait le découvrir sans faire de l'éclat, et voulant d'ailleurs éviter une vengeance qui eût compromis son honneur, il se contenta de le réprimander et de lui faire entendre, sans être entendu des autres, qu'il s'était aperçu de la ruse dont il s'était servi pour coucher avec la reine. Que celui, dit-il, qui vous a tondu garde le secret, et qu'il n'y revienne plus, s'il ne veut perdre la vie dans les supplices. Après ces mots, il ordonna à tout le monde de se retirer.

Un autre que lui eût peut-être mis tous les palefreniers dans les fers et les tortures, pour découvrir le coupable, mais il n'eût fait par là que découvrir ce que tout homme, et surtout un roi, a intérêt de tenir secret. Il se serait vengé sans doute; mais il eût à coup sûr humilié sa femme et

augmenté son propre déshonneur.

Tout le monde fut surpris des paroles du roi et chercha à en démêler le sens. Il n'y eut que le rusé palefrenier qui comprit l'énigme. Il eut la prudence de ne l'expliquer à personne tant qu'Agiluf vécut, et il profita de l'avis qu'il avait recu en ne s'exposant plus au danger qu'il avait COULD.

NOUVELLE III. — LE CONFESSEUR COMPLAISANT SANS LE SAVOIR.

Madame Pampinée ayant cessé de parler, chacun se mit à louer la hardiesse et la ruse du palefrenier. On donna aussi des éloges à la prudence d'Agiluf, et l'on aurait peutêtre poussé beaucoup plus loin les commentaires si la reine ne se fût tournée vers madame Philomène, pour lui commander de dire sa nouvelle. Cette dame obéit sur-le-

champ, et s'exprima ainsi:

Mon dessein est de vous régaler d'un joli tour joué à un célèbre religieux, par une des plus belles femmes de notre pays. Le récit de cette bonne plaisanterie vous fera d'autant plus de plaisir, Messieurs et Dames, qu'il vous convaincra de plus en plus que les moines, qui, pour l'ordinaire, se croient beaucoup plus fins que les autres hommes, ne sont que des sots pour la plupart. Il n'y en a pas un parmi eux qui ne croie avoir plus d'esprit et de mérite qu'un séculier : vous savez pourtant ce qui en est. Pour moi je soutiens que les moines sont inférieurs, à tous égards, aux autres hommes. Il suffit, pour en demeurer convaincu, de les considérer du côté de cette bassesse d'âme, qui, étouffant en eux toute noble ambition, ne leur a inspiré que le désir de chercher un asile où ils puissent s'occuper uniquement du soin de vivre ou de s'engraisser, comme des animaux immondes. L'histoire que je vais vous raconter, mes belles Dames, achèvera de vous confirmer que ces fainéants, en qui la plus grande partie de l'un et de l'autre sexe mettent si aveuglément leur confiance, sont souvent la dupe, non seulement des autres hommes, mais encore la dupe des femmes.

Dans notre bonne ville de Florence, où, comme vous savez, la galanterie règne encore plus que l'amour et la fidélité, vivait, il y a quelques années, une dame que la nature avait enrichie de ses dons les plus précieux. Esprit, grâces, beauté, jeunesse, elle avait tout ce qui peut faire adorer une femme. Je ne vous dirai pas son nom ni celui des per-

sonnes qui figurent dans cette anecdote. Ses parents, qui vivent encore et qui occupent un haut rang à Florence, le trouveraient sans doute mauvais. Je me contenterai de vous dire que cette dame appartenait à des gens de qualité. mais si peu favorisés de la fortune, qu'ils furent obligés de la marier à un riche fabricant de draps. Elle était si entêtée de sa naissance, qu'elle regarda ce mariage comme humiliant pour elle ; aussi ne put-elle jamais se résoudre à aimer son mari. Cet homme d'ailleurs n'avait rien d'aimable; tout son mérite se réduisait à être fort riche et à bien entendre son commerce. Le mépris ou l'indifférence de sa femme pour lui alla si loin qu'elle résolut de ne lui accorder ses faveurs que lorsqu'elle ne pourrait s'en dispenser, sans en venir à une rupture ouverte, se proposant, pour se dédommager, de chercher quelqu'un qui fût plus digne de son attachement.

Elle ne tarda pas à trouver la personne qu'elle cherchait. Un jour en allant à l'église, elle vit un jeune gentilhomme de la ville, dont la physionomie la charma si fort qu'elle en devint aussitôt amoureuse. Sa passion fit de tels progrès, qu'elle ne pouvait reposer la nuit, quand elle avait passé le jour sans le voir. Pour lui, il était parfaitement tranquille, parce qu'il ignorait les sentiments qu'il avait fait naître dans le cœur de la belle; et la belle était trop prudente pour oser les lui découvrir par lettres ou par l'entremise d'aucune femme, craignant, avec raison, les suites d'une pareille démarche. Comme elle était naturellement rusée, elle trouva moyen de l'en instruire sans se compromettre.

Elle avait remarqué qu'il voyait fréquemment un moine, qui, quoique gras et bien dodu, menait une vie fort régulière, et jouissait de la réputation d'un saint homme. Elle pensa que ce moine pourrait servir son amour, et lui fournir le moyen de parler un jour au jeune homme. Après avoir donc réfléchi sur la manière dont elle s'y prendrait, elle alla au couvent, et ayant fait appeler le religieux, elle lui témoigna un grand désir de se confesser à lui. Le bon père, qui, du premier coup d'œil, la jugea femme de condition, l'entendit volontiers. Après lui avoir déclaré ses condition, l'entendit volontiers. Après lui avoir déclaré ses condition, l'entendit volontiers. J'ai besoin, mon révéfaire et une grâce à lui demander. J'ai besoin, mon révérend père, de vos conseils et de votre secours, pour ce que rend père, de vos conseils et de votre secours, pour ce que

j'ai à vous communiquer. Vous savez à présent quels sont mes parents: je vous ai également fait connaître mon mari; mais je ne vous ai pas dit, et je dois vous l'apprendre, qu'il m'aime plus qu'il ne s'aime lui-même. Je ne puis rien désirer qu'il ne me le donne aussitôt. Il est extrêmement riche, et il ne se sert de sa fortune que pour prévenir mes goûts et me rendre heureuse. Je vous prie d'être bien persuadé que je réponds à sa tendresse, comme je le dois. Mon amour égale pour le moins le sien. Je me regarderais comme la plus ingrate et la plus méprisable des femmes si je songeais seulement à la moindre chose qui pût donner atteinte à son honneur, ou blesser tant soit peu sa délicatesse. Vous saurez donc, mon révérend père, qu'un jeune homme dont j'ignore l'état et le nom, et qui me prend sans doute pour toute autre que je ne suis, m'assiège tellement que je le trouve partout. Je ne puis paraître sur la porte, à la fenêtre, dans la rue, qu'il ne s'offre aussitôt à mes yeux. Je suis même étonnée qu'il ne m'ait pas suivie ici, tant il est sur mes pas. Il est grand, bien fait, d'assez jolie figure. et ordinairement vêtu de noir. Il a l'air d'un homme de bien et de distinction, et, si je ne me trompe, je crois l'avoir vu souvent avec vous. Comme ces sortes de démarches exposent ordinairement une honnête femme à des bruits fàcheux, quoiqu'elle n'y ait aucune part, j'avais eu d'abord envie de prier mes frères de lui parler; mais j'ai pensé que des jeunes gens ne peuvent guère s'acquitter de ces sortes de commissions de sang-froid : ils parlent ordinairement avec aigreur; on leur répond de même; on en vient aux injures, et des injures aux voies de fait. J'ai donc mieux aimé, pour éviter le scandale et prévenir tout fâcheux événement, m'adresser à vous, tant parce qu'il paraît être lié avec vous que parce que vous êtes en droit, par votre caractère, de faire des leçons non seulement à vos amis, mais à toute sorte de gens. Je, vous prie donc de vouloir bien lui faire les reproches qu'il mérite, et de l'engager à me laisser en repos. Qu'il s'adresse à d'autres femmes, s'il est d'humeur galante: il y en a assez, dieu merci, et il n'aura pas de peine à en trouver qui seront flatlées de recevoir ses soins. Pour moi, j'en serais sincèrement fâchée; et grâce à Dieu, je n'ai jamais porté mes vues de ce côté-là. Je sais trop ce que je dois à mon mari et ce que je me dois à moi-même. Après ces mots, elle baissa la tête, comme si elle eût

eu envie de pleurer.

Le religieux comprit d'abord, par le portrait qu'elle lui fit du personnage, que c'était de son ami dont il s'agissait. Il loua beaucoup les sentiments vertueux de sa pénitente, qu'il croyait sincères, et il lui promit de faire ce qu'elle souhaitait. Puis, comme il savait qu'elle était riche, il eut soin de la régaler d'un petit sermon sur l'aumône, qu'il termina, selon l'usage, par l'exposition de ses besoins et de ceux du couvent. Au nom de Dieu, reprit la dame, n'oubliez pas ce que je viens de vous dire; s'il nie la chose, dites-lui, s'il vous plaît, que c'est de moi que vous la tenez, et que je vous en fais mes plaintes, pour lui faire savoir combien je suis offensée de sa conduite

La confession achevée et l'absolution reçue, la pénitente mit à profit l'exhortation du confesseur sur l'aumône. Elle tira de sa bourse une bonne somme d'argent, qu'elle lui remit, le priant, pour donner un motif à sa libéralité, de dire des messes pour le repos de l'âme de ses parents après quoi, elle sortit du confessionnal et s'en retourna chez elle.

Quelques jours après, le jeune homme, dont la dame était devenue amoureuse, alla voir, à son ordinaire, le bon religieux, qui, après lui avoir parlé de choses indifférentes, le prit à part pour lui reprocher, avec douceur, ses poursuites et ses assiduités prétendues auprès de la belle dévote. Le gentilhomme, qui ne la connaissait point, qui ne se rappelait même pas de l'avoir jamais vue, et qui passait rarement devant sa maison, répondit tout naturellement au moine qu'il ignorait ce qu'il voulait dire. Mais le crédule confesseur, sans lui donner le temps de s'excuser davantage: Il ne vous sert de rien, lui dit-il, de faire ici l'homme surpris et l'ignorant, je sais ce qui en est, et vous auriez beau le nier. Ce n'est point par des inconnus, ni par les voisins que j'en ai été instruit ; c'est par la dame elle-même, qui en est désolée. Outre que toutes ces folies ne vous conviennent pas du tout, je vous avertis que vous n'en retirerez aucun fruit; cette femme est la vertu et la sagesse même ; ainsi, je vous prie de la laisser en paix, pour votre honneur et pour le sien, Le jeune homme voulut se défendre encore, en disant qu'elle l'avait sans doute pris pour un autre. - Tout ce que vous pouvez alléguer est inutile, vous dis-je; elle vous a trop bien

dépeint pour que ce ne soit pas de vous qu'elle ait parlé. Le jeune gentilhomme, plus déniaisé que le bon père, comprit qu'il y avait du mystère dans ces reproches qu'il ne méritait pas. Il fit alors semblant d'avoir une espèce de honte, et promit de ne donner, à l'avenir, aucun sujet de plainte. A peine eut-il quitté le religieux, qu'il alla passer devant la maison de la femme du fabricant; elle était à la fenêtre pour voir s'il passerait. Aussitôt qu'elle le vit venir, elle ne douta point qu'il n'eût compris le sens de ce qu'elle avait dit au moine, et la joie la plus vive éclata sur son visage. Le gentilhomme qui fixa, en passant, ses regards sur elle, voyant que l'amour et le plaisir étaient peints dans les siens, demeura convaincu de la vérité de sa conjecture. Depuis ce jour, il passait et repassait dans cette rue, à la grande satisfaction de la dame, qui, par ses regards et par ses gestes, le confirma de plus en plus dans sa première opinion.

La belle, non moins pénétrante, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait donné de l'amour; mais, pour l'enflammer davantage et le mieux assurer de la tendresse qu'elle avait pour lui, elle retourne à confesse au même religieux, et commence sa confession par les larmes. Le bon père, attendri, lui demande s'il lui est survenu quelque nouveau chagrin. Hélas! mon révérend, j'ai de nouvelles plaintes à faire de votre ami, de cet homme maudit de Dieu, dont je vous parlai l'autre jour. Je crois, en vérité, qu'il est né pour mon tourment: il ne cesse de me poursuivre, et voudrait me porter à des choses qui m'ôteraient à jamais la paix du cœur et la confiance de revenir me jeter à vos pieds. - Quoi! il continue de rôder devant votre maison? Plus fort qu'auparavant, reprit la bonne dévote: on dirait qu'il veut se venger des reproches que je lui ai attirés de votre part, puisqu'il passe jusqu'à sept fois le jour, tandis qu'il ne passait guère plus d'une auparavant. Plut au ciel encore qu'il se fût contenté de passer et de me lorgner! mais il a eu l'effronterie de m'envoyer, par une femme, une bourse et une ceinture, comme si je manquais de ces choses-là. J'étais si outrée de son impudence, que si la crainte de Dieu et les égards que je vous dois ne m'eussent retenue, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je me suis modérée, uniquement par rapport à vous qui êtes son amı; je n'ai pas même voulu en

parler à qui que ce soit avant de vous le faire savoir. J'avais d'abord laissé la bourse et la ceinture à la commissionnaire. avec prière de les lui rendre exactement; mais, songeant que ces femmes complaisantes prennent de toute main, et que celle-ci aurait fort bien pu retenir le présent, en faisant entendre à votre ami que je l'aurais accepté; j'ai cru devoir reprendre ces bijoux pour vous les apporter. Les voilà. Je vous prie de les lui rendre, et de lui dire en même temps que je n'ai que faire de ses présents, ni de sa personne, et que s'il ne cesse de me persécuter, comme il le fait, j'en avertirai mon mari et mes frères, quoi qu'il puisse en arriver ; j'aime mieux qu'il reçoive quelque bonne injure, et peut-être quelque chose de pis, que de m'attirer le moindre blâme à son sujet. Ne ferai-je pas bien, mon révérend père, de prendre ce parti, si cela continue? N'ai-je pas raison d'être offensée? Votre colère ne me surprend point, Madame, lui répondit le religieux, en prenant la bourse et la ceinture, qui étaient d'une richesse extraordinaire: elle est sans doute juste et bien digne d'une femme honnête et vertueuse. Je lui fis des reproches l'autre jour, et il me promit d'abandonner ses poursuites; mais puisque, malgré ma réprimande, il ne cesse de rôder continuellement autour de votre maison, et qu'il a l'audace de vous envoyer des cadeaux, je vous promets de le tancer d'une si bonne façon que vous n'aurez vraisemblablement plus de plaintes à me faire sur son compte. Si vous m'en croyez, vous n'en direz rien à vos parents; ils pourraient se porter à quelque extrémité, et vous auriez cela à vous reprocher. Ne craignez rien pour votre honneur; de quelque manière que la chose tourne. je rendrai témoignage de votre vertu devant Dieu et devant les hommes.

La dame parut consolée de ce discours, et elle changea de propos. Comme elle connaissait l'avarice du moine et celle de ses confrères, pour avoir prétexte de lui donner de l'argent: Ces nuits dernières, lui dit-elle, plusieurs de mes parents m'ont apparu en songe, ma bonne mère entre autres J'ai jugé, à l'air de tristesse et d'affliction qui régnait sur leur visage, qu'ils souffraient et ne jouissaient pas encore de la présence de Dieu. C'est pourquoi je voudrais faire prier pour le repos de leur âme. Je vous serai donc bien obligée de dire les quarante messes de saint Grégoire à leur in-

tention, afin que le Seigneur les délivre des flammes du Purgatoire. Tout en disant ces mots, elle lui donna une poignée d'argent, qu'il reçut sans se faire prier. Pour l'affermir dans ses bons sentiments, le bon père lui fit une petite exhortation et la congédia après lui avoir donné sa bénédiction.

Elle ne fut pas plutôt partie, que le religieux, trop peu fin pour s'apercevoir qu'il était pris pour dupe, envoya chercher son ami. Le jeune homme comprit, à l'air courroucé du moine, qu'il allait apprendre des nouvelles de sa maîtresse. Il l'écouta sans l'interrompre, jusqu'à ce qu'il eût assez parlé pour le mettre bien au fait des intentions de la dame. Il n'v eut point de reproches que le sot personnage ne lui fit; il en vint même, dans son emportement, jusqu'aux injures. Vous m'aviez solennellement promis de ne plus persécuter cette femme, et vous avez l'effronterie de lui envoyer des présents! elle les a rejetés avec indignation. Moi! je lui ai envoyé des présents, répondit alors le gentilhomme qui voulait tirer du religieux de plus grands éclaircissements! -Oui, et vous le nieriez inutilement, car elle me les a remis pour vous les rendre, monstre que vous êtes. Tenez, les voilà; les reconnaissez-vous? Je n'ai plus rien à dire, répondit-il, en feignant d'être confus et humilié ; je reconnais mes torts; et, puisque cette dame est si sauvage, si inflexible, je vous donne, pour cette fois, ma parole d'honneur de la laisser tranquille. Alors le moine lui remit bêtement la bourse et la ceinture, en l'exhortant à tenir sa promesse plus religieusement qu'il n'avait fait. Le jeune homme lui promit de se mieux conduire, et se retira fort content d'avoir reçu des assurances de l'amour de sa maîtresse. Ce présent lui fit d'autant plus de plaisir qu'il y avait pour devise sur la ceinture: Aimez-moi comme je vous aime. Il alla incontinent se poster dans un lieu d'où il put faire voir à la dame qu'il avait reçu son beau présent. La belle fut enchantée d'apprendre qu'elle avait affaire à un amoureux intelligent. Elle eut une joie infinie de ce que son intrigue était en bon train, et ne soupirait plus qu'après une absence de son mari pour se trouver au comble de ses désirs.

Elle n'attendit pas longtemps cette absence tant désirée. Peu de jours après, le fabricant de draps fut obligé d'aller à Gênes pour les affaires de son commerce. Il ne fut pas plu-

tôt parti que sa femme alla trouver son confesseur, et lui dit, après plusieurs doléances: Je reviens, mon révérend père, pour vous dire que je n'y peux plus tenir. Il faudra que j'éclate, quoi qu'il en arrive, malgré tout ce que je vous ai promis. Sachez que votre ami est un vrai démon incarné. Vous n'imagineriez jamais ce qu'il m'a fait ce matin même, avant que le jour ne parût. Il a su, je ne sais comment, que mon mari était parti hier pour Gênes. N'a-t-il pas eu l'insolence d'entrer dans notre jardin, de monter sur un arbre qui donne vis-à-vis ma chambre, et d'ouvrir ma fenêtre ? Il était sur le point d'entrer lorsque, éveillée par le bruit, je me suis levée pour voir ce que c'était. J'allais crier au voleur, quand ce malheureux m'a dit son nom, et m'a conjurée. pour l'amour de Dieu et par considération pour vous, de ne faire aucun éclat et de lui donner le temps de se retirer. Je me suis donc contentée, purement par égard pour vous, de refermer la fenêtre, et il s'est sans doute enfui, puisque depuis ce moment je n'ai plus rien entendu. Je vous demande à présent, mon père, si je dois souffrir des outrages de cette nature! Je n'en ferai rien, je vous assure ; et il n'en sera pas quitte à si bon marché que les autres fois. J'ai été trop patiente jusqu'à présent par condescendance pour vous, qui êtes son ami; et c'est sans doute ce qui l'a si fort enhardi à m'outrager à ce point. Si vous m'aviez laissé suivre mon premier dessein, cela ne serait point arrivé. Mais, Madame, répondit le bon père tout confus, êtes-vous bien assurée que ce soit lui? Ne l'auriez-vous pas pris pour un autre? - Dieu vous bénisse, mon père, je sais trop le distinguer pour m'être méprise, quand il ne se serait pas nommé lui-même. - Je ne puis disconvenir que ce ne soit là une hardiesse des plus criminelles. Vous avez très bien fait de lui fermerla fenêtre au nez et de n'avoir pas voulu seconder son damnable projet. Je ne saurais donner trop de louanges à votre vertu; mais puisque Dieu a sauvé votre honneur du naufrage, et que vous avez par deux fois déféré à mes conseils, je me flatte que vous voudrez bien mettre le comble à votre soumission, en suivant encore celui que je vais vous donner. Permettez que je lui parle encore, avant d'informer vos parents de son impudence. Peut-être serai-je assez heureux pour l'engager à vaincre sa brutale passion. Si je ne réussis pas à le rendre sage, à la bonne heure; vous ferez alors tout

ce qu'il vous plaira. — J'y consens encore, mon père, puisque vous le désirez; mais je vous proteste que c'est pour la dernière fois que je vous porterai des plaintes à ce sujet; et en disant ces mots elle se retira brusquement en faisant la fâchée.

A peine fut-elle sortie que l'amant arriva pour savoir s'il n'y aurait rien de nouveau sur le tapis. Le moine le prit en particulier, pour lui dire mille injures plus fortes les unes que les autres, sur son manque d'honneur et de foi. Le jeune homme accoutumé aux reproches du zélé confesseur, s'en inquiétait fort peu; il le laissait dire, et attendait avec grande impatience une explication plus claire. Il tâchait par sa surprise et son maintien curieux de le mettre dans le cas de parler le premier. Voyant qu'il n'en pouvait venir à bout: qu'ai-je donc fait, lui dit-il, mon père, pour exciter si fort votre courroux? Ne dirait-on pas à vous entendre que c'est moi qui ai crucifié Jésus-Christ? - Oui, malheureux, vous l'avez crucifié par vos désirs impudiques... Mais voyez le sang-froid de ce scélérat! on dirait, à le voir, qu'il est blanc comme neige, ou qu'il a perdu le souvenir de ses crimes, comme s'il y avait plusieurs années qu'ils les eût commis. Avez-vous oublié, monstre infernal, l'injure atroce que vous avez faite cette nuit à la femme du monde la plus honnête? Où étiez-vous ce matin avant le jour? Parlez. -J'étais chez moi, dans mon lit. - Dans votre lit! il n'a pas tenu à vous, impudique, que vous soyez entré dans celui d'un autre. Je vois, dit alors le jeune homme, qu'on a pris soin de vous instruire de bonne heure. - Cela est vrai; mais vous étiez-vous bonnement imaginé, parce que le mari est absent, que cet honnête femme allait vous recevoir à bras ouverts? Grands dieux! est-il possible que mon ami, auparavant si honnête, soit devenu en si peu de temps un coureur de nuit; qu'il entre dans les jardins; qu'il monte sur les arbres pour chercher à s'introduire dans la chambre des femmes les plus vertueuses! Etes-vous donc devenu fou, pour croire que cette sainte personne se laisse vaincre par vos importunités? Sachez que vous êtes pour elle un objet d'aversion et de mépris. Oui, vous êtes, j'en suis sûr, ce qu'elle abhorre le plus, et vous voulez l'engager à vous aimer? Mais quand elle ne vous aurait pas fait connaître sa répugnance pour vous, mes exhortations et la parole que

vous m'aviez donnée, n'auraient-elles pas dû vous retenir? Je l'ai empêchée jusqu'à présent d'en parler à ses parents, qui vous auraient certainement fait un mauvais parti; mais si vous continuez à la harceler, je lui ai permis et même conseillé de ne plus garder aucun ménagement. Arrangez-vous là-dessus. Je suis las de vous défendre, et je serai le premier à la louer de porter plainte contre vous à ses frères, si vous êtes assez aveugle pour faire de nouvelles tentatives auprès d'elle.

L'amoureux gentilhomme comprit parfaitement les intentions de la belle. Il calma le religieux du mieux qu'il lui fut possible. J'avoue, lui dit-il, que j'ai fait une folie; mais je vous jure que ce sera la dernière, et que vous n'entendrez plus parler de moi par cette dame. Je rends hommage dès ce moment à sa vertu, et je vous remercie des soins que vous avez pris pour l'empêcher de parler de mes poursuites à ses parents. Je profiterai de vos avis, vous pouvez y

compter.

Il en profita en effet; car voyant clairement que sa maîtresse n'avait eu d'autre intention que de lui fournir les movens de la voir, il ne manqua pas, dès la nuit suivante, d'entrer dans le jardin et de monter à la fenêtre par l'arbre qu'on lui avait indiqué. La belle, qui ne dormait pas, comme il est aisé de le comprendre, mais qui brûlait d'impatience de le voir arriver, le recut à bras ouverts. Après s'être témoigné et prouvé mutuellement leur tendresse, ils rirent et s'amusèrent beaucoup de la simplicité du religieux, qui, sans s'en douter, avait si bien servi leur amour. Ils firent également plusieurs plaisanteries au sujet du mari, et prirent avant de se séparer des mesures pour se revoir, sans avoir plus besoin de l'entremise du confesseur. Ils mirent tant de prudence dans leur intrigue qu'ils eurent le secret de se voir tréquemment, et même de coucher plusieurs fois ensemble, sans être decouverts.

NOUVELLE IV. — LE MARI EN PÉNITENCE OU LE CHEMIN DU PARADIS.

Madame Philomène n'eut pas plutôt achevé de parler que Dionéo se mit à louer la supercherie ingénieuse de la dame, et la manière dont elle venait d'être racontée. Après cela, la reine se tournant du côté de Pamphile: C'est à votre tour de parler, lui dit-elle; tâchez, je vous prie, que l'histoire que vous allez nous conter soit aussi plaisante que celle-là. Je ferai de mon mieux, Madame, répondit-il, pour vous contenter, et il commença ainsi:

Il y beaucoup de gens, qui, désirant aller au ciel, ne font le plus souvent que le procurer aux autres; c'est ce qui arriva il n'y a pas longtemps à un de nos compatriotes,

comme vous allez l'entendre.

J'ai ouï dire qu'il demeurait autrefois, auprès du couvent de Saint-Brancasse, un bon et riche particulier nommé Pucio de Rinieri. Cet homme ayant donné dans la dévotion la plus outrée, se fit affilier à l'ordre de Saint-François, sous le nom de frère Pucio. Comme il n'avait pour toute charge qu'une femme et un domestique à nourrir, et qu'il était d'ailleurs fort à son aise, il avait tout son temps à lui pour se livrer aux exercices spirituels. Aussi ne bougeait-il point de l'église; et parce qu'il était simple et peu instruit, toute sa dévotion consistait à réciter ses patenôtres, à aller aux sermons, et à entendre plusieurs messes. Il jeûnait presque tous les jours, et se donnait si souvent la discipline qu'on le croyait de la confrérie des flagellants : c'était le bruit public dans son quartier.

Sa femme, nommée Isabelle, était jolie, fraîche comme une rose, bien potelée, et n'avait guère plus de vingt-huit ans. Elle ne se trouvait pas bien de la dévotion de frère Pucio; car il lui faisait souvent faire des abstinences un peu longues et peu supportables à une femme de son âge. Quand elle avait envie de dormir, ou plutôt de passer un moment agréable avec lui, le bonhomme ne l'entretenait que des sermons du frère Nartaise, ou des lamentations de

la Madeleine, ou d'autres choses semblables, ce qui ne fai-

sait pas le compte de la dame.

Un moine nommé dom Félix, conventuel de Saint-Brancasse, arriva alors de Paris, où il s'était rendu pour assister à un chapitre général de son ordre. Ce moine était jeune. bien fait, plein d'esprit et de savoir. Frère Pucio fit connaissance avec lui. Ils furent bientôt liés de la plus étroite amitié, parce que le moine le satisfaisait sur tous les doutes qu'il lui proposait, et qu'il lui paraissait aussi pieux qu'éclairé. Notre bon dévot ne fit pas difficulté de le mener chez lui, où il le régalait de temps en temps de quelque bouteille de bon vin. Isabelle le recevait le mieux du monde, par égard pour son mari. Le religieux ne put se défendre d'admirer la fraîcheur et l'embonpoint de cette femme, et ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui lui manquait, et, en homme charitable, il aurait bien voulu le lui procurer. La chose était difficile; mais elle ne lui parut pas impossible. Il fit longtemps parler les yeux, et s'y prit si bien qu'il vint à bout d'inspirer à la dame le même désir dont il brûlait. Lorsqu'il s'en fut bien assuré, il trouva l'occasion de l'entretenir sans témoin, et la pria de répondre à son amour. Il la vit assez disposée à lui accorder ce qu'il demandait, mais en même temps très résolue à n'accepter d'autre rendez-vous que chez elle, ne voulant paraître autre part avec lui que dans sa maison: mais il n'était guère possible d'y consommer l'affaire, parce que Pucio n'en sortait presque pas.

Charmé d'un côté d'avoir trouvé la belle sensible à son amour, et désespéré, de l'autre, de ne pouvoir la caresser, il ne savait comment se tirer de cette situation. Les moines sont ingénieux pour leurs intérêts, surtout ceux de la paillardise. Celui-ci s'avisa d'un expédient bien singulier et bien digne de l'honnêteté d'un homme d'église. Voici la tournure diabolique qu'il prit, pour jouir de sa maîtresse dans sa propre maison et presque sous les yeux de son mari, sans que le bonhomme pût en avoir le moindre soupçon. Un jour qu'il se promenait avec ce benêt dévot: Je vois bien, mon cher Pucio, lui dit-il, que vous n'êtes occupé que de votre salut: je vous en loue très fort, mais vous prenez un chemin bien pénible et bien long. Le pape, les cardinaux et les autres prélats en ont un bien plus court et plus facile, mais ils ne veulent pas qu'on l'enseigne aux fidèles, parce que

cela ferait tort aux gens d'église, qui, comme vous savez, ne vivent que d'aumône. Si les particuliers le connaissaient, le métier de prêtre ne vaudrait plus rien; on donnerait peu à l'église, et nous autres moines mourrions bientôt de faim. Mais comme vous êtes mon ami, et que je voudrais vous marquer par quelque chose la sensibilité que je dois aux politesses que je reçois chez vous, je vous l'enseignerais bien volontiers, si j'étais sur que vous n'en parlassiez à personne. Frère Pucio, dans une extrême impatience de savoir ce beau secret, conjure son ami de le lui apprendre, et lui proteste, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de n'en jamais parler. Je n'ai rien à vous refuser sous ces conditions, répondit dom Félix : vous saurez donc, mon bon ami, que la voie la plus courte et la plus infaillible pour arriver au séjour des bienheureux est, selon les saints docteurs de l'église, de faire la pénitence que je vais vous dire. N'allez pourtant pas vous imaginer que la pénitence faite, vous cessiez d'être pécheur : on pèche tant qu'on est dans ce has monde; mais vous devez être assuré que tous les péchés que vous aurez commis jusqu'au moment de la pénitence, vous seront remis et pardonnés, et que ceux que vous pourrez commettre à l'avenir ne seront regardés que comme des péchés véniels, par conséquent incapables de vous damner, et qu'un peu d'eau bénite pourra effacer. Il faut donc, pour accomplir cette pénitence salutaire, commencer par se confesser très scrupuleusement, puis jeûner et faire une abstinence de guarante jours, pendant lesquels il faut non seulement ne pas toucher à la femme d'autrui, mais à la sienne propre. De plus, il faut avoir une chambre dans la maison, d'où vous puissiez voir le ciel pendant la nuit. Vous vous y rendrez à l'heure des complies, et vous aurez soin d'y placer une table large et élevée, de manière que vous puissiez v placer vos reins, avant vos pieds à terre. Quand vous aurez couché votre dos sur cette table, vous étendrez ensuite vos bras en forme de croix, et les yeux attachés au ciel, vous demeurerez dans cette posture jusqu'à la pointe du jour, sans bouger de place. Si vous étiez un homme lettré, vous seriez obligé de dire pendant ce temps certaines oraisons que je vous donnerais pour les apprendre par cœur; mais ne l'étant pas, il suffira que vous disiez trois cents Pater et trois cents Ave Maria, en l'honneur de la très

sainte Trinité. En regardant les étoiles, vous aurez toujours. présent à votre mémoire que Dieu a créé le ciel et la terre; et en tenant vos bras étendus en croix, vous aurez soin de méditer sur la passion de notre seigneur Jésus-Christ. Au premier coup de cloches de matines, vous pourrez sortir de ce lieu de méditation, et vous jeter sur votre lit, pour vous délasser. Puis, dans la matinée, vous tâcherez de dire cinquante Pater et autant d'Ave Maria. Si vous avez du temps de reste, vous pourrez vaquer à vos affaires. Après dîner, vous ne manquerez pas d'aller à vêpres dans notre église, où vous direz plusieurs prières, sans lesquelles tout le reste serait inutile. De là vous retournerez chez vous; et à l'heure de complies, vous recommencerez ladite pénitence, le tout pendant quarante jours. J'ai fait tout cela autrefois: et si vous vous sentez en état de le faire aussi, je puis vous assurer qu'avant la fin des quarante jours vous sentirez des avantgoûts de la béatitude éternelle, ainsi que je l'ai moi-même éprouvé.

Que je vous sais gré, mon révérend père, de tout ce que vous venez de m'apprendre, lui répondit Pucio! Je ne vois là rien de bien difficile, ni de trop long. Pas plus tard que dimanche prochain, j'espère, avec la grâce de Dieu, commencer cette pénitence salutaire. Il ne quitta pas le moine sans lui renouveler ses remerciements au sujet du service qu'il venait de lui rendre.

Pucio ne fut pas plutôt de retour au logis qu'il raconta tout à sa femme, qui, moins simple que lui, comprit d'abord que c'était une ruse du moine pour se ménager la liberté de pouvoir passer d'heureux moments auprès d'elle. L'invention lui parut ingénieuse et assez conforme à l'esprit d'un dévot imbécile. Elle dit à son mari qu'elle était charmée des progrès qu'il allait faire pour mériter le ciel, et que, pour avoir part à sa pénitence, elle voulait jeûner avec lui, en attendant de pouvoir pratiquer elle-même les autres mortifications.

Le dimanche suivant, frère Pucio ne manqua pas de commencer sa pénitence, et dom Félix, d'accord avec la femme, ne manqua pas non plus de se rendre auprès d'elle et de se divertir pendant que le mari était en contemplation. Ce bon moine arrivait, chaque nuit, un moment après que notre dévot s'était mis en oraison. Il soupait le plus souvent

avec sa maîtresse avant de se mettre au lit. d'où il ne sortait qu'un quart d'heure avant les matines. Comme le lieu que Pucio avait choisi pour faire sa pénitence n'était séparé que par une petite cloison de la chambre où couchait sa femme, il arriva qu'une nuit le fripon de moine, plus passionné que de coutume, et ne pouvant modérer ses transports, se trémoussait tellement dans les bras de sa donzelle, qu'il faisait crier le lit et trembler le plancher. Frère Pucio, qui récitait dévotement ses Pater, étonné de ces mouvements qui lui causaient des distractions, interrompit ses prières, et, sans bouger de place, demanda à sa femme pourquoi elle se démenait ainsi. La bonne dame, qui était d'un naturel rieur, et qui, dans ce moment, chevauchait sans selle ni bride, lui répondit qu'elle s'agitait tant qu'elle pouvait. - Et pourquoi te démènes-tu de la sorte, ajouta le mari? Que signifient tous ces trémoussements. - Comment pouvez-vous me faire cette question, répliquat-elle en riant de tout son cœur, et ayant en effet grand sujet de rire? Ne vous ai-je pas entendu soutenir mille fois que lorsqu'on ne soupe pas on se trémousse toute la nuit? Le bonhomme croyant de bonne foi que l'abstinence prétendue de sa chère moitié la contraignait de s'agiter pour chercher le sommeil: Je t'avais bien dit, ma bonne amie, de ne pas jeûner, reprit-il aussitôt; mais enfin, puisque tu l'as voulu, tâche de dormir et de ne plus te trémousser; car tu fais tellement remuer le lit que les mouvements se communiquent jusqu'ici, et que le plancher en tremble. - Ne vous mettez point en peine de cela, mon cher mari; je sais bien ce que je fais : melez-vous de vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Frère Pucio ne répliqua plus rien, et reprit ses patenôtres.

Cependant, nos amoureux ne voulant plus être si près du pénitent, de peur de lui donner à la longue des soupçons, cherchèrent un gite éloigné de son oratoire. La dame y fit placer un lit, sur lequel, comme on peut le penser, ils passèrent d'heureux moments. Le moine n'était pas plutôt sorti qu'Isabelle regagnait promptement son lit d'habitude, où le pauvre frère Pucio venait se reposer après son pénible exercice. On mena le même train de vie pendant tout le temps que dura la pénitence. Isabelle disait souvent à l'égrillard dom Félix: n'est-il pas plaisant que vous fassiez

faire la pénitence à mon mari, et que ce soit nous qui goûtions les délices du paradis? Elle prit un si grand goût à l'ambroisie que lui servait son amoureux tondu, que plutôt que de s'en priver, elle consentit, quand les quarante jours furent passés, de le voir ailleurs que chez elle. Le compère lui en servit à discrétion: il en était d'autant plus libéral qu'il n'avait pas moins de plaisir à lui en donner qu'elle à en recevoir: ce qui prouve la vérité de ce que j'ai avancé en commençant mon histoire; car, tandis que le pauvre frère Pucio croyait, par sa dure pénitence, entrer en paradis, il ne fit qu'y pousser sa femme et le moine qui lui en avait montré le court chemin.

NOUVELLE V. - LE MAGNIFIQUE.

Pamphile n'eut pas plutôt achevé l'histoire de frère Pucio, qui avait fait beaucoup rire les dames, que la reine commanda poliment à madame Elise de commencer celle qu'elle avait à dire. Cette dame prit brusquement la parole, moins par malice que par une vanité excessive qui lui était nature.

relle, et elle parla en ces termes :

Il y a des personnes qui, parce qu'elles savent beaucoup, s'imaginent que les autres ne savent rien. Qu'arrive-t-il? C'est que la plupart du temps elles sont prises pour dupes, lorsqu'elles croient duper les autres. Je pense donc qu'il y a de la folie à vouloir, sans nécessité, mettre à l'épreuve les forces de l'esprit d'autrui. Telle est du moins mon opinion; et comme il pourrait se trouver quelqu'un dans cette société qui pensât différemment, je crois devoir vous raconter une histoire propre à le désabuser, puisqu'elle vient à l'appui de mon sentiment.

Dans la ville de Pistoia, peu éloignée de Florence, il y eut autrefois un chevalier, d'une famille ancienne et illustre, nommé François Vergelesi. Il était extrêmement riche, mais fort avare, d'ailleurs homme de bien, rempli d'esprit et de connaissances. Ayant été nommé podestat de Milan, il monta sa maison sur un grand ton, et se fit un équipage magnifique pour figurer honorablement dans cette ville, où

il était sur le point de se rendre. Il ne lui manquait plus qu'un cheval de main, et comme il voulait qu'il fût beau, il

n'en pouvait trouver aucun à son gré.

Or, il y avait alors dans la même ville de Pistoia un jeune homme nommé Richard, d'une naissance obscure, mais immensément riche. Il s'habillait avec tant de propreté, de goût et d'élégance, qu'il fut surnommé le Magnifique, et on ne le désignait plus que sous ce beau nom. Il était éperdûment amoureux de la femme de François Vergelesi. Il l'avait vue une seule fois; mais sa beauté, ses charmes, l'avaient tellement frappé, qu'il aurait sacrifié sa fortune au seul plaisir d'en être aimé. Il avait mis tout en usage pour se rendre agréable à cette belle, mais inutilement: le mari la tenait de si près, qu'il ne put seulement pas parvenir à lui parler. François n'ignorait point l'amour de Richard, et le plaisantait à ce sujet toutes les fois qu'il le rencontrait. Celui-ci le badinait à son tour sur son extrême jalousie; et ces railleries réciproques n'empê-

chaient pas qu'ils ne fussent bons amis.

Comme le Magnifique avait le plus beau cheval de toute la Toscane, on conseilla au mari de le lui demander, en lui faisant entendre que le galant était homme à lui en faire présent, par estime pour sa femme. François, gourmandé par son avarice, se laissa persuader, et envoya prier le Magnifique de vouloir bien passer chezlui. Il lui demande s'il veut lui vendre son cheval, moins par envie de le lui acheter que pour l'engager à lui en faire un don. Le Magnifique, charmé de la proposition, lui répond qu'il ne le vendrait pas pour tout l'or du monde ; mais, quelque attaché que j'y sois, ajouta-t-il, je vous en ferai présent si vous voulez me permettre d'avoir un entretien avec Madame votre épouse, en votre présence, pourvu que vous soyez assez éloigné pour ne pas entendre ce que je lui dirai. Cet homme fut assez vil pour se laisser dominer par l'intérêt. Il répondit qu'il y consentait volontiers, étant assuré de la vertu de sa femme, et comptant se moquer ensuite du Magnifique. Il le laisse dans le salon et va trouver incontinent sa chère moitié. Il lui conte ce qui venait de se passer, et la prie de vouloir bien lui faire gagner le beau cheval de Richard. Cette complaisance, lui dit-il, ne doit pas vous faire de la peine; je serai présent; je vous défends, sur toutes choses, de lui rien

répondre; venez entendre ce qu'il a à vous dire. Madame Vergelesi était trop honnête pour ne pas blâmer le procédé de son mari. Elle refusa de se prêter à son désir; mais il insista tellement qu'elle se vit forcée de lui obéir. Elle le suivit donc dans le salon, en murmurant contre sa sordide avarice. Le Magnifique ne l'eut pas plutôt saluée qu'il renouvela aussitôt sa promesse; et après avoir fait retirer le mari à l'autre extrémité du salon, il s'assit auprès de la

dame, et voici le discours qu'il lui tint :

Yous avez trop d'esprit, Madame, pour ne vous être pas apercue depuis longtemps que je brûle d'amour pour vous : je vous en demande pardon; mais je n'ai pu me défendre des charmes de votre beauté; elle l'emporte sur celle de toutes les femmes que je connais. Je ne vous parlerai point des autres qualités dont vous êtes ornée et qui vous soumettent tous les cœurs: vous me rendez assez de justice pour croire que personne au monde n'en sent le prix autant que moi. Je ne chercherai pas non plus à vous peindre la violence du feu que vous avez allumé dans mon cœur: je me contenterai de vous assurer qu'il ne s'éteindra qu'avec ma vie, et qu'il durera même éternellement, s'il est encore permis d'aimer après le trépas. Vous pouvez croire, d'après cela, Madame, que je n'ai rien au monde dont vous ne puissiez disposer librement: mes biens, ma personne, ma vie, tout ce que je possède est à votre disposition; et je me regarderais comme le mortel le plus heureux si je pouvais faire pour vous quelque chose qui vous fût agréable. Je me flatte que, d'après ces dispositions, vous voudrez bien. Madame, vous montrer un peu plus sensible que vous ne l'avez fait jusqu'à présent à l'amour que vous m'avez inspiré dès le premier jour que j'eus le bonheur de vous voir. De vous dépend ma tranquillité, ma conservation, mon bonheur. Oui, je ne vis que pour vous, et mon âme s'éteindrait tout à l'heure si elle n'avait l'espoir de vous rendre sensible à ma tendresse. Laissez-vous fléchir par le plus amoureux des hommes; avez pilié d'un cœur que vous remplissez tout entier; payez l'amour par l'amour; que je puisse dire que si vos charmes m'ont rendu le plus passionné et le plus à plaindre des amants, ils m'ont aussi conservé la vie et rendu le plus heureux des mortels! Que ne pouvez-vous lire dans mon âme! vous seriez touchée des tourments qu'elle

souffre. Apprenez que je ne puis plus les supporter, et que vous aurez à vous reprocher ma mort si vous persistez dans votre insensibilité. Outre que la perte d'un homme qui vous aime, qui vous adore, qui sèche d'amour pour vous, ne vous fera point d'honneur dans le monde, soyez sûre que vous ne pourrez vous en rappeler le souvenir sans vous dire à vous-même : Hélas! que j'étais barbare d'avoir fait mourir sans pitié ce pauvre jeune homme qui m'aimait tant! Mais, Madame, ce repentir alors inutile ne fera qu'accroître votre peine et votre douleur. Pour ne pas vous exposer à un pareil remords, laissez-vous attendrir sur les maux que votre indifférence me fait souffrir; que ce soit par pitié, si ce n'est par amour. Oui, vous êtes trop humaine pour vouloir la mort d'un jeune homme qui brûle depuis si longtemps d'amour pour vous, qui n'aime que vous, qui n'en aimera jamais d'autre que vous, qui ne vit et ne veut vivre que pour vous. Oui, vous vous laisserez toucher par la constance de sa tendresse; oui, vous aurez compassion de son sort, et vous le rendrez aussi heureux qu'il est à plaindre, en lui faisant connaître par votre réponse que vous le pavez d'un tendre retour.

Après ces mots, prononcés du ton le plus pathétique et le plus touchant, le Magnifique se tut pour attendre la réponse de la dame, et pour essuyer quelques larmes qu'il ne put retenir.

La dame, qui jusqu'alors s'était montrée insensible à tout ce que cet amant passionné avait fait pour elle, qui avait dédaigné les hommages qu'il lui avait rendus dans des tournois, des joûtes et d'autres fêtes qu'il avait données en son honneur; qui n'avait même jamais voulu consentir à lui accorder un quart d'heure d'entretien, ne put entendre ce discours sans émotion; elle en fut vivement affectée, et elle sentit son cœur s'ouvrir insensiblement aux douces impressions de la tendresse. Sa sensibilité s'accrut à tel point qu'elle ne fût bientôt plus maîtresse de la cacher; et quoique, pour obéir aux ordres formels de son mari, elle gardàt le silence, les soupirs qu'elle laissait échapper exprimaient bien éloquemment ce qu'elle eût déclaré peut-être ouvertement au Magnifique si elle eût eu la liberté de parler.

Celui-ci, surpris de son silence, en connut bientôt la

cause, en voyant le mari qui riait sous cape. Je comprends qu'il vous a défendu de parler : le barbare!... N'imitez pas son exemple, Madame; un mot suffit pour me rendre heureux.

Elle ne lui dit point ce mot qu'il demandait; mais ses veux, les mouvements de son visage, les soupirs qui s'échappaient à tout instant de son cœur, faisaient à merveille l'office de sa bouche. Le Magnifique s'en aperçut aisément; il concut dès lors quelque espérance, et prit courage. Eh bien! dit-il, puisque votre mari vous a défendu de me répondre, je répondrai pour vous, je serai l'interprète de vos sentiments; et aussitôt de tenir le langage qu'il désirait qu'elle lui tint. Mon cher Richard, dit-il, en prenant un ton plein de douceur, il y a longtemps que je me suis apercue de ton amour pour moi; ce que tu viens de me dire me prouve combien il est tendre et sincère. Je t'avoue que j'en suis flattée, que j'en ai un vrai plaisir. Je t'ai paru insensible, cruelle; je ne veux plus que tu croies que cette insensibilité soit dans mon cœur : oui, je t'aimais; mais la prudence m'empêchait d'en rien témoigner : je suis trop jalouse de ma réputation et de l'estime du public pour avoir agi autrement; mais comme je te connais prudent et discret, sois tranquille, je suis toute disposée à te donner des preuves de mon tendre attachement. Encore quelques jours de patience, et sois sûr que je tiendrai la promesse que je te fais. Je sens que ce n'est que pour l'amour de moi que tu fais présent de ton beau cheval à mon mari; il est juste que tu sois dédommagé de ce sacrifice. Tu sais qu'il est à la veille de partir pour Milan : je te jure qu'aussitôt après son départ tu pourras me voir à ton aise; et pour que je ne sois pas dans le cas de te parler encore, pour t'apprendre le temps auquel nous pourrons nous réunir, je te préviens que le jour que je serai libre et que j'aurai tout disposé pour te recevoir, je suspendrai deux bonnets à la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin. Tu viendras m'y trouver, en prenant bien garde que personne ne te voie ; je t'y attendrai, et nous passerons le reste de la nuit ensemble.

Après avoir ainsi parlé pour la belle muette, il parla ainsi

pour lui-même en ces termes :

Ma belle, ma chère, mon adorable dame, je suis si pénétré de vos bontés, elles me causent une si vive joie, que je n'ai pas d'expressions pour vous peindre ma reconnaissance; et quand les expressions ne me manqueraient pas, le temps le plus long ne suffirait pas pour vous témoigner toute ma sensibilité. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer vousmême à tout ce que je pourrais vous dire pour vous remercier dignement. Je vous assurerai seulement que j'aimerais mieux mourir mille fois que de vous compromettre en aucune manière, et que je me conduirai toujours de façon à me rendre digne de votre amour. Je n'ai maintenant plus rien à vous dire, si ce n'est que Dieu vous rende aussi constante et aussi heureuse que je le désire et que vous le méritez.

La dame n'ouvrit point la bouche, mais laissa connaître au Magnifique qu'elle n'était pas aussi insensible qu'elle l'avait paru d'abord. L'amoureux passionné, voyant qu'il n'en pouvait tirer aucun mot, se leva et courut vers le mari, qui lui dit en souriant : Eh bien, monsieur le galant, ne vous ai-je pas bien tenu ma promesse? Mais non, lui répondit-il froidement; vous m'aviez promis un entretien avec madame votre épouse, et vous ne m'avez présenté qu'une belle statue. Cette réponse du Magnifique plut extrêmement à messire François, parce qu'elle ne fit que lui donner une plus grande opinion de la vertu de sa femme. Le cheval qui vous appartenait n'en est pas moins à moi, répliqua-t-il. -J'en conviens; mais si j'eusse pourtant imaginé ne retirer qu'un pareil avantage de la grâce que vous m'avez faite, je vous avoue que j'aurais beaucoup mieux aimé vous en faire cadeau sans y mettre de condition : j'aurais eu du moins la satisfaction de vous en avoir fait la galanterie en entier. au lieu que je n'ai fait en quelque sorte que vous le vendre. Le mari souriait malignement en l'écoutant, et se moquait de lui tant qu'il pouvait. Parvenu ainsi au comble de ses désirs, il partit deux jours après pour se rendre à Milan.

Quand la dame se vit en liberté dans sa maison, le discours que le Magnifique lui avait tenu, l'amour dont il brûlait pour elle, la générosité avec laquelle il avait fait le sacrifice d'un cheval auquel il était attaché, toutes ces choses s'offraient continuellement à son esprit; son amour-propre prenait même plaisir à s'en occuper. Ce qui contribuait surtout à l'entretenir dans ces idées, c'était de voir le passionné Richard passer et repasser plusieurs fois le jour

devant sa fenêtre. Elle disait en elle-même, lorsqu'elle l'apercevait : Le pauvre jeune homme, comme il m'aime ! ne dois-je pas avoir compassion de lui, puisque c'est pour moi qu'il souffre? Que ferai-je ici toute seule pendant six mois de veuvage; c'est bien du temps pour une femme de mon âge. Comment mon mari pourra-t-il me payer ces arrérages? Qui sait s'il ne fera pas une maîtresse à Milan? D'ailleurs, quand trouverai-je un amant aussi tendre, aussi aimable que le Magnifique? Ces réflexions, qui revenaient sans cesse à son esprit, la déterminèrent enfin à pendre les deux bonnets à la fenêtre de sa chambre. Richard ne les eut pas plutôt aperçus, que, transporté de la plus vive joie, il se crut le plus heureux des hommes. Il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience; et quand elle fut venue. il se rendit à la porte du jardin, qui n'était que poussée, et courut, après l'avoir fermée, à la porte du corps de logis où la dame l'attendait. Il la suivit dans sa chambre, et n'y fut pas plutôt entré, qu'il s'empressa de l'embrasser et de la couvrir de mille baisers. Ils se mirent au lit, où ils goûtèrent des plaisirs d'autant plus délicieux qu'ils étaient le fruit de l'amour le plus tendre. On imagine bien que ce ne fut pas la seule nuit qu'ils passèrent ensemble : leur commerce dura tout le temps de l'absence du mari. La chronique prétend même qu'ils trouvèrent le moyen de se réunir plusieurs fois depuis le retour du cocu.

NOUVELLE VI. - LA FEINTE PAR AMOUR.

Madame Élise avait cessé de parler; et l'on avait beaucoup loué le bon tour du Magnifique, lorsque la reine commanda à madame Flamette de dire sa nouvelle. Volontiers, madame, répondit-elle en riant; puis, se tournant vers le reste de l'assemblée: Il me semble, dit-elle, mesdames, que nous ne ferions pas mal de laisser là ces aventures que fournit notre belle ville de Florence, si féconde en tours de toute espèce. Puisque madame Élise a porté la scène un peu plus loin, je suis d'avis d'imiter son exemple et de la pousser jusqu'à Naples, pour vous apprendre de quelle manière une de ces saintes femmes qui font semblant de fuir l'amour, fut engagée par la finesse de son amant à en goûter les fruits avant d'en avoir cueilli les fleurs. L'histoire que je vais vous raconter aura le double avantage de vous amuser, et de vous prémunir contre les ruses que les amoureux emploient pour venir à bout de leurs desseins.

Naples est une ville très ancienne, et à coup sûr une des plus agréables de l'Italie. On v vit autrefois un jeune homme de qualité, fort riche, qu'on appelait Richard Minutolo. Quoiqu'il fût marié et qu'il eût une femme fortaimable et fort jolie, il ne laissa pas de devenir amoureux d'une autre dame, qui surpassait, à la vérité, toutes les Napolitaines par sa vertu, sa beauté et ses agréments. C'était madame Catella, femme d'un gentilhomme, nommé Philippe Figinolpho, qu'elle aimait de tout son cœur et pardessus toutes choses. L'amoureux Richard fit auprès d'elle tout ce qu'un homme passionné peut tenter pour se rendre agréable à une femme et s'en faire aimer; mais tous ses soins furent inutiles: la dame était insensible pour tout autre que pour son mari. Désespéré du peu de succès de ses poursuites, il essaya de vaincre sa passion, et n'en put malheureusement venir à bout : la belle avait fait de trop profondes impressions sur son cœur. Ce pauvre homme dépérissait tous les jours à vue d'œil : la vie lui devint si insupportable qu'il se serait donné la mort pour mettre fin à ses maux si la crainte de l'enfer ne l'eût retenu. Un de ses parents, touché de son triste état, le prit un jour en particulier, et lui dit tout ce que la raison était capable de lui suggérer pour le détacher de cette femme. Il lui fit entendre qu'un amour sans espérance était une vraie folie, et qu'il ne devait pas se flatter que le sien fût jamais récompensé. Songez, mon cher, que cette femme raffole de son mari; qu'elle ne voit que lui dans le monde; qu'elle en est jalouse au point de se trouver mal lorsqu'elle lui entend faire l'éloge d'une autre femme. Il voyait cela tout aussi bien que son parent; mais il ne lui était pas aisé de renoncer à une passion enracinée. Il lui restait une lueur d'espérance, et c'était autant qu'il en fallait pour entretenir ses feux. Il comprit toutefois qu'il ne parviendrait que difficile-

ment, très tard, et peut-être jamais, à se faire écouter de celle dont il était si fort épris. Il crut donc devoir recourir à la ruse pour tâcher d'obtenir par supercherie ce qu'il n'eût voulu devoir qu'à la tendresse. La jalousie de la dame lui parut propre à servir son projet. Pour réussir plus sûrement, il feignit d'être parfaitement guéri de la passion que madame Catella lui avait inspirée, et d'être amoureux d'une autre dame. Pour le faire mieux accroire, il donna, en l'honneur du nouvel objet de son attachement prétendu, des fêtes, des tournois et d'autres divertissements, comme il en avait donné à celle qui n'avait pas voulu le paver de retour. Il sut si bien se contraindre et cacher ses vrais sentiments que tout le monde, et madame Catella elle-même, crut qu'il avait sincèrement changé d'objet. Dès ce moment elle fut beaucoup plus libre avec lui, et ne faisait aucune difficulté de le regarder, de le saluer, et de lui parler quand elle le rencontrait dans la rue ou autre part; ce qui arrivait assez fréquemment, parce qu'ils logeaient dans le même quartier.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un jour de la belle saison madame Catella fit le projet, avec plusieurs autres dames, d'aller diner et souper à la campagne. Richard en fut instruit assez à temps pour engager plusieurs personnes de sa coterie d'en faire autant, et d'aller dans le même endroit. Les deux sociétés se rencontrèrent, comme il le désirait. Il fut décidé qu'on ne se séparerait point. Richard feignit d'y consentir difficilement, pour mieux éloigner les soupçons sur son projet. On ne manqua pas de le railler sur ses nouvelles amours; madame Catella se mit de la partie et poussa ses plaisanteries plus loin que les autres. Richard n'avait garde de se défendre; il faisait au contraire l'homme passionné, ce qui donnait matière à le plaisanter davantage. Il recevait le tout au mieux, et ne perdait point son projet de vue. Quelques dames s'étant écartées pour se promener, il se trouva auprès de madame Catella avec peu de monde. Il saisit cette circonstance pour lâcher quelques généralités sur l'infidélité des hommes les plus aimés de leur femme; il sit même entendre assez clairement à la belle, qu'il idolâtrait, et pour qui il se montrait si indifférent, que Philippe, son mari, ne lui était pas aussi fidèle qu'elle se l'imaginait. Il n'en fallut pas davantage pour

réveiller toute la jalousie de madame Catella. Elle questionne Richard, qui feint de ne pas l'entendre, et qui finit par lui dire que ce n'était qu'une plaisanterie de sa part. Elle n'en veut rien croire et lui témoigne la plus grande envie de savoir ce qui en est. Elle le prend en particulier, et le supplie de lui dire si son mari a quelque intrigue. - Pourquoi voulez-vous que je vous afflige? Non, Madame, je n'en ferai rien. Je vous le demande en grâce, lui répliqua-t-elle : je vous aurai la plus grande des obligations de m'instruire de ce qui se passe à mon insu. - Eh bien! Madame, vous serez satisfaite : vous avez conservé trop d'empire sur moi pour que je puisse vous rien refuser; mais je ne vous obéirai qu'à condition que vous ne parlerez de rien à personne, ni à votre mari, que vous n'ayez vu de vos propres yeux la vérité de ce que je vais vous dévoiler. Je vous fournirai, si vous voulez, les moyens de le convaincre vous-même de son infidélité; il ne tiendra qu'à vous de le prendre sur le fait. Ces mots ne font que redoubler la curiosité et l'impatience de la dame; elle lui promet, par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne jamais le compromettre, et l'invite à s'expliquer promptement. Si je vous aimais comme autrefois, Madame, lui dit alors Richard, je me garderais bien de vous porter une semblable nouvelle. Ces sortes d'avis sont toujours suspects quand ils viennent d'un amant; mais à présent que je suis guéri de la passion malheureuse que vous aviez allumée dans mon cœur; à présent que j'aime non moins éperdûment un nouvel objet, je ne crains pas d'être soupconné d'avoir aucun intérêt à vous dévoiler la conduite de votre mari. Vous saurez donc, Madame, que maître Philippe n'est pas, à beaucoup près, aussi scrupuleux que vous sur l'article de la galanterie. J'ignore s'il est fâché contre moi, à l'occasion de l'amour que j'ai eu pour vous, ou s'il vous fait l'injustice de croire que vous avez répondu à mes soins; mais je sais bien qu'il cherche à me faire cocu. Qui. il est amoureux de ma femme depuis quelque temps, et il ne se passe pas de jour qu'il n'essaie de nouveaux moyens pour la séduire. Ce sont des messages continuels de sa part. Ma femme qui a craint, avec raison, que je ne m'en aperçusse à la longue, et que je ne vinsse ensuite à la soupconner d'être d'intelligence avec lui, m'en avertit avanthier. Qu'ai-je fait ? Je l'ai engagée à feindre de s'être laissé

gagner par ses poursuites, afin de pouvoir le convaincre de son ingratitude pour une femme dont il n'est pas digne. J'ai voulu me ménager ce plaisir, et il m'en a fourni l'occasion ce matin même; car vous saurez qu'un moment avant que je ne sortisse de chez moi, il a envoyé une commissionnaire à ma femme pour la prier de lui donner un rendezvous. Elle est aussitôt venue me trouver pour me demander quelle réponse elle devait lui faire. Donnez-lui rendez-vous. lui ai-je dit, chez Jeannot, le baigneur, sur l'heure de midi, pendant que tout le monde repose. Elle a été joindre la commissionnaire sur-le-champ, qui a paru enchantée de cette réponse. Vous pensez bien, Madame, que je n'y enverrai point ma femme; c'est moi qui me propose d'y aller, pour lui faire les reproches qu'il mérite... Mais il me vient une idée; si vous y alliez vous-même? Oui, Madame, si i'étais à votre place je lui jouerais ce tour; et pour le mieux convaincre de sa perfidie et lui ôter tout prétexte d'excuse, je lui laisserais consommer l'œuvre avant de lui dire la moindre chose : cela vous sera d'autant plus facile que les croisées et la porte de la chambre où il se propose d'attendre ma femme, doivent être fermées. C'est une condition qu'on a mise au rendez-vous, pour le rendre plus vraisemblable; car il ne manquera pas d'imaginer que ma femme ne prend cette précaution qu'afin de s'épargner l'embarras et la honte que les dames éprouvent la première fois qu'elles rendent leurs amants heureux. Si vous suiviez mon conseil, Madame, vous lui joueriez ce bon tour. Dieu! quelle sera sa confusion quand, sortant d'entre vos bras, vous lui ferez voir qu'il a eu affaire à sa propre femme et non à la mienne! Je vous assure que la honte qu'il éprouverait dans ce moment nous vengerait bien de l'outrage qu'il veut nous faire à l'un et à l'autre.

Madame Catella, sans considérer quel était l'homme qui lui faisait un pareil rapport; sans songer du tout au stratagème dont elle allait être la dupe; sans imaginer qu'on pouvait lui en imposer, tomba dans le défaut ordinaire aux personnes jalouses: elle crut aveuglément tout ce que Richard venait de lui dire; et après avoir fait réflexion à plusieurs choses quis'étaient passées auparavant entre elle et son mari, elle répondit, enflammée de colère, qu'elle était résolue de prendre ce parti et de suivre en tout ses conseils à cet égard,

se félicitant d'avance de la gamme qu'elle chanterait à son mari s'il se trouvait au rendez-vous. Je le traiterai, je vous jure, de manière qu'il ne verra jamais de femme sans s'en

rappeler.

Richard, fort satisfait du succès de son entreprise, confirma la dame dans sa résolution, et lui rapporta plusieurs faits adroitement imaginés, pour la fortifier dans sa crédulité. Il finit par la prier de garder un secret inviolable, jusqu'au moment où elle serait pleinement convaincue de la perfidie de son mari; et la bonne dame le lui promit sur sa foi.

Le lendemain de grand matin, Richard alla chez le baigneur. Il parla à une vieille femme, qui avait soin des bains et qu'il connaissait un peu. Il la pria instamment de vouloir bien le servir dans son projet, en lui promettant une bonne récompense. La bonne vieille, qui ne demandait pas mieux que de gagner de l'argent, lui promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour l'obliger. Richard lui dit ce dont il s'agissait. J'ai votre affaire, lui répondit-elle. Il y a dans la maison une petite chambre qui n'a point de fenètres ; je vais y placer un lit; et pour que le jour ne puisse y pénétrer quand on ouvrira la porte, je fermerai les croisées de la pièce qu'il faut traverser pour y arriver. Fort bien, reprit l'amoureux tout transporté de joie. Puis il lui fit la leçon sur la manière dont elle devait introduire la dame dans cet endroit. Après que tout fut ainsi disposé, il alla dîner et revint chez la bonne vieille sur les onze heures, pour y attendre la femme de Philippe Figinolpho.

Madame Catella, ne doutant aucunement de la vérité de tout ce que lui avait dit Richard, rentra le soir dans sa maison de très mauvaise humeur. Son mari, qui dans ce moment révait sans doute à ses affaires, la reçut fort froidement, et il ne lui fit point les caresses qu'il était dans l'usage de lui faire toutes les fois qu'elle rentrait au logis après une absence de quelques heures. Cette froideur la confirma dans ce qu'on lui avait dit sur son compte. Je ne le vois que trop, disait-elle en elle-même, mon mari ne pense qu'au rendezvous de demain; il est tout occupé de la femme dont il espère jouir; mais il n'en sera rien. Au lit, même distraction, même froideur de la part du mari; et par conséquent mêmes réflexions, même dépit de la part de la femme. La jalousie

qui la dévorait écarta le sommeil de ses yeux. Elle ne fut occupée qu'à penser à ce qu'elle lui dirait quand elle serait au rendez-vous. Enfin, le lendemain son mari la quitte sur les onze heures, sous prétexte d'aller dîner chez une personne qui avait quelque affaire à lui communiquer; ce qui se trouvait vrai, parce que Richard avait eu l'habileté d'engager un de ses bons amis à attirer Figinolpho chez lui vers cette heure-là. L'imposteur! le perfide! disait sa femme en elle-même; fiez-vous après cela aux hommes! Mais le traître ne s'attend pas à la surprise que je lui prépare. Que je vais lui en dire! Enfin l'heure de midi s'approchant, elle sort accompagnée de sa servante, et arrive bientôt à la maison du baigneur que Minutolo lui avait indiquée. Elle trouve la bonne vieille sur la porte, et lui demande si Philippe Figinolpho est venu. Etes-vous la personne qui doit lui parler à midi, répond la vieille très bien endoctrinée par l'amoureux Richard? Oui, répliqua la dame. - Entrez donc là et suivezmoi. Madame Catella la suit, en baissant un voile qu'elle avait sur la tête, afin de n'être point reconnue de son mari. La voilà introduite dans la chambre obscure. Richard, le cœur plein de joie, lui dit d'une voix extrêmement basse, soyez la bienvenue, ma chère amie ; il la saisit ensuite par la main, la mène près du lit, la prend entre ses bras et lui fait mille caresses, auxquelles elle répond sans dire un seul mot, craignant de se faire connaître si elle parlait. Quel plaisir pour l'amant de jouir des faveurs d'une personne qu'il aimait avec tant de passion! Mais quel plaisir encore de tromper une inhumaine qui le faisait languir depuis si longtemps!

Quand la dame comprit qu'il n'y avait plus rien à gagner en gardant le silence, elle fit éclater sa jalousie et son ressentiment. A qui crois-tu avoir affaire, traître, s'écria-t-elle? Que je suis malheureuse d'aimer un perfide qui brûle pour une autre! Est-ce là le prix de huit ans de soins, de tendresse et de fidélité? Apprends que je suis Catella, et non la femme que tu penses. Oui, malheureux, tu viens de jouir de celle que tu as si longtemps trompée par tes feintes caresses; tu dois reconnaître ma voix; et il me tarde de voir le jour pour rendre ta honte complète. Je ne suis plus surprise de ta rêverie d'hier au soir: tu te réservais pour la femme de Richard. Ai-je moins d'appas qu'elle, monstre

que tu es, pour me traiter avec tant de mépris? Que j'étais aveugle d'avoir tant d'amour pour cet ingrat! Le perfide! croyant être avec ma rivale, il m'a fait plus de caresses, m'a montré plus d'amour dans le peu de moments que je viens de passer avec lui que dans aucun temps de sa vie. D'où vient que tu es chez moi tout de glace, quand tu montres ici tant de feu? Mais grâce au ciel, c'est ton propre champ que tu viens de labourer, et non celui d'autrui. Je ne m'étonne plus si tu t'endormis hier au soir sans me faire la plus petite caresse: tu voulais te ménager pour faire aujourd'hui des prouesses et arriver tout frais au champ de bataille. Mais encore une fois, grâce à Dieu et au bon avis que j'ai reçu, l'eau a suivi sa pente ordinaire; tu es venu, malgré toi, moudre à mon moulin... Mais, n'as-tu rien à dire, misérable? Es-tu devenu muet depuis que je t'ai fait connaître ton erreur? Par ma foi, je suis tentée de t'arracher les veux; toute autre que Catella ne se contenterait certainement pas des reproches que je te fais; tu mériterais que je t'étranglasse, misérable! Faire infidélité à une femme aussi honnête, aussi tendre, aussi recherchée; quelle noirceur! Tu te flattais sans doute que je ne serais jamais instruite de ta trahison? mais tout se découvre, et nul n'est si fin qu'il n'en trouve un plus fin. Conviens que je t'ai joué là un bon tour, et que tu ne t'attendais guère à me rencontrer ainsi sur ton chemin. Mais tu n'en seras pas quitte pour le dépit et la honte que tu éprouves en ce moment; je t'apprendrai, de la bonne manière, à me trahir de la sorte.

Richard avait toutes les peines du monde à retenir ses éclats de rire. Il voulut recommencer ses caresses sans dire mot, mais elle le repoussa brusquement: Me prends-tu, lui dit-elle, pour un enfant? T'imagines-tu qu'il n'y a qu'à me flatter, me caresser, pour me faire revenir? Non, je ne te le pardonnerai jamais. Tu peux même t'attendre à te voir accablé de reproches, en présence de tous nos parents, amis et voisins. Réponds-moi, scélérat, ne vaux-je pas la femme de Richard? Suis-je moins jeune qu'elle, et d'une condition moins relevée? Parle, qu'a-t-elle de plus que moi?

Pendant qu'elle exhalait ainsi son courroux, l'amoureux lui baisait la main, et cherchait à lui baiser autre chose. Otestoi de là, mauvais sujet; ne me touche plus. Tu as fait assez d'exploits; et à présent que tu me connais, tout ce que tu

pourrais faire serait forcé; mais, si Dieu me prête vie, je te promets de te mettre dans le cas de le désirer plus d'une fois. Tu n'en auras pas quand tu voudras; je me repens seulement d'avoir été si fidèle à un homme qui l'est si peu. Je trouverai moven de m'en venger. Je ne sais ce qui m'empêche d'envoyer querir Richard tout à l'heure, lui qui m'a tant aimée, sans pouvoir se vanter d'avoir eu de moi un seul regard favorable, et de me venger à tes yeux, par représailles. de ta perfidie. Quel mal ferais-je en effet ? N'as-tu pas voulu et cru jouir de sa femme? Pourrais-tu te plaindre si je te payais de la même monnaie? A ces mots, elle voulut sortir du lit et s'en aller; mais l'amoureux Richard la retint; et jugeant qu'il était de trop grande conséquence pour lui et pour elle de la laisser dans son erreur, il résolut de se faire connaître et de la détromper. Il l'embrasse ; et après lui avoir appliqué plusieurs baisers sur le front : Ne vous troublez pas, ma chère amie, lui dit-il; je suis Richard. J'ai cherché à obtenir par la ruse des faveurs que je n'ai pu obtenir par l'amour le plus tendre qui fut jamais. A ce son de voix qu'elle reconnut, à ces paroles inattendues, Madame Catella faillit se trouver mal. Elle voulut se jeter hors du lit, mais Richard l'en empêcha; elle voulut crier, mais il lui ferma la bouche avec sa main. Consolez-vous, Madame; ce qui est fait est sans remède. A quoi vous servirait-il de crier? Vous ne feriez que vous deshonorer et vous couvrir de honte, si vous alliez rendre publique cette aventure. Faites réflexion que vous aurez beau dire que c'est par ruse que je vous ai fait venir ici, personne n'en croira rien. D'ailleurs, je le nierai comme un diable: je dirai même que c'est par argent que je vous ai attirée, et que ne vous en ayant pas donné autant que vous espériez, vous avez pris cette tournure pour vous venger de moi. Vous n'ignorez pas que le public est plus enclin à croire le mal que le bien; il ajoutera plutôt foi à mes discours qu'aux vôtres. Songez que si vous en parlez seulement à votre mari, vous allez allumer dans son cœur une haine implacable contre moi: il faudra que l'un de nous deux périsse. En serez-vous plus tranquille, quand il m'aura arraché la vie, ou que je lui aurai arraché la sienne? Ne nous exposez pas l'un et l'autre à un danger inévitable; ne vous exposez pas vous-même à une infamie qui ne remédierait à rien. Vous n'êtes pas la seule femme qu'on ait ainsi trompée. Mon crime vient de trop d'amour; jamais votre mari ne vous a aimée et ne vous aimera autant que je vous aime: il ne sent pas autant que moi le prix de vos charmes. Ne vous affligez point, je vous en prie, ma chère amie! je suis et serai toujours tout à vous. Si je vous avais moins aimée, je ne serais pas si coupable. Pardonnez l'artifice dont je me suis servi à l'excès de ma tendresse. Je vous idolâtre; et si vous saviez tout ce que j'ai souffert avant d'employer la ruse pour vous subjuguer, vous cesseriez d'être fâchée contre moi.

Toutes ces raisons ne la consolaient point; elle fondait en larmes de dépit et de rage. Néanmoins, quelque outrée qu'elle fût, elle eut assez de liberté d'esprit pour sentir qu'elle aurait tort de faire un esclandre ; elle comprit que le plus grand mal retomberait sur elle; c'est pourquoi elle ne jugea point à propos de crier, quand Richard eut ôté sa main de dessus sa bouche. Pour mieux la consoler, notre amoureux ne manqua pas de lui promettre le secret le plus inviolable; il lui serrait les mains, les approchait de son cœur, et lui marquait, de toutes les façons, le plus grand attachement. Laissez-moi, cruel, lui dit-elle: je doute que vous obteniez jamais du ciel le pardon de l'outrage que vous m'avez fait. Je suis la victime de ma simplicité et de ma jalousie. Je ne crierai point. Je sens que tout éclat ne pourrait que me nuire; mais, soyez assuré que, de façon ou d'autre, je ne mourrai point avant de m'être vengée du cruel tour que vous avez eu l'indignité de me jouer. Laissez-moi, ne me retenez plus, à présent que vous avez obtenu ce que vous désiriez; laissez-moi, vous dis-je, aller cacher ma honte et mon désespoir.

Richard n'avait garde de la laisser partir avant d'avoir fait sa paix : il lui parla encore, lui demanda mille fois pardon, et lui montra tant de douleur et de tendresse qu'il finit par la désarmer. Quand il l'eut apaisée, il la supplia de permettre qu'il lui donnât encore des preuves de son amour, pour gages de la sincérité du pardon qu'elle lui accordait. Elle fit bien des difficultés, mais enfin elle se laissa gagner. Le plaisir acheva si bien de la réconcilier avec lui qu'elle ne s'en sépara qu'avec le plus grand regret. En ces sortes de choses, rien ne coûte que le commencement. Elle trouva une si grande différence entre Richard et son mari qu'elle

eut depuis ce jour, pour le premier, autant d'amour qu'elle avait eu autrefois de froideur et d'indifférence. Ils retournèrent plusieurs fois chez le même baigneur et dans d'autres endroits, et se conduisirent avec tant de prudence que la femme de l'un et le mari de l'autre ne se doutèrent jamais de leur intrigue.

NOUVELLE VII. — LE QUIPROQUO OU LE PÈLERIN.

Madame Flamette n'eut pas plutôt achevé son histoire, qui avait fait grand plaisir à la compagnie, que, sans perdre de temps, la reine fit signe à madame Émilie de dire la sienne. Cette dame se hâta de commencer, et le fit en ces termes:

Je veux, mes aimables Dames, retourner à notre bonne ville de Florence, dont il a plu à madame Flamette et à madame Élise de s'éloigner, et vous raconter de quelle manière un de nos concitoyens recouvra l'amitié de sa maîtresse qui l'avait entièrement délaissé.

Un jeune gentilhomme de Florence, nommé Tédalde Eliséï, devint amoureux fou de madame Hermeline, femme d'Aldobrandin Palermini, et sut par ses soins et ses bonnes qualités s'en faire aimer à son tour; il eut même le secret d'obtenir ses faveurs; mais la fortune traversa bientôt ses plaisirs. La belle, après lui avoir donné pendant quelque temps les plus grandes marques de tendresse, prit tout à coup la résolution de rompre avec lui, et, sans lui en dire le motif, cessa de recevoir ses assiduités et ne voulut pas même lui permettre de lui écrire; elle refusait jusqu'à ses lettres, et défendit aux commissionnaires qu'il lui envoyait de paraître davantage chez elle et d'oser l'accoster nulle part. Cette conduite extraordinaire plongea Tédalde dans la tristesse la plus profonde et la mélancolie la plus noire; mais il avait tellement caché son amour, que personne ne se doutait

de la cause de son chagrin. Il n'oublia rien pour regagner les bonnes grâces d'Hermeline, qu'il n'avait pas perdues par sa faute, et n'ayant pu en venir à bout, ni même lui parles pour savoir la cause d'un changement si subit, il résolut de s'éloigner, pour ne pas donner à l'inhumaine le cruel plaisir de le voir se consumer de jour en jour. Il ramassa donc tout l'argent qu'il put, et partit secrètement de Florence. sans avoir communiqué son dessein à ses parents. Il n'en parla qu'à un de ses amis, pour lequel il n'avait rien de caché. Arrivé à Ancône, où il prit le nom de Philippe Sandolescio, 11 se mit aux gages d'un marchand et s'embarqua avec lui pour l'île de Chypre. Le marchand le trouva si intelligent et si fort à son gré que, non content de lui donner de très gros appointements, il l'associa à son commerce; bientôt après, il lui confia la plus grande partie de ses affaires. Philippe les conduisit si bien qu'il devint, en peu d'années, un bon et riche négociant, et qu'il se fit un nom dans le commerce.

Quoiqu'il n'eût jamais oublié sa maîtresse, qu'il aimait toujours, et qu'il eût souvent des mouvements qui lui faisaient souhaiter de revoir Florence, sept ans se passèrent sans qu'il prît la résolution d'y retourner. Mais un jour entendant chanter une chanson qu'il avait faite autrefois pour sa chère Hermeline, dans laquelle il avait peint leur tendresse mutuelle et les doux plaisirs qu'ils goûtaient ensemble, il sentit réveiller tout à coup dans son cœur la première vivacité de sa passion, ne pouvant se figurer que sa maîtresse l'eût oublié. Il repasse alors dans son imagination le mérite de cette dame, et ne put résister cette fois au désir violent qu'il avait de la revoir. Il met ses affaires en ordre; il s'embarque sans perdre de temps, et arrive à Ancône, accompagné d'un seul domestique. Il fit passer de là ses effets à Florence, à l'adresse d'un correspondant de son associé, et revêtu d'un habit de pèlerin, il prend, sous ce déguisement, le chemin de sa patrie. Arrivé à Florence, il va loger dans une auberge que trois frères tenaient près de la maison d'Hermeline. Ses premiers soins furent de passer devant cette chère maison, dans l'espérance de voir son ancienne maîtresse: mais trouvant les portes et les senêtres fermées. il crut qu'elle avait changé de demeure, ou qu'elle ne vivait plus. Plein de cette triste idée, il passa ensuite devant la

maison des Eliséï, ses frères aînés. Autre sujet d'inquiétude et d'étonnement : il voit devant leur porte trois ou quatre de leurs domestiques en deuil. Il ne sait que penser. Persuadé qu'on ne pourrait le reconnaître sous l'habit qu'il portait, son visage étant d'ailleurs fort changé, il entre incontinent chez un cordonnier du voisinage, sous prétexte d'avoir besoin de quelque chose de sa boutique, et, après un court dialogue, il lui demande pourquoi ces gens étaient en deuil. - Parce qu'un frère des maîtres de la maison. nommé Tédalde, qui était venu ici depuis quelque temps, après une longue absence, a été tué il y a quinze ou vingt jours. — Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites là? — Très certainement, et même j'ai ouï dire que les frères du mort ont prouvé juridiquement qu'Aldobrandin Palermini, que vous connaissez peut-être, était l'auteur de cet assassinat; car on prétend que ce Tédalde était amoureux de sa femme, et qu'il était venu déguisé pour coucher avec elle. - Et qu'a-t-on fait à Aldobrandin? - On l'a mis en prison. et il est à la veille de passer un mauvais quart d'heure. -Et sa femme, qu'est-elle devenue? - Elle est chez elle, fort affligée de cette aventure, comme vous le pensez bien.

Tédalde était étonné à un point qui ne se concoit pas: il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût quelqu'un qui lui ressemblât assez pour qu'on l'eût pris pour lui-même. Touché de la malheureuse destinée d'Aldobrandin, et charmé pourtant d'avoir appris que sa chère Hermeline vivait encore, il retourna au logis, la tête remplie de mille idées différentes. On le mit coucher dans une chambre au dernier étage. Le mauvais lit qu'on lui avait donné, le mince souper qu'il avait fait, l'inquiétude qu'il éprouvait, tout cela joint ensemble ne lui permit pas de fermer l'œil. Vers une heure après minuit, il entend marcher sur le toit, et puis descendre sur le palier de sa chambre. Voulant voir ce que c'était, il sort du lit, s'approche tout doucement de la porte, et aperçoit de la lumière à travers une fente. Il approche son œil de cette fente, et il aperçoit très distinctement une femme avec trois hommes. La femme, qui tenait une lampe, lui paraissant jeune et craintive, il redouble alors d'attention, et prétant une oreille curieuse, il entendit un de ces hommes qui disait, en se tournant vers la femme : Nous pouvons à présent être parfaitement tanquilles; on est généralement persuadé

qu'Aldobrandin a fait le coup; les frères de Tédalde l'ont fait mettre à la question, et la force des tourments lui a fait déclarer qu'il était coupable de l'assassinat; son arrêt est même prononcé: ainsi, songez bien à ne pas vous trahir par quelque indiscrétion; il n'est pas douteux qu'on ne nous fit un mauvais parti si l'on venait à découvrir la moindre chose. Ce discours parut répandre la joie et la tranquillité dans l'âme de cette femme. Tédalde comprit que ces hommes étaient les hôtes du logis; il n'en douta plus, lorsqu'il vit deux de ces coquins entrer dans une chambre voisine, en disant qu'ils allaient se coucher. Ils souhaitèrent la bonne nuit au troisième et à la femme, qui répondirent en des-

cendant l'escalier, qu'ils allaient en faire autant.

On imagine aisément quelle dut être la surprise de Tédalde; il gémit sur les égarements auxquels l'esprit de l'homme est sujet. Il ne pouvait concevoir comment ses frères avaient pu prendre un étranger pour lui, et faire condamner un innocent pour les vrais coupables. Il réfléchissait sur les périls auxquels l'ignorance et la prévention exposent la pauvre humanité, et ne pouvait se défendre de condamner l'aveugle sévérité des lois et la barbarie des juges qui, sous prétexte de découvrir la vérité et de punir le crime, arrachent par la voie inhumaine des tortures des aveux qui n'en sont point, et se rendent ainsi les oppresseurs de l'innocence et les ministres de l'enfer. Après ces réflexions, le reste de la nuit se passa à songer aux moyens de sauver Aldobrandin, et il crut les avoir trouvés. Le lendemain matin, il n'eut rien de plus pressé que de chercher la femme de cet infortuné. Laissant son domestique au logis, il va droit à la maison de la dame pour s'informer si elle l'habite encore. Il trouve la porte de l'allée ouverte, et entre sans difficulté dans une petite salle basse, où il voit son ancienne maîtresse dans le plus triste état. Elle sanglotait et était étendue sur le carreau, qu'elle inondait de ses larmes. Le pèlerin, à cette vue, ne put retenir les siennes. Ne vous tourmentez point, Madame, lui dit-il en s'approchant, la paix n'est pas loin de vous. A ces paroles, la femme d'Aldobrandin se relève, et tournant ses regards sur l'homme qui lui parle : Comment pouvez-vous savoir ce qui cause ma douleur, lui dit-elle, et ce qui peut la faire cesser, vous qui me paraissez un pelerin étranger? - Rassurez-vous, madame,

je suis plus instruit que vous ne croyez. Constantinople est ma patrie, et j'en arrive tout à l'heure. Dieu m'envoie vers vous pour changer vos pleurs en joie, et pour délivrer votre mari de la mort qui le menace. - Mais si vous êtes de Constantinople, et que vous en arriviez dans le moment, comment pouvez-vous être instruit de ce qui se passe, je vous prie? Le pèlerin se mit alors à lui raconter l'histoire de l'infortune de son mari; il lui dit qui elle est, depuis quel temps elle est mariée, et plusieurs autres particularités qui la jetèrent dans le plus grand étonnement. Elle ne douta point que ce ne fût un homme de Dieu, un vrai prophète. La voilà aussitôt à genoux devant lui, le priant en grâce, s'il était venu pour délivrer son mari du péril qui le menaçait, de vouloir bien se hâter, parce que le temps pressait extrêmement. Le pèlerin, contrefaisant à merveille l'homme inspiré : Levezvous, lui dit-il, Madame, cessez vos pleurs; écoutez attentivement ce que je vais vous dire, et, sur toutes choses, gardez-vous d'en jamais parler à qui que ce soit. Dieu m'a révélé que l'affliction que vous éprouvez aujourd'hui est la punition d'une faute que vous avez commise autrefois; il faut la réparer le plus tôt qu'il vous sera possible, sinon vous serez châtiée avec encore plus de rigueur que vous ne l'avez été jusqu'à présent. - Ah! saint homme, j'ai commis tant de péchés dans ma vie, que j'ignore quel est celui dont vous voulez parler; faites-le moi connaître, je ferai de mon mieux pour l'expier. Quoique je sache aussi bien que vous-même toutes les actions de votre vie, vous devriez, Madame, m'épargner la peine de vous dire quel est ce péché : il est de nature à se présenter vivement à votre esprit : je veux bien toutefois vous mettre sur la voie, pour vous le faire distinguer de tous les autres. Ne vous souvient-il pas d'avoir eu un amant? Hermeline est d'autant plus surprise de la demande, qu'encore que l'ami de Tédalde, qui seul était instruit de son ancienne intrigue, eût lâché imprudemment quelques paroles le jour que le faux Tédalde fut tué, elle ne croyait pas que personne en fût informé. Poussant donc un profond soupir: Je vois bien, répondit-elle, que Dieu vous révèle les secrets des hommes, et que par conséquent il ne me servirait de rien de vous cacher les miens. Je vous avoue donc que, dans ma jeunesse, j'aimai le malheureux jeune homme que mon mari est accusé d'avoir tué; car je ne vous

cacherai point que, malgré la cruauté avec laquelle je le traitais avant son départ, ni son éloignement, ni sa longue absence, ni même sa fin malheureuse, n'ont pu l'effacer de mon cœur; il m'a toujours été cher, il me l'est encore; et quoique mort, son image est sans cesse présente à mon esprit. — Apprenez, ma belle Dame, que le Tédalde qui a été tué n'est pas le Tédalde de la maison d'Eliséï que vous avez aimé et que vous regrettez. Mais dites-moi, je vous prie, quel fut le motif qui vous engagea à rompre si brusquement avec lui? Que vous avait-il fait pour le traiter avee tant de barbarie? - Rien du tout; mais m'étant confessée à un maudit religieux que j'avais alors pour directeur, et lui ayant déclaré mon amour pour Tédalde et les faveurs que je lui accordais, il me fit de si grands reproches et une telle frayeur à ce sujet que l'impression ne s'en est point effacée de mon esprit. Il me déclara que si je n'abandonnais incontinent ce commerce criminel, je n'obtiendrais jamais le pardon de mon péché, et que je serais précipitée dans les profonds abîmes de l'enfer pour y brûler éternellement; enfin, il m'épouvanta si fort que je rompis tout à coup avec mon amant. Je cessai de le voir; et, pour ne plus m'exposer à la tentation, je ne voulus ni lire aucune de ses lettres, ni recevoir aucun message de sa part. Ce sacrifice, qui me coûta plus que je ne saurais vous l'exprimer, mit le désespoir dans le cœur de Tédalde et le jeta dans une mélancolie affreuse. J'avoue que, pour si peu qu'il eût insisté, je n'aurais pu tenir contre la résolution que j'avais prise. Le pauvre jeune homme maigrissait et se consumait à vue d'œil, lorsque, pour faire sans doute diversion à sa douleur, il prit le parti de quitter Florence et s'en alla, sans rien dire à personne, je ne sais dans quel pays. Depuis ce moment, je n'ai pas passé un seul jour sans le regretter.

Voilà justement, Madame, le péché qui vous a attiré l'affliction que vous éprouvez aujourd'hui, dit le pèlerin en l'interrompant. Je sais, à n'en pouvoir douter, que Tédalde ne vous fit aucune espèce de violence pour vous attacher à lui; que vous l'aimâtes d'inclination, parce qu'il vous avait paru sensible et honnête; et que ce ne fut que de votre plein gré qu'il obtint vos faveurs. Je sais qu'étant ainsi unis, sa tendresse pour vous devint mille fois plus forte et plus vive que la vôtre; jamais amant ne fut si tendre ni si passionné; il eût mieux aimé mourir que de vous être infidèle et de cesser de vous aimer. Comment avez-vous pu, après cela, vous déterminer à rompre si brusquement avec un si honnête homme? Ne deviez-vous pas réfléchir auparavant sur la démarche que vous alliez faire, prévoir les fâcheux événements qui pouvaient en résulter, tout peser, tout considérer, et penser que vous auriez peut-être sujet de vous en repentir un jour? Ne lui aviez-vous pas donné votre cœur? Pouviezvous donc le lui refuser s'il ne s'en était pas rendu indigne? Il le regardait, et était en droit de le regarder comme un bien qui lui appartenait; cependant vous le lui avez enlevé; c'est une espèce de larcin qui méritait une punition. A l'égard de votre confesseur, je suis religieux, et je puis me flatter de connaître assez bien les moines pour vous dire, mieux que personne, ce qu'ils sont. Il est bon, Madame, que je vous fasse ici leur portrait, pour vous apprendre à les connaître vous-même, et lever tous vos scrupules sur ce qu'ils peuvent vous avoir dit.

Le temps corrompt les meilleurs institutions. Les religieux étaient autrefois de savants et pieux personnages; mais aujourd'hui la plupart n'ont de commun que l'habit avec leurs illustres prédécesseurs ; encore leurs robes sontelles bien différentes de ce qu'elles étaient dans leur origine. Ils les portaient autrefois étroites, modestes, d'un drap commun et grossier, pour marquer leur mépris pour les choses de ce monde; à présent, ils les font faire fort larges, d'un drap fin et lustré. Aussi les voit-on se pavaner sans honte dans les églises et dans les places publiques, et le disputer aux gens du monde par le luxe et la coquetterie de leurs habillements. Semblables aux pêcheurs, qui tâchent de prendre plusieurs poissons à la fois dans leurs filets, on dirait qu'ils n'ont élargi leurs robes que pour être plus à portée d'y fourrer et cacher les dévotes, les veuves, et généralement toutes les femmes qui sont assez imbéciles pour les écouter. Les religieux des premiers temps ne désiraient que le salut des ames; les modernes ne cherchent que le plaisir et les richesses; ils ont inventé et inventent tous les jours mille moyens pour épouvanter, pour duper les sots, et leur faire accroire que la rémission des péchés s'obtient par les aumones et par les messes, afin de les engager à leur apporter du pain, du vin, de la viande et de l'argent pour le repos de l'âme de leurs parents trépassés. Les anciens religieux ne renonçaient au monde que pour mieux s'occuper des choses du ciel; ceux d'aujourd'hui n'entrent dans le cloître que pour y trouver un asile contre la misère et les peines de la vie; et les hommes sont assez imbéciles pour leur prodiguer leurs bienfaits, pour nourrir leur oisiveté! Je veux croire que les aumônes contribuent à l'expiation des péchés, surtout quand elles sont faites en vue de Dieu; mais si on connaissait les moines, si on savait la vie qu'ils mènent, on se garderait bien de les en rendre l'objet ou les dépositaires. Pourquoi ne pas faire ses charités aux véritables pauvres, aux infirmes, aux familles honteuses, plutôt qu'à des hommes qui semblent avoir fait vœu de vivre dans la fainéantise et aux dépens de la société laborieuse? Comme les moines savent qu'ils ne peuvent s'enrichir qu'en recommandant aux autres la pauvreté, il n'est rien qu'ils ne disent, qu'ils ne fassent pour décrier les richesses, afin d'en demeurer les seuls possesseurs; ils ne déclament contre la luxure et ne prêchent sans cesse la continence que pour avoir plus de facilité à séduire et à gagner les femmes que les maris négligent. Ils condamnent l'usure et les gains illégitimes comme des choses qui mènent à l'Enfer, afin qu'on les rende dépositaires des restitutions, dont ils se font, sans scrupule, des fonds pour acheter la prélature et les gros bénéfices, tout en disant qu'ils causent la perdition de ceux qui les possèdent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que lorsqu'on leur reproche tous ces désordres et beaucoup d'autres de la même espèce, ils croient avoir bien répondu et être absous de tout crime quand ils ont dit : Faites ce que nous disons, et ne faites pas ce que nous faisons; comme s'il était possible aux ouailles d'être plus fermes, plus incorruptibles, plus courageuses que leurs pasteurs! Ce qui est plus singulier encore, c'est de voir des hommes assez sots, assez imbéciles pour se contenter d'une pareille réponse, et pour la prendre dans un sens tout différent de celui que les religieux y attachent : Faites ce que nous disons, c'est-à-dire, remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patients, pardonnez les injures, ne dites du mal de personne. Mais quel est le but de cette exhortation, dans le fond très sage? C'est de pouvoir se plonger seuls dans les vices opposés aux vertus qu'ils recommandent; ce qu'ils ne feraient

pas avec la même facilité si tout le monde s'en mêlait. Qui ignore que sans argent ils ne pourraient longtemps vivre dans la crapule et l'oisiveté? Si les séculiers dépensaient leurs biens en voluptés, d'où les moines en tireraient-ils pour faire la meilleure chère et boire les meilleurs vins ? Si les gens du monde courtisent toutes les femmes, il faudra que les bons moines s'en détachent. Si ceux-là n'étaient patients et ne pardonnaient les outrages, ceux-ci n'oseraient plus déshonorer les familles. Mais qu'ai-je besoin d'entrer ici dans tous ces détails? Toutes les fois que les moines, pour excuser leurs vices, répondent qu'on doit faire ce qu'ils disent et non ce qu'ils pratiquent, ils ne font que répondre une absurdité et se condamnent eux-mêmes. S'ils veulent devenir saints, pourquoi ne pas demeurer enfermés dans leur cloître? ou, s'ils veulent se répandre dans le monde pour y prêcher la parole de Dieu, pourquoi ne pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui commença par faire, et puis enseigner? Qu'ils pratiquent d'abord eux-mêmes les vertus qu'ils recommandent, et on les croira sans peine. Mais, au contraire, ceux qui déclament en chaire le plus violemment contre la fornication sont les plus ardents à courtiser, à séduire, à débaucher, non seulement les femmes du monde, mais même des religieuses. J'en connais beaucoup de ce caractère. Faut-il courir après ceux-là, et les prendre pour les directeurs de notre conduite? Il est libre à chacun de se conduire comme il l'entend; mais je pense qu'il vaudrait encore mieux ne pas se confesser que d'avoir un moine pour confesseur. Si l'homme fait bien, s'il fait mal, Dieu le sait et le punira ou récompensera selon ses œuvres. Or, si Dieu sait ce que nous faisons, je ne vois même pas qu'il soit absolument nécessaire de se confesser à d'autres qu'à lui. Mais, supposé que la confession à un prêtre soit indispensable, et que vous avez été obligée de déclarer le péché pour lequel votre braillard de directeur vous fit tant de reproches, c'est-à-dire d'avoir violé la foi conjugale, deviezvous, pour cela, Madame, vous conduire comme vous l'avez fait? Si c'est un péché de favoriser un amant, n'en est-ce pas un plus grand de le tuer ou de le rendre errant et vagabond sur la terre? Personne ne saurait en disconvenir : le premier est un péché naturel, et l'autre est un péché de pure malice et qui suppose un mauvais cœur; c'est un vol, un

assassinat, une cruauté. Quoique vous n'ayez point enlevé le bien de Tédalde, il n'en est pas moins vrai que vous l'avez volé, puisque, comme je vous l'ai déjà dit, vous étant donnée toute à lui, vous ne pouviez vous en séparer sans son consentement. Si vous ne l'avez pas tué, vous avez fait tout ce qu'il fallait pour le porter à se tuer de sa propre main; et la loi veut que celui qui est cause du mal en soit puni comme l'auteur. S'il n'est pas mort, vous ne pouvez nier que vous ne sovez du moins cause de son exil, et de ce qu'il a mené, pendant sept ans, une vie errante et misérable. D'où je conclus qu'en commettant un de ces trois péchés, vous vous êtes rendue plus criminelle et bien plus condamnable qu'en vivant avec lui. Mais, Madame, allons plus loin, continua le pèlerin, sans lui donner le temps de répondre un seul mot : Tédalde méritait-il d'être traité de cette manière? Non certes, vous en êtes vous-même convenue, et je le savais aussi bien que vous. Il vous aimait comme sa vie; jamais femme ne fut aussi honorée, aussi louée, aussi obéie que vous le fûtes par ce tendre amant. Se trouvait-il dans une compagnie où, sans donner des soupcons, il pouvait parler de vous? c'étaient aussitôt des éloges aussi adroits que délicats : vos charmes, votre caractère, vos qualités recevaient le tribut d'un encens d'autant plus flatteur qu'il paraissait venir d'une personne désintéressée. Tédalde avait mis son sort entre vos mains; sa fortune, son honneur, sa liberté étaient à votre seule disposition; il ne vivait que pour vous; vous seule faisiez son bonheur. Il avait du mérite, de la naissance, de l'honnêteté, de la jeunesse, une assez jolie figure; tout le monde l'estimait, le recherchait, le chérissait; vous ne sauriez le nier. Comment donc avez-vous pu, après cela, vous déterminer à rompre tout à coup avec lui, à la seule instigation d'un cagot, d'un babillard, d'un envieux, qui ne désirait peut-être que de remplir auprès de vous la place de ce galant homme? Je ne conçois pas par quel étrange aveuglement il y a des femmes qui n'aiment point les hommes, et qui ne font aucun cas des soins qu'ils leur rendent. Si elles voulaient faire usage de leur raison, si elles considéraient la noblesse, la grandeur de l'homme, et la prééminence que Dieu lui a donnée sur tous les autres êtres, il n'y en aurait pas une qui ne se glorifiat d'avoir un amant, de se l'attacher, de lui plaire, de

s'en faire adorer, et d'éviter avec soin tout ce qui pourrait la refroidir. Vous avez cependant fait tout le contraire, et cela par les conseils d'un moine, moins animé du zèle de la religion que jaloux des plaisirs de votre bon ami.

Voilà, Madame, voilà le péché que le Tout-Puissant, qui pèse tout dans une juste balance, et qui conduit toutes choses à la fin qu'il s'est proposée, n'a pas voulu laisser impuni. L'ingratitude est un crime horrible qui n'est jamais impuni, et vous vous êtes rendue coupable de ce crime en congédiant, comme vous l'avez fait, un amant qui ne vivait que pour vous. Vous avez voulu, sans sujet, faire mourir Tédalde de chagrin et de désespoir, et votre mari court risque aussi, sans sujet, de perdre la vie à cause de ce même Tédalde. Si vous voulez donc sauver le mari, il faut réparer l'injustice que vous avez faite à l'amant. Il faut, s'il revient de son long exil, que vous lui rendiez vos bonnes grâces. votre bienveillance, votre amitié, vos faveurs même, afin qu'il soit dans votre cœur tel qu'il y était avant que vous eussiez sottement ajouté foi aux extravagances de ce détestable moine qui vous l'a fait congédier.

La dame, qui avait écouté très attentivement le long discours du pèlerin, ne douta point que son malheur présent ne fût une juste punition de son mauvais procédé à l'égard de son amant infortuné. Quelque relâchée que lui parût la morale du bon apôtre, elle fut touchée de ses raisons, qu'elle regardait comme mot d'évangile. Ami de Dieu, lui dit-elle, je suis pénétrée de la vérité de tout ce que vous venez de me dire. Je connais à présent les religieux que je prenais. hélas! pour autant de saints: mais le portrait que vous venez d'en faire m'en donne une toute autre idée, Je reconnais également mon tort à l'égard du pauvre Tédalde, et je vous assure que je le réparerais de mon mieux s'il était en mon pouvoir. Oui, je suis une malheureuse, une inhumaine, et je voudrais qu'il me fût possible d'effacer, par une conduite opposée, l'injustice et la cruauté dont je me suis rendue coupable envers cet honnête homme. Mais, le moyen? Ce cher amant n'existe plus, et c'est moi qui suis cause de sa mort. Maudit moine! que je me reproche d'avoir écouté tes funestes conseils!

Tranquillisez-vous, Madame, reprit le pèlerin, Tédalde

n'est point mort, il est plein de vie et de santé. Vous êtes à temps de réparer les tourments que vous lui avez fait souffrir, et je puis vous assurer que si vous lui rendez vos bonnes grâces, il oubliera tous ses maux, pour ne goûter que le plaisir de vous plaire et de vous aimer. - Prenez donc garde à ce que vous dites, homme de Dieu. Je suis sûre que Tédalde n'est plus. Je l'ai vu étendu devant ma porte percé de mille coups; je l'ai tenu longtemps dans mes bras, et j'ai arrosé son visage de mes larmes; et cela même m'a attiré quelques médisances. Plut au ciel qu'il fût encore en viel sa présence me ferait autant de plaisir que la liberté de mon mari; et dût le public en jaser, je m'estimerais très heureuse de pouvoir lui rendre ma première affection. - Soyez sûre, Madame, que Tédalde vit encore, et je me fais fort de vous le représenter plus amoureux que jamais, si vous me promettez de suivre votre première résolution. - Je vous le jure sur tout ce qu'il y a de plus saint; mon cœur est trop plein de

lui pour que je puisse changer à cet égard.

Tédalde jugea pour lors qu'il était temps de se faire connaître, et de donner à Hermeline des assurances positives de la délivrance d'Aldobrandin. Ne vous affligez plus, ma chère dame, sur le sort de votre mari, je vais vous découvrir un secret qu'il faut que vous gardiez toute votre vie. Après avoir dit ces mots, le pèlerin, pour plus grande sûreté, ferma la porte de la salle, et la dame, qui le regardait comme un saint homme, le laissa faire sans montrer la moindre défiance. Ensuite il s'approche d'elle, et tirant de sa poche un anneau dont elle lui avait fait présent, la dernière nuit qu'il avait passé avec elle, et qu'il avait gardé très précieusement : Connaissez-vous cet anneau, lui dit-il, en le lui présentant? Je le connais fort bien, répondit-elle en soupirant, c'est un anneau qui m'a appartenu, et dont j'avais fait présent à Tédalde pour gage de ma tendresse. - Eh bien! Madame, c'est Tédalde en personne qui vous le présente; ne me reconnaissez-vous point? et il ôte en même temps son manteau et son chapeau de pèlerin. Hermeline croit voir un revenant; elle est si effrayée de ce changement imprévu, qu'au lieu sauter au cou de Tédalde, elle cherche à s'enfuir, le prenant réellement pour un ressuscité; mais Tédalde la retient et la rassure en lui disant : Ne craignez rien, Madame; je suis cet amant infortuné, ce Tédalde qui vous fut

si cher, et que vous et mes frères croyez mort sans raison. Ce n'est pas moi qu'on a tué, mais quelque autre qu'on a pris pour moi. Hermeline fut quelque temps dans le trouble: mais enfin, revenue de sa frayeur, et le reconnaissant au son de sa voix et aux traits de son visage qu'elle examina plus attentivement, elle l'embrassa, les larmes aux yeux, et lui témoigna par mille caresses, le plaisir qu'elle avait de le revoir. Tédalde y répondit de son mieux, et eut beaucoup de peine à contenir les transports de son amour. Il remit pourtant à un autre moment le plaisir qui manquait à son bonheur, parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver le mari. Je vais m'occuper, dit-il, de son élargissement, persuadé que vous serez plus constante et plus raisonnable que par le passé. Je me flatte que vous le verrez libre et blanchi de toute accusation, dans moins de deux jours. Je viendrai vous rendre compte de mes démarches, et puis je vous raconterai à loisir tout ce qui me concerne. Sovez tranquille sur le sort d'Aldobrandin: j'ai des preuves de son innocence, et je les ferai valoir.

Tédalde ayant repris son chapeau et son habit de pèlerin, embrassa de nouveau sa chère Hermeline, et la quitta pour se rendre à la prison où son mari était détenu. Il le trouva pâle, défait, et plus occupé des idées de la mort que de l'espoir de sa délivrance. Il entre dans son cachot, du consentement de ses gardes, qui crurent qu'il allait pour le consoler. Aldobrandin, lui dit-il, je suis un de vos amis, qui connaît votre innocence, et que Dieu vous envoie pour vous délivrer de l'infamie dont on vous a couvert et du supplice qu'on vous prépare. Le jour de demain ne se passera point sans que je n'ai fait triompher votre innocence. J'y mets seulement une condition, et je me flatte que vous ne vous y opposerez

point.

Homme de Dieu, répondit le prisonnier, quoique vous me soyez parfaitement inconnu, et que je ne me souvienne seulement point de vous avoir jamais vu, je crois, sans peine, que vous êtes de mes amis, puisque vous le dites, et que vous vous intéressez à mon triste sort. J'ignore par quel moyen vous avez pu découvrir mon innocence, mais je puis vous assurer, en toute vérité, que je n'ai point commis le crime pour lequel on m'a fait essuyer la question, et dont la violence des tourments m'a fait avouer coupable. Dieu a sans doute voulu me punir de mes autres péchés, qui sont en grand nombre; sa volonté soit faite, pourvu que j'obtienne son saint paradis. Je suis aujourd'hui fort détaché de la vie; je vous avoue cependant que je serais charmé de vivre, ne fût-ce que pour faire connaître mon innocence et rétablir mon honneur si indignement flétri. D'après cela, vous pouvez juger de l'obligation que je vous aurai et de l'étendue de ma reconnaissance, s'il est en votre pouvoir de me délivrer de la mort qui m'attend. Non seulement je vous promets de faire ce que vous exigerez de moi, mais je prends à témoin ce Dieu qui m'humilie, que je tiendrai tout ce que je vous aurai promis. Parlez, je suis disposé à tenter même l'impossible, pour me conformer à vos désirs, si j'ai le bonheur de recouvrer ma liberté.

Ce que j'exige de vous n'est pas seulement possible, mais très honnête: c'est qu'après que j'aurai fait voir votre innocence, vous vous réconciliez de bonne foi avec les frères de Tédalde, qui ne vous ont poursuivi en justice que parce qu'ils vous ont cru coupable de la mort de leur frère, sur de faux rapports et de faux indices. Voyez si vous êtes dans l'intention de leur pardonner, et de les regarder comme vos amis, comme vos propres frères, après toutefois qu'ils auront réparé de tout leur pouvoir le tort qu'ils vous ont fait par erreur? Quelque doux que soit le plaisir de la vengeance pour un cœur aussi ulcéré que le mien, répondit Aldobrandin, j'y renoncerai volontiers par égard pour un ami si généreux, et dans l'espoir de faire connaître mon innocence. Oui, je leur pardonnerai tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je le leur pardonne dès ce moment, puisque vous l'exigez. Je vous promets même, si je sors d'ici, de faire toutes les démarches que vous désirerez à cet égard. Cette réponse plut infiniment au pèlerin. Il exhorta le prisonnier à prendre courage, et il lui fit espérer que le lendemain ne se passerait pas sans qu'il ne reçût de bonnes nouvelles. Il ne jugea pas à propos de lui en dire davantage; mais il l'embrassa affectueusement avant de le quitter.

Au sortir de la prison, il alla droit au palais, et parvint à obtenir une audience particulière de l'un des principaux magistrats, fort renommé par son intégrité. Vous savez, monseigneur, lui dit-il, que tous les hommes sont intéressés à connaître la vérité, particulièrement les personnes de votre

état, afin que les innocents ne paient point pour les coupables. Je suis persuadé que vous seriez fâché de faire périr un homme dont on vous aurait fait connaître l'innocence: c'est ce qui me fait prendre la liberté de venir vous représenter que vous avez agi avec trop de rigueur envers le nommé Aldobrandin Palermini, qu'on est sur le point de faire mourir. Je vous rends trop de justice pour vous soupconner de mauvaise foi, vous et les autres magistrats qui l'avez ainsi jugé. Vous n'avez agi de la sorte que parce que vous l'avez cru réellement coupable de la mort de Tédalde Eliséi. Mais je vous avertis que ce n'est point lui qui a commis ce crime; il est entièrement innocent, et je me fais fort de vous en convaincre avant la nuit, en vous faisant connaître et en vous livrant les véritables assassins.

Le juge, qui n'était pas intimement convaincu du crime d'Aldobrandin, et qui ne l'avait vu condamner à mort par ses confrères qu'avec regret, fut bien aise d'entendre parler ainsi le pèlerin. Il l'interroge, et avant appris ce que Tédalde avait entendu la nuit passée, il donne aussitôt des ordres pour faire prendre les trois coquins et la femme. Ils furent arrêtés la nuit suivante, au premier sommeil, sans la moindre résistance. Ils comparurent aussitôt devant le juge, qui les interrogea chacun en particulier, et qui, les ayant menacés de la question, leur arracha l'aveu de leur crime. Ces malheureux confirmèrent cet aveu à la confrontation, ajoutant toutefois qu'lls ne connaissaient pas Tédalde Eliséï, et que celui qu'ils avaient tué était un homme de la campagne, qui venait fréquemment à Florence, où il logeait ordinairement chez eux. Interrogés sur le motif qui les avait portés à commettre ce meurtre, ils répondirent que c'était pour se venger de ce que cet homme avait voulu, pendant leur absence, débaucher la femme de l'un d'eux.

Le pèlerin, témoin de tout ce qui venait de se passer, prit congé du magistrat sans lui dire qui il était, voulant le laisser dans l'opinion que l'homme assassiné était de la famille des Eliséï. Il retourna ensuite secrètement chez Hermeline, qui l'attendait avec impatience. Elle ne s'était point couchée, mais elle avait fait coucher ses domestiques pour se trouver seule avec lui. Réjouissez-vous, ma bonne amie, je vous apporte de bonnes nouvelles, lui dit-il en l'abordant; votre mari est sur le point d'être mis en liberté. Pour lui en don-

ner de plus fortes assurances, il lui rendit compte de tout ce qui était arrivé. La dame fut au comble de la joie. Que je suis aise de vous revoir, lui dit-elle, après vous avoir tant pleuré! que je vous ai d'obligation! sans vous mon mari aurait perdu l'honneur et la vie. Comment pourrai-je m'acquitter envers vous, mon cher Tédalde! - Je suis trop heureux et trop payé si vous m'aimez, si vous m'avez rendu ce cœur autrefois si tendre et si passionné. - N'en doutez point, mon bel ami; ces tendres baisers doivent vous en être de sûrs garants. On imagine bien que son amant les lui rendit. Après s'être livrés l'un et l'autre aux plus douces étreintes, après s'être juré un amour éternel, pour mieux sceller leur réconciliation, ils se couchèrent et passèrent le reste de la nuit à goûter des plaisirs dont les seuls amants passionnés peuvent se former une juste idée.

Le jour commençant à poindre, l'heureux Tédalde entretint sa maîtresse du dénouement qu'il avait dessein de donner à cette espèce de tragédie; il la pria de nouveau de garder le secret, et sortit de la maison, toujours sous son habit de pèlerin, pour apprendre l'état des affaires d'Aldo-

brandin.

Les juges, s'étant pleinement convaincus de son innocence, se hâtèrent de révoquer la sentence qu'ils avaient rendue contre lui, et ordonnèrent son élargissement. Peu de jours après, ils condamnèrent les véritables meurtriers à avoir la tête tranchée sur le lieu même où ils avaient commis le crime, ce qui fut exécuté.

Aldobrandin, rendu à sa femme, à ses parents et à ses amis, se fit un devoir de publier que le pèlerin était son libérateur. Il le mena dans sa maison, et le pria d'y demeurer autant de temps qu'il lui plairait. Il y fut fêté, chéri, caressé de toute la parenté, et surtout de madame Hermeline, qui connaissait son mérite mieux que personne.

Plusieurs jours s'étant passés en réjouissances, le pèlerin somma son hôte de se réconcilier, comme il l'avait promis, avec les frères de Tédalde, qui étaient dans la dernière surprise d'un changement si subit, et qui craignaient qu'Aldobrandin ne les prît à partie pour l'avoir fait arrêter si imprudemment sur un simple soupçon de jalousie. Aldobrandin répondit avec franchise qu'il était tout prêt à faire ce qu'il lui prescrirait à cet égard. Il faut, dit alors le pèlerin,

que vous fassiez préparer pour demain un grand repas. Vous engagerez vos parents et leurs femmes à s'y trouver, et j'irai, de votre part, prier les frères de Tédalde de s'y rendre, après leur avoir annoncé notre projet de réconciliation. Aldobrandin l'ayant laissé maître de tout, il alla chez ses quatre frères, leur parla comme il convenait dans la circonstance, et leur prouva, par des raisons solides et sans réplique, qu'ils lui devaient des réparations. Ils lui promirent de se rendre chez lui, et de lui demander pardon de tout ce que leur attachement pour leur frère leur avait fait entreprendre contre lui. Quand il eut ainsi leur parole, il les pria, de sa part, à diner pour le lendemain, avec leurs femmes.

Le jour suivant, les quatre frères en habit de deuil (car ils ignoraient encore la déclaration qu'avait faite, touchant la qualité du mort, les vrais auteurs de l'assassinat), et, accompagné de quelques-uns de leurs amis, sortirent un peu avant l'heure indiquée pour se rendre chez Aldobrandin, où ils arrivèrent les premiers. Ils n'eurent pas plutôt paru devant lui, qu'ils posèrent à terre leurs épées, et lui demandèrent pardon, en se mettant à sa discrétion. Le bon Aldobrandin les recut les larmes aux yeux, et les embrassa, en leur disant qu'il leur pardonnait de tout son cœur. Leurs femmes et leurs sœurs arrivèrent ensuite en deuil, et furent très bien accueillies. Chacun fit de son mieux pour se surpasser en honnêtetés. Le festin n'alla pas moins bien que le raccommodement; on fut magnifiquement servi et tout se passa avec beaucoup de décence. Cependant le repas fut triste et silencieux, à cause du deuil des Eliséï, qui croyaient toujours que l'homme assassiné était véritablement leur frère Tédalde, dont on leur avait annoncé l'arrivée. Ils savaient seulement, comme le reste du public, qu'Aldobrandin avait été soupçonné et accusé à faux. Ce qui avait donné lieu à cette accusation, c'est que le corps du prétendu Tédalde avait été trouvé percé de coups sur la porte de sa maison, où les meurtriers l'avaient apporté pour donner le change sur les auteurs du délit. Leur douleur, encore récente, répandit un air morne sur le reste de l'assemblée, qui donna lieu à quelques convives de blâmer le pèlerin d'avoir ordonné cette fête. Afin de réparer cette irrégularité et de dissiper cette tristesse, il crut devoir se faire connaître. Il se lève,

après le premier service, et se tenant debout : Je sens, dit-il. Messieurs et Dames, que pour rendre votre satisfaction complète, et répandre la gaîté sur vos visages ; je sens, dis-je, qu'il faudrait ici la présence de Tédalde. Je suis bien aise de vous apprendre que ce n'est pas lui qui a été assassiné. Il est encore plein de vie, et ce qui vous étonnera davantage, il est actuellement dans cette compagnie, sans qu'aucun de vous l'ait reconnu. Je vais vous le montrer; et, en disant ces derniers mots, il quitte son habit de pèlerin. Tous les regards se fixent sur lui, on l'examine, on l'étudie; et comme on a de la peine à le reconnaître, il se met à rapporter une foule de particularités capables de convaincre les convives qu'il n'en imposait point. Ceux qui composaient cette nombreuse assemblée, paraissaient tombés des nues; on se regardait avec surprise; ses frères même ne savaient que croire, Mais. quand il eut conté ses aventures, et cité plusieurs anecdotes que lui seul pouvait savoir, ils se rendirent à ces marques, et coururent l'embrasser ainsi que ses sœurs. Aldobrandin et les autres en firent autant. Il n'y eut qu'Hermeline qui demeura froide et tranquille. Son mari en fut surpris et lui reprocha son indifférence devant tout le monde. Il n'y a ici personne, mon cher mari, lui répondit-elle d'un ton assez fort pour que toute l'assemblée pût l'entendre, qui lui fit plus volontiers que moi des caresses, et qui eût plus sujet de lui en faire, puisque c'est à lui que je dois le bonheur de te posséder encore; mais les mauvais bruits qu'on a répandus le jour de la mort de celui qu'on a pris pour lui, m'obligent de retenir les mouvements de ma juste reconnaissance. Belle raison, répliqua le mari! Crois-tu que j'ajoute foi à tous ces bavardages? Je lui dois ma liberté, et cela doit confondre les calomniateurs. Lève-toi, cours l'embrasser, et ne t'embarrasse pas du reste. Hermeline le désirait trop pour se le faire dire encore : elle l'embrassa donc, et lui fit mille amitiés. La manière libre et généreuse dont en usait Aldobrandin plut extrêmement aux frères de Tédalde. Tout le monde fut content, et les honnêtetés mutuelles rétablirent entièrement la bonne intelligence entre les deux familles. L'ex-pèlerin, au comble de sa joie, déchira les habits de deuil que portaient ses frères, leurs femmes et ses sœurs, et leur en fit mettre d'autres. Ensuite on chanta, on dansa, on fit mille folies plus amusantes les unes que les autres; de sorte que

la fin du repas fut aussi gaie que le commencement avait été triste. Tédalde régala le lendemain les mèmes convives, et plusieurs jours se passèrent en festins et en divertissements.

Les Florentins regardèrent longtemps Tédalde comme un homme ressuscité. On était tenté de crier au miracle. Plusieurs de ses parents même n'étaient pas tout à fait convaincus que ce fût véritablement lui, et ne l'auraient peut-être jamais cru, sans un évènement qui fit connaître quel était

celui qui avait été tué:

Des gens de l'Unigiane passant un jour devant la maison de Tédalde et le voyant sur sa porte, coururent le saluer. Eh! bonjour, notre ami Fativole, lui dirent-ils en présence de ses frères! Comment te portes-tu? Vous vous trompez. mes bonnes gens, répondit-il ; vous me prenez sans doute pour un autre, car je ne vous connais point. En effet, ils reconnurent à sa voix qu'ils s'étaient mépris, et lui en firent des excuses. Jamais homme, ajoutèrent-ils, n'a mieux ressemblé à un de nos amis, nommé Fativole, de Pontremoli, qui doit être arrivé ici depuis environ quinze jours et que nous cherchons partout sans pouvoir le découvrir : il fallait vous entendre parler pour nous détromper ; vous lui ressemblez parfaitement, à l'habit près, car le sien n'était pas aussi beau, ni de si belle couleur que le vôtre. Comment était-il habillé, dit le frère aîné de Tédalde, qui avait entendu leur conversation? De la même étoffe et de la même couleur que vous voyez nos habits; car c'est un homme de notre état, répondirent-ils. Ces détails et plusieurs autres particularités qu'on apprit de ces étrangers, firent voir clairement que ce Fativole était l'homme qui avait été assassiné; et dès ce moment tout le monde demeura entièrement convaincu que l'ex-pèlerin n'en avait aucunement imposé.

C'est ainsi que Tédalde, expatrié par les rigueurs d'une maîtresse qu'il adorait, parvint à renouer avec elle, après une absence de sept ans, qui fut cause de sa grande fortune. La belle fit de son mieux pour lui faire oublier son ancien tort; et ces deux amants vécurent depuis dans une si parfaite union, et se conduisirent avec tant de prudence, qu'ils n'eurent jamais le moindre démêlé, et que peu de per-

sonnes se doutèrent de leurs amours.

NOUVELLE VIII. - LE RESSUSCITÉ.

Ouelque longue que fût la nouvelle de madame Émilie. elle ne le parut point à l'assemblée, vu la quantité et la diversité des événements qu'elle renfermait. Elle fut d'ailleurs racontée avec tant de grâce et de vivacité qu'on parut fâché de la voir sitôt finir. La reine alors se tourna vers madame Laurette, et lui fit entendre, par un signe, qu'elle désirait lui voir remplir sa tâche. Cette dame prit incontinent la parole, et débuta en ces termes :

L'histoire que je vais vous raconter a tout l'air d'une fable; je puis cependant vous assurer, mes chères et aimables Dames, qu'elle est véritablement arrivée. Une circonstance de celle que nous venons d'entendre m'en a rappelé tout à l'heure le souvenir : c'est la mort prétendue de Tédalde. Vous allez voir comment un homme qui n'était pas mort, quoiqu'il en eût les apparences, fut enterré et ressuscité ensuite par un fripon de moine, qui fit passer pour un miracle de sa façon ce qui ne fut que l'ouvrage de sa scélératesse.

Il y eut, et il y a encore dans la Toscane, une abbave située dans un lieu solitaire, comme le sont ordinairement ces sortes de maisons. Le moine qui en était l'abbé, menait une vie assez régulière, à l'article des femmes près, dont il ne pouvait se passer; mais le bon père prenait si bien ses mesures que ses intrigues étaient parfaitement ignorées de sa communauté, qui le regardait comme un saint religieux. Il y avait, dans le voisinage de l'abbaye, un riche paysan, nommé Féronde, homme matériel et stupide. Il fit connaissance avec l'abbé, qui, le voyant si simple et si bête, ne le recevait chez lui que pour avoir occasion de s'égayer à ses dépens. Ayant passé quelques jours sans paraître au couvent, l'abbé résolut d'aller lui faire une visite. La femme de Féronde était jeune et jolie. Le moine ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il en devint amoureux. Quel dommage, disait-il.

que ce rustre possède un pareil bijou dont il ne connaît sans doute pas le prix! Il se trompait; car, quoique Féronde n'eût pas d'esprit, il ne laissait pas de bien aimer sa femme, et la veillait de près; il en était même si jaloux qu'il ne la perdait presque pas de vue. Cette dernière découverte ne fit aucunement plaisir à l'abbé, qui la convoitait de tout son cœur, et qui craignait de ne pouvoir la lui débaucher. Il ne perdit cependant pas espérance. Comme il était fin et rusé, il sut si bien amadouer le jaloux, qu'il l'engagea à mener quelquefois sa femme au beau jardin de l'abbave. Le bon hypocrite partageait avec eux le plaisir de la promenade; et, pour mieux les duper l'un et l'autre, ne les entretenait que de choses saintes. L'onction qu'il mettait dans ses discours, le zèle qu'il montrait pour leur salut, le faisait passer pour un saint dans leur esprit. Enfin il joua si bien son personnage que la femme mourait d'envie de le prendre pour son directeur. Elle en demanda la permission à son mari, qui la lui accorda volontiers. La voilà aussitôt aux pieds de l'abbé, qui, ravi d'avoir une telle pénitente, se proposait de tirer parti de sa confession pour la conduire à ses fins. Le catalogue des gros péchés fut bientôt expédié; mais les affaires du ménage furent de plus longue discussion. C'était là que le confesseur l'attendait. Il lui demanda si elle vivait bien d'accord avec son mari. Hélas! lui répondit-elle, il est bien difficile de faire son salut avec un pareil homme. Vous ne sauriez vous imaginer ce que j'ai à souffrir de sa bêtise et de sa stupidité. Ce sont continuellement des altercations, des gronderies et des reproches sur des misères. Il est d'ailleurs d'une jalousie dont rien n'approche, quoique je puisse dire, avec vérité, que je n'v donne pas sujet. Je vous aurais bien de l'obligation, mon père, si vous vouliez me dire comment je dois m'y prendre pour le guérir de ce travers qui fait mon malheur et le sien. Tant qu'il se conduira comme il le fait à mon égard, je crains que toutes mes bonnes œuvres ne soient des œuvres mortes, par les impatiences continuelles auxquelles je me livre.

Ces paroles chatouillèrent agréablement l'oreille et le cœur de l'abbé. Il crut, dès ce moment, qu'il lui serait aisé d'accomplir ses desseins sur la belle. Il est sans doute bien désagréable, répondit-il, pour une femme sensible et jolie, de ne trouver dans son mari qu'un sot sans esprit et sans

jugement; mais je crois qu'il est encore plus fâcheux pour elle d'avoir affaire à un mari dur et jaloux. Je conçois, ma fille, toute l'étendue de vos peines. Le seul conseil que je puisse vous donner pour les diminuer, c'est de tâcher de quérir votre mari du mal cruel de la jalousie. Je conviens que la chose ne vous est pas aisée; mais je vous offre mes services. Je sais un remède infaillible : je l'emploierai. pourvu toutefois que vous me promettiez un secret inviolable sur ce que je vous dirai. - Ne doutez point de ma discrétion, répondit la dame; je mourrais mille fois, s'il était possible, plutôt que de révéler une chose que vous m'auriez défendu de dire. Parlez sans crainte, et dites-moi quel est ce remède? Si nous voulons, répliqua l'abbé, que votre mari guérisse, il faut, de toute nécessité, qu'il fasse un tour en Purgatoire. - Que dites-vous donc là, mon cher père ? Est-ce qu'on peut aller en Purgatoire tout en vie ? - Non. il mourra avant d'y aller; et quand il y aura passé assez de temps pour être guéri de sa jalousie, nous prierons Dieu, l'un et l'autre, qu'il le rappelle à la vie, et je vous garantis que nos prières seront exaucées. - Mais en attendant qu'il ressuscite, faudra-t-il que je demeure veuve? Ne pourrai-je point me remarier? - Non, mon enfant, il ne vous sera pas permis de prendre un autre mari; Dieu en serait irrité. D'ailleurs vous seriez obligée de le quitter lorsque Féronde reviendra de l'autre monde, et ce nouveau mariage ne manquerait pas de le rendre plus jaloux qu'auparavant. - Je me soumettrai aveuglément à toutes vos volontés, mon père, pourvu qu'il guérisse de son mal, et que ie ne sois pas dans le cas de demeurer longtemps dans le veuvage; car je vous avoue que s'il arrivait que vous ne puissiez le ressusciter, il me serait difficile de n'en point prendre un autre, dût-il être jaloux comme lui. - Sovez tranquille, ma chère enfant, j'arrangerai toutes choses pour le mieux; mais quelle récompense me donnerez-vous pour un tel service ? - Celle que vous souhaiterez, si elle est en mon pouvoir; mais que peut faire une femme comme moi pour un homme comme vous? Vous pouvez faire autant et plus pour moi, reprit l'abbé, que je ne puis faire pour vous; je vais vous procurer le repos, il ne tiendra qu'à vous de me le procurer aussi; car je l'ai totalement perdu depuis que je vous connais; vous pouvez même me conserver la vie, que je

perdrai infailliblement, si vous n'apportez remède à mon mal. - Que faut-il donc que je fasse ? Je ne demande pas mieux que de vous témoigner ma reconnaissance. Quel est votre mal, et comment puis-je le guérir? - Mon mal n'est autre chose que beaucoup d'amour pour vous; et si vous ne m'aimez comme je vous aime, si vous ne m'accordez vos faveurs, je suis un homme mort. Hélas! que me demandezvous là, dit la femme toute étonnée? Je vous regardais comme un saint. Convient-il à un prêtre, à un religieux, à un confesseur de faire de pareilles demandes à ses pénitentes. - Ne vous en étonnez pas, ma chère amie; la saintete n'en sera point altérée, parce qu'elle réside dans l'âme. et que ce que je demande ne regarde que le corps. Ce corps a ses besoins, qu'il est permis de satisfaire, pourvu que l'on conserve un esprit pur. Ce n'est pas la nourriture que l'on prend qui constitue le péché de gourmandise; c'est l'idée qu'on y attache; il en est de même des autres besoins de l'homme. Si quelque chose doit vous étonner, c'est l'effet que produit votre beauté sur une âme qui n'a coutume de voir que des beautés célestes. Il faut que vos charmes soient bien puissants pour m'avoir porté à désirer la faveur que ie vous demande. Vous pouvez vous vanter d'être la plus belle de toutes les femmes, puisque la sainteté même n'a pu se défendre de convoiter votre cœur. Quoique religieux, quoique abbé, quoique saint, je n'en suis pas moins homme. J'en aurais plus de mérite sans doute devant Dieu si je pouvais faire le sacrifice de l'amour que vous m'avez inspiré et du plaisir que j'en attends ; mais je vous avoue que ce sacrifice est au-dessus de mes forces, tant votre beauté a fait d'impression sur mon âme. Ne me refusez donc pas la grâce que je vous demande. Pourquoi balanceriez-vous à me l'accorder? Je ne suis pas encore vieux, comme vous voyez: quelque austère que soit la vie que je mène, elle ne m'a pas encore défiguré; mais quand bien même je ne vaudrais pas votre marı du côté de la figure, ne devez-vous pas aimer qui vous aime, et avoir quelque complaisance pour quelqu'un qui tenterait l'impossible pour vous rendre heureuse dans ce monde et dans l'autre ? Bien loin que ma proposition vous fit de la peine, vous devriez en être charmée. Tandis que le jaloux Féronde sera en Purgatoire, je vous ferai compagnie, et vous servirai de mari; personne

n'en saura jamais rien. Profitez donc, ma belle amie, de l'occasion que le ciel vous ménage. Je connais beaucoup de femmes qui seraient ravies d'avoir une pareille fortune. Si vous êtes sage, vous ne la laisserez point échapper. Sans compter que j'ai beaucoup de belles bagues et des bijoux très précieux, dont je vous ferai présent, si vous consentez à faire pour moi ce que je suis disposé à faire pour vous. Seriez-vous assez peu reconnaissante pour me refuser un service qui vous coûtera si peu, lorsque je veux vous en

rendre un si important à votre tranquillité?

La femme, les yeux baissés, ne savait que répondre au saint religieux. Elle n'osait dire non, et dire oui ne lui paraissait pas chose honnête et décente. L'abbé, qui vit son embarras, en augura favorablement. Il crut qu'elle était ébranlée. Pour l'enhardir et achever de la déterminer, il redoubla ses prières et ses instances. Il parvint enfin à lui persuader, par des raisons tirées de sa dévotion et de sa sainteté, qu'il n'y avait rien de criminel dans ce qu'il lui demandait. La belle alors lui répondit, non sans quelque peu de honte et de timidité, qu'elle ferait tout ce qu'il lui plairait; mais que ce ne serait qu'après qu'il aurait envoyé Féronde en Purgatoire. Il y sera bientôt, dit l'abbé plein de joie. Tâchez seulement de l'engager à me venir voir demain ou après-demain, le plus tôt ne sera que le mieux: et en disant cela, il lui mit un anneau au doigt et la renvoya.

La bonne femme, fort satisfaite du présent de l'abbé, et espérant en recevoir d'autres, alla voir plusieurs de ses amies, avant de rentrer chez elle, pour avoir occasion de parler de l'abbé. Elle leur raconta des choses merveilleuses de sa sainteté, et ne tarissait point sur son compte. On crut d'autant plus volontiers tout le bien qu'elle en disait que personne n'avait garde de le soupçonner d'hypocrisie et

de galanterie.

Féronde ne tarda pas à aller à l'abbaye. Le fripon d'abbé ne l'eut pas plutôt vu, qu'il se mit en devoir d'exécuter son noir dessein. Il avait reçu des contrées d'Orient une poudre merveilleuse qui faisait dormir plus ou moins de temps, selon que la dose était plus ou moins forte. La personne de qui il la tenait lui en avait donné la recette, et en avait fait plusieurs fois l'expérience. On pouvait s'en servir à coup sûr, lorsqu'on voulait envoyer quelqu'un dans l'autre monde, et

l'en faire revenir après un certain temps. Cette poudre était si extraordinaire que, pendant qu'elle agissait, on eût dit que le dormant était mort, sans que pour cela elle lui causât la moindre incommodité : elle ne faisait qu'ôter l'usage des sens. L'abbé en mit dans du vin, et en donna à Féronde une quantité suffisante pour le faire dormir trois jours. Quand cela fut fait, il sortit de sa chambre avec lui pour se promener dans le cloître, jusqu'à ce qu'il commença à s'endormir. Il y rencontra plusieurs moines, avec lesquels il s'égaya des bétises du bon paysan. Cette récréation ne dura pas longtemps. La poudre commença à faire son effet. Féronde s'endort et tombe tout à coup. L'abbé feint d'être troublé de cet accident, qu'on prit pour une attaque d'apoplexie, et donne des ordres pour qu'on transporte le malade dans une chambre. Chacun s'empresse de le secourir; les uns lui jettent de l'eau froide sur le visage ; les autres lui font respirer du vinaigre pour rappeler ses esprits; mais tout est inutile. On lui tâte le pouls, qu'on trouve sans mouvement; on ne doute plus que le pauvre homme ne soit mort. On en fait avertir sa femme et ses parents, qui viennent gémir et pleurer autour de son corps. Enfin on l'enterra avec les cérémonies accoutumées ; mais tout vêtu et dans un grand caveau. Sa femme qui espérait de le revoir dans peu, d'après la parole que jui en avait donnée l'abbé. fut moins affligée de sa mort qu'elle ne l'aurait été sans cet espoir, et s'en retourna chez elle avec son petit enfant, qu'elle avait mené aux funérailles, disant aux parents de son mari qu'elle ne se remarierait de sa vie.

La nuit ne fut pas plutôt venue que l'abbé et un moine boulonnais, son intime ami, qu'il avait attiré dans son couvent depuis peu de jours, se rendent au caveau, le tirent du cercueil et le portent dans le vade in pace: c'était une cave obscure et profonde, qui servait de prison aux moines qui avaient commis quelque fredaine. Ils lui ôtent ses habits, l'habillent en moine, et l'étendent sur la paille, en atten-

dant son réveil.

Le lendemain, l'abbé, accompagné d'un autre moine, fit une visite de cérémonie à la veuve, qu'il trouva en deuil et dans l'affliction. Après l'avoir consolée par des discours pleins de sagesse et d'édification, il la prit à l'écart, et lui rappela, à voix basse, pour n'être pas entendu de son

camarade, la promesse qu'elle lui avait faite. La femme devenue libre par la mort de son mari, et voyant luire au doigt de l'abbé un anneau beaucoup plus beau que celui qu'elle en avait déjà reçu, lui répond qu'elle est encore disposée à la tenir, et il convient avec elle qu'il ira la rejoindre la nuit suivante.

Il y alla en effet, vêtu des habits du pauvre Féronde qui dormait encore. Il coucha avec elle, et s'en donna à loisir tant et plus, malgré la sainteté dont il faisait profession. On sent bien que le drôle ne s'en tint pas à cette nuit-là. Il allait et venait si souvent qu'il fut rencontré par plusieurs personnes; mais comme il ne faisait ce chemin que de nuit, ces bonnes gens s'imaginèrent que Féronde lui-même revenait pour demander des prières ou faire quelque pénitence; ce qui donna lieu dans tout le village à mille contes plus ridicules les uns que les autres. On en parla même à la veuve; mais comme elle savait mieux que personne ce qui en était, elle ne s'en mit guère en peine.

Cependant le pauvre Féronde se réveilla trois ou quatre jours après. Il ne pouvait s'imaginer dans quel lieu il se trouvait, lorsque le moine boulonnais entra dans sa prison, muni d'une poignée de verges, dont il lui appliqua cinq ou six coups à force de bras. Hélas! où suis-je? s'écriait-il en fondant en larmes. Tu es en purgatoire, lui répondit le moine d'une voix terrible. - Je suis donc mort ? Sans doute, repartit le moine. A cette nouvelle, le pauvre homme se lamente plus fort, pleure sa femme et son fils, et dit les plus grandes extravagances du monde. Le moine rentra quelque temps après pour lui apporter de quoi boire et manger. Et quoi! dit Féronde, est-ce que les morts mangent? Oui, dit le religieux; oui, ils mangent quand Dieu l'ordonne. La nourriture que je t'apporte est ce que la femme que tu as laissée sur la terre a envoyé ce matin à l'église pour faire dire des messes pour le repos de ton âme; Dieu veut qu'on te le rende ici. - O vous! qui que vous soyez, donnez de ma part à cette chère femme, donnez-lui le bonjour. Je l'aimais tant, quand je vivais, que je la serrais toute la nuit dans mes bras; je la couvrais sans cesse de baisers, et puis, quand l'envie m'en prenait, je lui faisais autre chose. Saluez-la, vous dis-je, de ma part, s'il est en votre pouvoir, monsieur le diable, ou monsieur l'ange; car je ne sais

lequel des deux vous êtes. Après avoir ainsi parlé, notre bon imbécile, qui se sentait faible, se mit à manger et à boire. N'ayant pas trouvé le vin bon; que Dieu la punisse, s'écria-t-il incontinent! c'est une véritable carogne. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé au prêtre du vin du tonneau qui est couché le long du mur? A peine eut-il achevé de prendre la mince nourriture qu'on lui avait donné que le moine recommença à le discipliner. — Pourquoi me frapper ainsi? — Parce que Dieu me l'a commandé; il veut que tu en reçoives autant deux fois le jour. — Et pourquoi, je vous prie? — Parce que tu as été jaloux de ta femme, qui était la plus honnête et la plus vertueuse du village.

Hélas! cela est vrai; elle était plus douce que le miel; mais je ne savais pas que la jalousie fût un péché devant Dieu. Je vous assure que si je l'avais su, je n'aurais point été jaloux. — Tes assurances sont inutiles; je dois exécuter les ordres qui me sont donnés; tu devais t'en instruire quand tu vivais. Ce châtiment du moins t'apprendra à ne plus l'être si tu retournes jamais au monde. — Est-ce que les morts peuvent retourner sur la terre? — Oui, quand

c'est la volonté de Dieu.

Hélas! si je puis jamais y retourner, je me promets bien d'être le meilleur mari du monde. Non, jamais il ne m'arrivera de gronder ni de maltraiter ma femme. Je me contenterai seulement de lui faire des reproches au sujet du mauvais vin qu'elle m'a fait boire, et sur ce qu'elle n'a point envoyé de chandelles à l'église, puisqu'elle est cause que j'ai mangé dans les ténèbres. - Elle a eu soin d'en envoyer, mais on les a brûlées à dire des messes. - La bonne femme! que je suis fàché de l'avoir quelquefois tourmentée! Hélas! on ne connaît le prix des choses que quand on les a perdues. Si je retourne jamais chez moi, je lui laisserai faire tout ce qu'elle voudra. La bonne, l'excellente femme ! Mais vous, qui m'avez si fort étrillé pour la venger de ma jalousie, apprenez-moi donc qui vous êtes! - Je suis un mort comme toi, né en Sardaigne; et parce qu'il m'est arrivé de louer la jalousie à un maître que je servais, Dieu m'a condamné à te porter à manger, et à te battre deux fois le jour, jusqu'à ce qu'il ait décidé autrement de notre destinée. Dites-moi encore, continua Féronde, n'y a-t-il que nous deux ici?- Nous sommes des milliers; mais tu ne peux ni les voir

ni les entendre; et eux aussi ne t'entendent, ni ne te voient.

— A quelle distance sommes-nous de notre pays? — A des milliers de lieues. — Diable! c'est beaucoup; nous devons être sans doute hors du monde, puisqu'il y a si loin d'ici à notre village.

Le moine ne pouvait s'empêcher de rire sous cape des questions saugrenues et de la stupidité du bonhomme. Il allait régulièrement tous les jours lui porter à manger; mais il se lassa de le battre et de lui parler. Ce malheureux avait déjà passé dix mois dans cette prison obscure, lorsque sa femme, qui l'avait presque entièrement oublié, devint grosse. Aussitôt qu'elle s'en fut aperçue, elle en avertit l'abbé, qui ne cessait de lui rendre de fréquentes visites. Ils jugèrent alors qu'il était à propos de ressusciter le mari pour couvrir leur libertinage. Sans cet accident, le pauvre diable eût peut-être passé bien des années dans son purgatoire.

L'abbé se rendit lui-même la nuit suivante dans la prison de Féronde, et, contrefaisant sa voix, il lui cria à travers un long cornet: Console-toi, Féronde, Dieu veut que tu retournes sur la terre, où tu auras un second fils, à qui tu donneras le nom de Benoît. Tu dois cette grâce signalée aux fréquentes prières de ta femme et à celles du saint abbé du couvent de ton village. Dieu soit loué, s'écria le prisonnier plein de joie! je reverrai donc ma douce et bénigne femme, mon cher et tendre fils, le saint et pieux abbé à qui je devrai ma délivrance. Que Dieu les bénisse à jamais!

A peine eut-il dit ces mots, qu'il tomba en léthargie. L'abbé avait eu la précaution de faire mettre dans sa boisson de la même poudre; mais on n'en avait mis qu'autant qu'il en fallait pour le faire dormir quatre ou cinq heures seulement. Il profita de son sommeil, aidé du moine boulonnais, son confident, pour le revêtir de ses habits et le porter secrètement dans le caveau où il avait été d'abord enterré.

Il était déjà grand jour lorsque le prétendu mort se réveilla. Apercevant, par un trou, la lumière qu'il n'avait point vue depuis dix mois, et sentant dès ce moment qu'il était réellement en vie, il s'approcha du trou, et se mit à crier de toutes ses forces qu'on lui ouvrit. Comme personne ne lui répondait, il essaya de la tête et des épaules à pousser lui-même la pierre qui recouvrait le tombeau. Il fit

de si grands efforts, qu'il l'entr'ouvrit, parce qu'elle n'était pas bien jointe. Il crie de nouveau à son secours; les moines, qui venaient de chanter matines, accoururent au bruit de cette voix sourde. Ils s'approchent du tombeau, et sont si épouvantés qu'ils prennent la fuite et vont avertir l'abbé de ce prodige. L'abbé feignait d'être dans ce moment en oraison. Ne craignez rien, mes enfants, leur dit-il, prenez la croix et l'eau bénite, et allons voir, avec un saint respect, ce que la puissance de Dieu vient d'opérer. Pendant ce temps, le bonhomme Féronde était parvenu, à force d'efforts, à détourner assez la pierre pour passer son corps et sortir du tombeau. Il était pâle, défait, comme devait l'être un homme qui avait passé tant de temps sans voir la lumière. Dès qu'il aperçoit l'abbé, il se jette à ses pieds et lui dit: Mon père, ce sont vos prières et celles de ma femme qui m'ont délivré des peines du purgatoire et rendu à la vie. Je prie Dieu qu'il vous accorde de longs jours et vous comble de ses grâces. Que le saint nom du Tout-Puissant soit béni, dit alors l'abbé! Lève-toi, mon fils, et va consoler ta femme, qui, depuis ta mort, n'a cessé de pleurer: va. et sois un fidèle serviteur de Dieu. - Je sens, mon père, tout ce que je lui dois; soyez sûr que je ferai de mon mieux pour lui marquer ma reconnaissance. La bonne, l'excellente femme! Je vais la joindre, et lui prouver par mes caresses le cas infini que je fais de son attachement. Je la recommande, mon père, à vos saintes prières et à celles de la communauté.

L'abbé feignit d'être plus étonné que ses moines; il ne manqua pas de leur faire valoir la grandeur de ce miracle, en l'honneur duquel il leur ordonna de chanter le *Miserere*.

Féronde retourne dans sa maison. Tous ceux qui le rencontrent dans le chemin prennent la fuite, comme à la vue d'un spectre. Sa femme même, quoique prévenue, en eut peur, ou en fit le semblant. Mais quand on le vit s'acquitter de toutes les fonctions d'un homme vivant, quand on l'entendit appeler chacun par son nom, tout le monde se rassura, et on le crut ressuscité tout de bon. Alors de l'interroger et de lui faire mille questions; et lui, de leur donner des nouvelles de l'autre monde, de leur parler de l'âme de leurs parents, et de leur conter ses tristes aventures, en y mêlant mille fables ridicules, comme s'il fût devenu homme

d'esprit et qu'il eût voulu se moquer de leur sotte crédulité. La révélation qu'il avait eue, peu d'instants avant qu'il ne ressuscitât, ne fut point oubliée. Il prétendit qu'elle lui avait été faite par Rangel Bragriel. En un mot, il n'est point d'extravagances qu'il ne débitât du plus grand sang-froid, et qui ne fussent adoptées avidement par le peuple de son

village.

Sa femme le reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Elle mit au monde, au bout de sept mois, un enfant que le prétendu ressuscité nomma Benoît Féronde, et dont il se crut véritablement le père. Ce qu'il avait raconté de l'autre monde, l'absence qu'il avait faite, le témoignage des moines et celui de ses parents qui avaient assisté à ses funérailles, tout concourut à prouver qu'il était réellement ressuscité d'entre les morts: ce qui ne contribua pas peu à grossir la réputation de sainteté du père abbé. Féronde n'oublia jamais les bons coups de verge qu'il avait reçus en purgatoire, et vécut avec sa femme sans soupçon et sans jalousie. Elle profita de son indulgence et de sa simplicité pour continuer ses intrigues avec son saint directeur.

NOUVELLE IX. - LA FEMME COURAGEUSE.

Pour conserver le privilège accordé au facétieux Dionéo, c'était à la reine à conter sa nouvelle puisque tous les autres avaient dit la leur. Aussi dès que madame Laurette eut cessé de parler, et sans attendre que la compagnie l'en priàt, elle prit aussitôt la parole, et dit d'un air aussi noble que gracieux: Qui pourra, Messieurs et Dames, raconter des histoires capables de vous amuser, après avoir entendu celle de madame Laurette? Il est en vérité fort heureux que cette dame n'ait pas été la première à parler; car tout ce qu'on aurait dit après elle ne nous eût guère paru intéressant. Je crains fort que les deux nouvelles qui vous restent à entendre ne vous ennuient après la sienne. N'importe, je

dois remplir ma tâche, et je vais le faire le moins mal qu'il me sera possible.

Il v eut autrefois en France un comte de Roussillon. hommé Esnard, qui, ne jouissant pas d'une bonne santé, avait toujours auprès de lui un médecin connu sous le nom de Gérard, natif de Narbonne en Languedoc. Le comte h'avait qu'un fils, qui se nommait Bertrand. Il était encore enfant, et joli comme un cœur, lorsque son père crut devoir le faire élever avec plusieurs autres enfants de son âge. parmi lesquels se trouvait la fille de son médecin, nommée Gillette. Cette fille parut d'abord avoir beaucoup d'attachement pour lui. Son inclination se fortifia avec l'âge, et se changeaen un amour si grand qu'on n'aurait jamais imaginé qu'une demoiselle, qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, pût être capable d'une si forte passion. Le comte, après avoir été valétudinaire toute sa vie, mourut enfin, et laissa Bertrand, son fils, sous la tutelle du roi de France. qui ne tarda pas à le faire venir à Paris.

On conçoit aisément le chagrin que son départ dut causer à la jeune demoiselle. Elle faillit en mourir de douleur. L'espérance de le revoir la soutint un peu et lui rendit la santé. Quand elle eut perdu son père, dont la mort suivit de près celle de son malade, elle serait volontiers partie pour Paris, si, commençant déjà à raisonner, elle n'avait eu peur de choquer les bienséances. D'ailleurs, comme elle était sans frères, ni sœurs, et que son père lui avait laissé un riche héritage, il lui eût été difficile de tromper la vigilance de ses proches, qui la veillaient de fort près. Parvenue à l'âge d'être mariée, elle refusait tous les partis qu'on lui offrait, parce qu'elle nourrissait toujours la passion qu'elle avait pour le comte. Comme elle ne l'avait point donnée à connaître à personne, elle disait, pour colorer ses refus, qu'elle était trop jeune pour prendre un établissement qui ne devait finir qu'avec sa vie. Elle avait un pressentiment qu'elle pourrait un jour épouser celui qu'elle aimait.

Le désir d'aller à Paris, pour jouir seulement du plaisir de le voir, ne l'abandonnait point. Elle eut bientôt occasion de le satisfaire : elle apprit que le roi souffrait beaucoup d'une fistule, causée par les suites d'une enflure d'estomao, pour laquelle il n'avait pas été bien traité; que tous les médecins qu'il avait consultés n'avaient fait qu'irriter son mal; et que, désespérant lui-même de sa guérison, il avait renoncé aux secours de l'art. Cette nouvelle lui fit grand plaisir, parce qu'elle lui fournissait un prétexte honnête pour se rendre à Paris, disant qu'elle se sentait en état de guérir le roi. Son père lui avait effectivement laissé plusieurs secrets, un entre autres contre les ulcères les plus tenaces. Elle partit donc incontinent, dans l'espérance que si son remède opérait la guérison du roi, il ne lui serait pas

difficile d'obtenir ensuite Bertrand pour mari.

Le premier soin de Gillette, quand elle fut arrivée à Paris, fut d'aller voir le comte, qui l'accueillit avec beaucoup de politesse. Elle parvint ensuite à se faire introduire auprès du roi, et le pria en grâce de lui faire voir son mal. Ce prince, charmé de sa jeunesse, de sa douceur et de sa beauté, ne crut pas devoir la refuser. Quand elle eut vu la partie affligée : J'ose vous promettre, Sire, lui dit-elle, de vous guérir radicalement dans huit jours, si vous voulez faire les remèdes que je vous donnerai, et qui ne vous causeront pas la moindre douleur. Le roi d'abord se moque d'elle, se disant à lui-même: Comment une fille de cet âge pourraitelle réussir dans une cure où les plus habiles médecins ont échoué? Il se contenta de lui répondre qu'il était résolu de ne plus faire de remèdes. Sans doute, Sire, reprit-elle, que mon sexe et ma jeunesse sont cause que vous n'avez aucune foi à mon remède; mais j'aurai l'honneur de vous dire que ce n'est point sur mes faibles lumières que je compte, mais sur celles de mon père, qui, durant toute sa vie, a joui d'une grande réputation parmi les médecins. C'est par le même remède que je me propose de vous donner qu'il a opéré, de son vivant, plusieurs guérisons, que ses confrères avaient jugées impossibles. Pourquoi craindriez-vous de l'essayer? huit jours seront bientôt passés.

Ce discours ébranla le roi, qui, paraissant réfléchir, disait intérieurement : Peut-être Dieu m'envoie-t-il cette fille pour opérer ma guérison? Pourquoi ne ferais-je pas l'essai de son savoir, puisqu'elle s'engage à me guérir dans peu de temps et sans me faire souffrir? S'adressant ensuite à la demoiselle: Mais si vous ne me guérissez pas, à quoi vous soumettrez-vous? Sire, à être brûlée vive, et vous pouvez d'avance vous assurer de ma personne, et me faire garder à

vue jusqu'à ce que les huit jours soient écoulés. Mais si je guéris Votre Majesté, quelle récompense puis-je en attendre? Je vous établirai le plus honorablement du monde, lui dit le roi, si, comme je le présume, vous êtes dans l'intention de vous marier. — C'est tout ce que je puis désirer, Sire; mais je supplie Votre Majesté de me promettre qu'elle me donnera le mari que je lui demanderai, vos enfants et

les princes du sang exceptés.

Le roi ayant acquiescé à cette proposition, la jeune demoiselle prépara son remède, et l'administra si à propos que le monarque fut entièrement guéri avant le terme prescrit, au grand étonnement de tous ses médecins. Le prince très satisfait, la combla d'éloges, et lui dit qu'elle pouvait faire la demande du mari qu'elle désirait, parce qu'elle l'avait bien mérité. J'ai donc mérité, répondit-elle, le comte Bertrand de Roussillon, que j'ai commencé à aimer dès ma plus tendre enfance, et que j'aime encore de tout mon cœur. Le roi le sit venir, et lui dit : Comme vous êtes à présent d'un âge à vous conduire vous-même, je veux que vous retourniez dans votre province avec une jeune et aimable demoiselle que je vous destine pour femme. - Et quelle est cette demoiselle, Sire? - C'est celle qui m'a guéri. Le comte, qui la connaissait, qui l'estimait, qui l'aimait même, mais pas assez pour en faire sa femme, à cause de la disproportion de sa naissance avec la sienne, répondit d'un ton dédaigneux : Vous voulez donc, Sire, me donner pour femme la fille d'un médecin! Je vous prie de me dispenser d'un pareil mariage. Voudriez-vous, reprit-le roi, me faire manquer à la parole que j'ai donnée à cette aimable enfant, qui m'a rendu la santé et qui vous demande pour récompense? J'ai trop bonne opinion de votre attachement pour moi. - Il n'est rien, Sire, que je ne fasse pour vous en donner des preuves; vous êtes maître de mes biens et de ma personne; puisque je suis votre vassal, vous pouvez me marier à qui vous plaira; mais je ne vous cacherai point que le mariage que vous me proposez répugne à mes sentiments. Cette répugnance vous passera, reprit le roi: la demoiselle est jeune, jolie, sage; elle vous aime beaucoup; vous l'aimerez aussi, j'en suis sûr, et vous serez plus heureux avec elle qu'avec une autre d'une condition plus élevée. Le comte, qui savait que les rois de

France n'étaient pas accoutumés à être désobéis, ne répliqua plus rien et cacha son dépit. Le roi ordonna aussitôt les préparatifs de ce mariage; et le jour des noces étant venu, Bertrand de Roussillon, en présence de sa Majesté. donna, contre son cœur, la main à la demoiselle. Après la cérémonie, il demanda la permission d'aller consommer le mariage dans son pays. Le roi, qui était quitte de sa parole. lui accorda sa demande; et le comte de partir aussitôt. Mais. à peine eut-il fait quelques lieues, qu'il quitta sa femme, dans le même état qu'il l'avait prise. Il gagna la route d'Italie et vint en Toscane demander de l'emploi aux Florentins. alors en guerre avec les Siennois. Ils le recurent à bras ouverts, et 'lui donnèrent un régiment qu'il conserva tout le temps qu'il fut attaché à leur service.

La nouvelle mariée, peu contente de sa destinée, espérant que le temps et sa bonne conduite ramènerait son mari, s'en alla en Roussillon, et y fut reçue comme l'épouse du comte, c'est-à-dire en souveraine. Elle y trouva un grand désordre, causé par l'absence du prince. Les affaires furent remises en bon état par la sagesse de son gouvernement. Son intelligence et sa bonne conduite lui gagnèrent l'estime et l'amour des grands et du peuple, qui blâmaient le comte d'agir si mal avec une femme d'un si grand mérite. Après avoir établi le bon ordre et l'avoir consolidé par de sages règlements, elle envoya deux gentilshommes à son mari, pour lui dire que, si elle était cause qu'il n'allait point en Roussillon, elle était prête à en sortir pour le contenter. Qu'elle s'arrange comme elle voudra, répondit-il durement; quant à moi, je n'irai demeurer avec elle que lorsqu'elle aura au doigt l'anneau que je porte, et qu'elle tiendra un fils de moi entre ses bras; voulant faire entendre qu'il n'habiterait jamais avec elle. L'anneau dont il parlait lui était fort cher, et il le portait toujours, à cause de certaine vertu qu'on lui avait dit qu'il avait. Les envoyés, jugeant ces deux conditions impossibles, firent de leur mieux pour le fléchir; mais tout fut inutile. N'en pouvant ti r autre chose, ils s'en retournèrent rendre compte à leur souveraine du mauvais succès de leur ambassade. La dame, fort affligée, ne savait quel parti prendre. A la fin, après avoir bien réfléchi, elle résolut d'essayer si elle ne pourrait pas venir à bout d'obtenir, par ruse ou autrement, les deux

choses dont avait parlé son mari. Quand elle eut avisé aux moyens qu'elle devait employer, elle fit assembler les plus considérables de l'État et les plus honnêtes gens du pays, leur dit la démarche qu'elle avait faite auprès de son mari, et leur représenta, avec sa sagesse ordinaire, que le séjour qu'elle faisait parmi eux, les privant de la satisfaction de voir leur seigneur, elle était résolue de se retirer, de s'exiler de sa patrie, et de passer le reste de sa vie en pèlerinages et en œuvres pies pour le salut de son âme. Je vous prie donc, ajouta-elle, de pourvoir au gouvernement, d'informer mon mari de ma retraite, et de lui dire que je n'ai pris ce parti que dans l'intention de l'attirer dans sa souveraineté, où je me propose de ne plus revenir, pour l'y laisser tranquille.

Pendant qu'elle leur tenait ce discours, ces braves gens répandaient des larmes d'attendrissement. Ils firent tout ce qu'ils purent pour la détourner de ce dessein, mais inutilement. Après s'être munie d'une bonne provision d'argent et de bijoux, elle partit, accompagnée seulement d'un de ses cousins et d'une femme de chambre, sans que personne sût où elle allait. Elle ne fut pas plutôt hors du Roussillon, qu'elle se travestit en pèlerine, et se rendit dans cet équipage à Florence, le plus diligemment qu'il lui fut possible. Elle alla loger dans une petite auberge que tenait une bonne veuve, où elle ne s'occupa que des moyens de voir son mari. Elle n'osait en demander des nouvelles. Le hasard voulut qu'il passât le lendemain, à cheval, devant la porte de cette auberge, à la tête de son régiment. Quoiqu'elle le reconnût très bien, elle demanda à son hôtesse qui était ce beau cavalier? C'est, lui répondit-elle, un gentilhomme étranger, qu'on appelle le comte Bertrand de Roussillon. Il est très poli, très aimable, et fort aimé dans cette ville, où il occupe un poste honorable. La comtesse ne s'en tint pas là. Elle lui fit plusieurs autres questions, et apprit que son mari était passionnément amoureux d'une demoiselle de qualité du voisinage, bien faite, mais pauvre, et qui aurait peut-être déjà répondu à son amour sans sa mère qui était l'honnêteté et la vertu mêmes. Elle ne perdit pas un mot de ce qu'elle venait d'apprendre et résolut d'en faire son profit. Elle sit encore jaser son hôtesse; et quand elle en eut tiré tous les éclaircissements possibles, et qu'elle se fut informée de la demeure et du nom de la dame en question, elle

alla secrètement la voir. Elle la trouva avec sa fille, et après les avoir saluées l'une et l'autre, elle dit à la mère qu'elle désirerait l'entretenir un moment en particulier. Elles passent dans une autre chambre, et, s'étant assises, la comtesse lui dit: Il me paraît, Madame, que vous n'avez pas plus que moi à vous louer de la fortune; mais si vous voulez me rendre le service que je viens vous demander, je vous promets de réparer ses torts à votre égard. - Et que puis-je faire pour vous? - Beaucoup, Madame; mais avant de vous ouvrir mon cœur, je vous demande le secret. - Je vous le promets; parlez en toute sûreté; je suis femme d'honneur, et j'aimerais mieux mourir que de manquer à ma parole pour trahir qui que ce fût. Sur cette assurance. la comtesse lui dit qui elle était, lui conta le commencement et le progrès de son amour, les suites de son mariage, et la réponse de son mari aux députés qu'elle lui avait envoyés; en un mot, elle lui fit l'histoire de sa vie, sans lui rien déguiser, et mit tant d'intérêt et un si grand air de vérité dans sa narration, que la Florentine fut persuadée, dès le commencement, de ce qu'elle lui disait, et fut touchée de ses malheurs.

Je savais, Madame, une partie de ce que vous venez de me raconter, lui dit-elle, et je m'intéressais à votre sort, sans vous connaître; mais en quoi puis-je vous être utile?

Vous n'ignorez pas, Madame, répondit la comtesse, quelles sont les deux choses que je dois avoir pour recouvrer mon mari : il dépend de vous de me les procurer, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que le comte aime mademoiselle votre fille. S'il l'aime sincèrement, reprit la dame, c'est ce que j'ignore : ce que je sais, c'est qu'il fait tout ce qu'il faut pour persuader qu'il en est fou. Mais dites-moi donc comment je puis vous servir etvous procurer ce que vous désirez?

Je vous le dirai, après que je vous aurai fait connaître mes dispositions. Sachez donc, Madame, que ma reconnaissance sera sans bornes. Votre fille est dans l'âge d'être mariée, et le serait peut-être déjà si elle était riche: je me charge de lui faire une dot très considérable pour la mettre à portée de trouver un mari digne de sa naissance. Pour cela, je ne vous demande qu'un service qui ne vous coûtera rien, et que vous pouvez me rendre sans vous compromettre.

Les offres de la comtesse plurent beaucoup à cette tendre mère, qui ne soupirait qu'après l'établissement de sa fille. Néanmoins, comme elle avait le cœur noble: Vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse pour vous obliger, Madame, lui répondit-elle; je le ferai de grand cœur et sans intérêt, puisque mon honneur ne sera point compromis. Si, après cela, vous jugez ma fille digne de vos bontés, vous serez la maîtresse de l'honorer de vos bienfaits.

La grâce que je vous demande, Madame, c'est de vouloir bien faire dire à mon mari, par une personne dont vous soyez sûre, que mademoiselle votre fille n'est pas insensible à son amour: qu'elle ne serait pas même éloignée d'y répondre, si elle pouvait s'assurer qu'il fût sincère, et qu'elle n'en doutera plus s'il veut lui envoyer l'anneau qu'il porte à son doigt, parce qu'elle a oui dire que cet anneau lui était fort cher. S'il vous l'envoie, vous me le remettrez, et vous lui ferez dire ensuite que, pour reconnaître ce sacrifice, votre fille est disposée à couronner ses désirs, ne pouvant plus douter de la sincérité de son amour. On lui assignera un rendezvous nocturne; je me mettrai à la place de mademoiselle votre fille, et Dieu me fera peut-être la grâce de devenir grosse. Si j'obtiens ce bonheur, comme je l'espère, et que j'accouche heureusement, alors je serai en état de lui faire tenir la parole qu'il a donnée, et je vous devrai la satisfaction de vivre avec lui.

La Florentine, qui craignait d'exposer sa fille à la médisance, fit d'abord beaucoup de difficultés: mais la comtesse sut les lever, en lui représentant qu'elle se ferait connaître, pour rendre témoignage de la vertu de sa fille, dans le cas que le comte fût assez malhonnête pour se permettre la moindre indiscrétion. En un mot, elle fit si bien que la dame, qui ne pouvait d'ailleurs se dissimuler que sa complaisance avait une fin louable, lui promit de seconder incessamment ses vues. Elle lui tint parole. Peu de jours après, sans même que sa fille en sût rien, l'anneau arriva, non sans qu'il en eût coûté beaucoup au comte de l'envoyer. La comtesse se trouva la nuit suivante au rendez-vous, et fut enfin dépucelée par son mari, qui ne la croyait pas si près. Dieu voulut qu'elle devint grosse de deux beaux garcons, cette nuit même, à en juger par le temps de l'accouchement; car les rendez-vous furent répétés jusqu'au moment où il y eut preuve de grossesse; et le comte ne la quittait jamais sans lui faire quelque joli cadeau; c'était tantôt un anneau, tantôt un cœur, tantôt un autre bijou, que la comtesse conservait précieusement, pour en faire usage en temps et lieu.

Quand elle se fut aperçue de sa grossesse, quelque plaisir qu'elle trouvât au rendez-vous, elle crut devoir y mettre fin pour ne plus importuner le Florentine. Par la grâce de Dieu, Madame, lui dit-elle, j'ai ce que je désirais. Il est temps que je me retire et que je fasse, pour mademoiselle votre fille, ce que j'ai promis. La dame lui répond qu'elle est enchantée de la nouvelle qu'elle lui apprend, et ajoute que ce n'est dans aucune vue d'intérêt, mais par amour pour l'honnêteté qu'elle l'a obligée. C'est fort louable à vous; mais ce ne sera point pour vous payer du service important que vous m'avez rendu, ce sera aussi par amour pour l'honnêteté, que je veux doter mademoiselle votre fille. Voyez donc, Madame, ce que vous désirez que je lui donne. Puisque donc il n'y a pas moyen de se défendre de votre générosité, lui répondit la dame en rougissant, cent francs sont plus que suffisants pour cet objet. La comtesse admira sa discrétion, et la forca d'en prendre cinq cents, qu'elle accompagna de plusieurs bijoux, qui valaient pour le moins autant. Grands remerciements, comme vous pouvez croire, de la part de la Florentine. Cette honnête dame, pour ôter tout prétexte au comte de rentrer dans sa maison, se retira avec sa fille à la campagne, chez un de ses parents. Bertrand, désespéré de la disparition de celle qu'il croyait sa maîtresse, se rendit enfin aux vœux de ses vassaux, qui, depuis la retraite de sa femme, n'avaient cessé de solliciter son retour dans le Roussillon.

La comtesse, charmée de son départ, crut devoir demeurer à Florence jusqu'à ce que le temps de ses couches fût arrivé; elle mit au monde deux beaux garçons qui avaient tous les traits de leur père. Elle leur donna une nourrice; et quand elle fut parfaitement rétablie de ses couches, elle se disposa à retourner en France, et se mit en route accompagnée de la nourrice, de son cousin et de sa femme de chambre. Arrivée dans le Languedoc, elle séjourna quelques jours à Montpellier. Ce fut là qu'elle apprit la nouvelle d'une assemblée de gens notables, de l'un et l'autre sexe,

qui devait se tenir le jour de la Toussaint, dans le Roussillon. Elle s'y rendit, avec le même habit de pèlerine qu'elle avait pris en partant. Elle arriva au palais du comte, où se tenait cette belle assemblée, comme on était sur le point de se mettre à table. Elle entre dans la cour, sans avoir changé d'habillement; et prenant ses deux enfants sur ses bras. elle traverse la salle des gardes, entre dans celle où tout le monde est réuni, voit le comte, se jette à ses pieds; et lui dit, les yeux baignés de larmes : Voici, Monseigneur, cette femme infortunée, qui a mieux aimé s'exiler de son pays et de votre palais, que de priver plus longtemps vos sujets de votre présence. Elle vient vous sommer de tenir la promesse que vous avez faite aux députés qu'elle vous envoya, quand vous étiez à Florence. Je vous apporte votre anneau; et au lieu d'un fils, en voilà deux, qui sont à vous. J'ai rempli vos conditions; remplissez actuellement la vôtre.

Les assistants, et le comte surtout, parurent tombés des nues. Il n'eut pas de peine à reconnaître l'anneau: mais quoique les enfants eussent avec lui une ressemblance marquée, il douta qu'il en fût le père. La comtesse lui conta, au grand étonnement de l'assemblée et au sien, comment la chose s'était passée, et il demeura alors convaincu de la vérité. Le comte admira son adresse, loua sa constance; et vaincu par les prières des spectateurs, et ravi d'ailleurs d'avoir deux jolis enfants, releva la comtesse, lui fit mille embrassades, se félicita de l'avoir pour femme, et eut pour elle l'estime et l'amour qu'elle méritait. Il la fit revêtir d'habits convenables à son rang et asseoir à table à ses côtés. à la grande satisfaction de tous ceux qui étaient présents. Ce jour-là, et plusieurs autres, se passèrent en festins et en réjouissances. En un mot, le comte de Roussillon fut au comble de la joie, et eut depuis pour sa femme autant d'égards et de tendresse qu'il avait d'abord montré de mépris et d'indifférence.

NOUVELLE X. — LA CASPIENNE OU LA NOUVELLE CONVERTIE.

La reine n'eut pas plutôt achevé sa nouvelle que Dionéo, qui l'avait écoutée avec beaucoup d'attention, voyant qu'il ne restait plus que lui à dire la sienne, prit la parole, sans attendre qu'on l'en priât, et dit, avec son sourire ordinaire: Vous ne savez peut-être pas, mes aimables Dames, comment on met le diable en enfer? C'est ce que je vais vous apprendre sans m'écarter beaucoup du sujet proposé. Cette recette est bonne à savoir pour faire son salut en ce bas monde. Vous verrez en même temps que, si l'amour se plaît mieux sous les lambris dorés que sous le chaume, il ne laisse pas de visiter les forêts les plus épaisses et les cavernes les plus désertes, pour nous faire entendre sans doute qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne ressortisse de son empire. Mais laissons là les réflexions et allons au fait:

Dans la ville de Caspe, en Barbarie, il y eut autrefois un homme extrêmement riche qui avait, entre plusieurs autres enfants, une fille jeune, jolie, pleine de grâces, et douce comme un agneau. Elle se nommait Alibech et faisait les délices de sa famille. Comme elle n'était pas chrétienne et qu'elle entendait continuellement les chrétiens établis dans sa patrie faire l'éloge de notre religion, elle résolut de l'embrasser, et se fit secrètement baptiser par l'un des plus zélés d'entre eux. Cela fait, elle demande à celui qui l'avait baptisée, quelle était la meilleure façon de servir Dieu et de faire son salut. Cet honnête homme lui répond que ceux qui voulaient aller au ciel plus sûrement, renonçaient aux vanités et aux grandeurs de ce monde, et vivaient dans la retraite et la solitude, comme les chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de la Thébaïde. Ne voilà-t-il pas que cette petite fille, qui avait tout au plus quatorze ans, forme aussitôt le projet d'aller aussi dans la Thébaïde. Son imagination exaltée par l'amour divin et par le désir de servir Dieu uni-

quement, lui aplanit toutes les difficultés, et, sans s'ouvrir à personne sur son dessein, elle sort un beau matin de la maison de son père et se met en chemin toute seulette. pour se rendre aux déserts de la Thébaïde. Elle va comme le vent, ne s'arrête que pour prendre de nouvelles forces, et arrive en peu de jours dans ces lieux solitaires habités par la dévotion et la pénitence. Ayant aperçu de loin une petite maisonnette, elle dirige aussitôt ses pas vers ce lieu: c'était la demeure d'un saint solitaire, qui, tout émerveillé de la voir, lui demande ce qu'elle cherche. Elle lui répond que, conduite par une inspiration divine, elle était venue dans ces déserts pour y chercher quelqu'un qui lui apprît à servir Dieu et à mériter le ciel. Le saint solitaire admira et loua beaucoup son zèle; mais la trouvant jeune, tout à fait gentille, et craignant que le diable ne le tentât, s'il se chargeait de son instruction, il ne crut pas devoir la retenir. Ma fille, lui dit-il, il y a un saint homme, non loin d'ici, beaucoup mieux en état que moi de t'instruire. Je t'indiquerai sa demeure, pour que tu puisses aller le joindre; mais il faut auparavant que tu prennes quelque nourriture; et il lui donna à manger des racines, des dattes, des pommes sauvages, et lui fit boire de l'eau fraîche. Il lui enseigna ensuite la demeure du saint solitaire, et l'accompagna jusqu'à moitié chemin.

Cet autre ermite, qui était effectivement un homme instruit et un pieux personnage, lui fit, en la voyant, la même question que lui avait faite son confrère; et comme père Rustique (c'était son nom) ne se défiait aucunement de sa vertu, quoiqu'il fût encore dans la vigueur de l'age, il ne jugea pas à propos de l'envoyer plus loin. Si elle me cause des tentations, dit-il en lui-même, j'y résisterai, et mon mérite sera plus grand devant Dieu. Il la retint donc, se mit à la catéchiser, et la fortifia, par des discours édifiants, dans ses bons sentiments. Il lui fit ensuite un petit lit de branches de palmier, et lui dit que ce serait là qu'elle coucherait. Le temps où la vertu de ce solitaire devait faire naufrage approchait. Pendant la collation, placé vis-à-vis de cette jeune fille, il ne peut s'empêcher d'admirer la fraîcheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la douceur de sa physionomie, et je ne sais quoi d'angélique répandu sur toute sa personne. Il baisse d'abord les yeux comme s'il

se défiait de lui-même; mais un penchant plus fort les ramène sur Alibech. Les aiguillons de la chair commencent à se faire sentir; il veut les repousser par des signes de croix et par des oraisons qu'il récite tout bas, mais inutilement; ils ne font que lui livrer de plus rudes combats et amènent les désirs qui achèvent de le subjuguer. Ne pouvant se dissimuler à lui-même sa défaite, il ne songe plus qu'à la manière dont il doit s'y prendre pour conduire la petite fille à ses fins, sans blesser ses préjugés, ni lui faire perdre la bonne idée qu'elle a de sa religion et de sa vertu. Dans cette vue, il lui fait plusieurs questions, et voit, par ses réponses, qu'elle est tout à fait neuve, et qu'elle n'a pas la moindre idée du mal. Convaincu de sa simplicité, il forme alors le projet de couvrir ses désirs charnels du manteau de la dévotion, et d'ériger en acte de ferveur et de piété l'œuvre par laquelle il espère les satisfaire. Il commence par lui dire que le diable est le plus grand ennemi du salut des hommes, et que l'œuvre la plus méritoire que des chrétiens puissent faire, est de le mettre et remettre en enfer, lieu pour lequel il est destiné. Et comment cela se fait-il. dit la jeune néophyte? Tu le sauras tout à l'heure, ma chère fille, reprit père Rustique, fais seulement tout ce que tu me verras faire. L'ermite se déshabille aussitôt, et le petit ange d'en faire autant. Quand ils sont tout nus l'un et l'autre, Rustique se met à genoux et fait placer la pauvre petite innocente vis-à-vis delui, dans la même situation. Là, les mains jointes, il promène ses regards sur ce corps d'albâtre qu'on eût dit qu'il adorait, et il a toutes les peines du monde à retenir les mouvements de son impatiente ardeur. Alibech, de son côté, le regarde tout étonnée de cette manière de servir Dieu, et apercevant au bas de son ventre une grosse chose qui remuait : qu'est-ce que je vois là, lui dit-elle, qui avance et qui remue si fort, et que je n'ai pas, moi ? - Ce que tu aperçois là, ma chère fille, c'est le diable dont je t'ai parlé. Vois comme il me tourmente, comme il s'agite. J'ai toutes les peines du monde à supporter le mal qu'il me fait. Loué soit Dieu, reprit-elle, de ce que je n'ai pas un pareil diable, puisqu'il vous tourmente ainsi! - Mais en revanche, tu as autre chose que je n'ai point. - Eh quoi, s'il vous plaît? - Tu as l'enfer; et je pense que Dieu t'a envoyée ici exprès pour le salut de mon âme; parce que si le diable

continue de me tourmenter, et que tu veuilles souffrir que je le mette dans l'enfer, tu me soulageras, et feras l'œuvre la plus méritoire possible pour gagner le ciel. - Puisque cela est ainsi, mon bon père, vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira. J'aime tant le Seigneur, que je ne demande pas mieux que de vous laisser mettre le diable dans l'enfer. - Eh bien, je vais l'y mettre, pour qu'il me laisse en paix : sois assurée, ma chère fille, que Dieu te tiendra compte de ta complaisance, et qu'il te bénira. Il la conduit ensuite sur l'un des deux lits, et lui enseigne l'attitude qu'elle devait prendre pour laisser emprisonner ce maudit diable. La jeune Alibech, qui n'avait jamais mis aucun diable en enfer, éprouva une grande douleur aux approches de celui-là. C'est ce qui lui fit dire : Certes, il faut que ce diable soit bien méchant, puisque dans l'enfer même il fait encore du mal. - Cela est vrai; mais, sois tranquille, ma chère enfant, il n'en sera pas toujours de même; il n'y a que le premier jour qu'on l'y met qu'il tourmente ainsi. L'ermite, qui ne souffrait pas, et qui dans ce moment s'inquiétait peu sans doute de faire souffrir cette charmante enfant, remit par six fois différentes le diable en prison avant de descendre du lit; après quoi il la laissa reposer et reposa lui-même.

Le solitaire était trop zélé pour se lasser sitôt de faire la guerre au diable. Il la recommença pas plus tard que le lendemain. La fille, toujours obéissante, ne tarda pas à éprouver du plaisir. Je vois à présent, dit-elle à Rustique, que ces honnêtes gens de Caspe avaient bien raison de dire que rien n'est plus doux que de servir Dieu dévotement; car je ne me souviens pas d'avoir eu de ma vie un plaisir pareil à celui que j'éprouve aujourd'hui à mettre et à remettre le diable dans le trou; d'où je conclus que ceux qui ne s'occupent pas du service de Dieu sont de grands imbéciles. Enfin ce jeu lui plut si fort que lorsque le père passait trop de temps sans le répéter, elle l'en faisait ressouvenir. Est-ce que votre zèle se ralentit, lui disait-elle? Songez que je suis venue ici pour servir Dieu, et non pour demeurer oisive : allons remettre le diable en enfer, et ils y allaient. La bonne fille se plaignait quelquefois de ce qu'il en sortait trop tôt; elle était si zélée qu'elle eût voulu l'v retenir les jours entiers. Mais si sa ferveur augmentait, celle de Rustique diminuait chaque jour. Elle en était fort chagrine, et en bonne chrétienne elle cherchait à la ranimer par les caresses et les invitations; il lui arrivait même quelquefois de retrousser l'ermite pour voir si le diable restait tranquille; et quand elle le trouvait humble et silencieux, elle lui faisait de petites agaceries pour le réveiller et l'exciter au combat. Rustique la laissait faire; mais voyant qu'elle y revenait trop souvent, il lui dit alors qu'il ne fallait châtier le diable que lorsqu'il levait orgueilleusement la tête. Laissons-le tranquille; nous l'avons si fort puni qu'il n'a plus de forces. Attendons qu'elles lui reviennent pour mater son orgueil. Ce discours ne plut aucunement à la jeune Alibech; mais il fallait bien obéir. Lassée néanmoins de voir que l'ermite ne la requérait plus de remettre le diable en prison, elle ne put s'empêcher de lui dire un jour : Si votre diable se trouve assez châtié et ne vous tourmente plus, mon père, il n'en est pas de même de mon enfer. J'y sens des démangeaisons terribles, et vous me feriez grand plaisir si vous vouliez adoucir cette rage, comme j'ai calmé celle de votre diable. Le pauvre ermite qui ne vivait que de fruits et de racines et ne buvait que de l'eau, choses peu propres à rétablir une vigueur éteinte, ne se sentant pas en état de contenter l'appétit de la jeune Caspienne, lui répondit qu'un seul diable ne pouvait suffire pour éteindre le feu de son enfer; mais qu'il ferait pourtant de son mieux pour la soulager. Il remettait donc de temps en temps le diable en enfer; mais les lacunes étaient si longues, et le séjour qu'il y faisait si court, qu'au lieu d'apaiser les démangeaisons, il les irritait davantage. Son peu de zèle affligeait singulièrement la jeune fille; elle tremblait pour le salut du solitaire et pour le sien propre, croyant que Dieu ne pouvait voir leur inaction qu'avec des yeux irrités.

Pendant qu'ils s'affligeaient tous deux, l'un de son impuissance, l'autre de son trop grand désir, il arriva que le feu prit à la maison du père d'Alibech, qui y périt avec sa femme et tous ses enfants. Alibech, seul reste de cette famille malheureuse, se trouva, par cet accident, l'unique héritière du bien immense dont son père jouissait. Un jeune Caspien, nommé Neherbal, qui avait diverti tout le sien en dépenses folles, et qui épiait l'occasion de rétablir sa fortune, se ressouvint alors de la jeune Alibech, qui, depuis six mois, avait disparu de chez ses parents, et se mit à la chercher, dans l'espérance de l'épouser. Il parvint, à force de démarches, à découvrir la route qu'elle avait tenue lors de sa fuite, et fit si bien qu'il la trouva. Il eut beaucoup de peine à la ramener à Caspe; mais enfin il y réussit, et l'épousa en arrivant. Quoique l'ermite n'en pût plus d'épuisement, il la vit néanmoins partir avec regret, parce qu'il se flattait de rétablir ses forces et de finir ses jours avec elle.

Les dames que Neherbal avait invitées à la noce ne manquèrent pas de questionner Alibech sur le genre de vie qu'elle avait mené dans la Thébaïde. Elle leur répondit avec la franchise et la naïveté qui formaient son caractère, qu'elle y avait passé tout le temps à servir Dieu, et que Neherbal avait grand tort de l'en avoir retirée. — Mais que faisiez-vous pour le servir? — Je le servais en mettant et remettant, le plus souvent que je pouvais, le diable en enfer. Cette réponse avait besoin d'explication, et les dames la lui ayant demandée, elle leur fit voir, par ses gestes et ses paroles, comment cela se faisait; ce qui fit beaucoup rire toute l'assemblée. Si ce n'est que cela, lui répliquèrentelles, n'ayez aucun regret à la Thébaïde; ou en fait autant ici. Soyez assurée que Neherbal servira Dieu avec vous, tout aussi bien que le plus zélé des pères du désert.

Quand les dames se furent retirées elles n'eurent rien de plus pressé que d'aller raconter cette anecdote dans leurs sociétés. Elle fut bientôt sue de toute la ville; et depuis il passa en proverbe, parmi ses habitants, que l'œuvre la plus méritoire qu'un chrétien puisse faire est de remettre le diable en enfer. Ce proverbe est venu jusqu'à nous; et vous savez qu'il dure encore. D'où je conclus, més belles Dames, que si vous êtes de bonnes chrétiennes, comme je n'en doute pas, vous devez travailler à remettre le diable en enfer. Il vous serait difficile de faire une œuvre plus méritoire et plus agréable en même temps. Suivez mon conseil, vous dis-je, et soyez assurées que vous vous en trouverez à merveille. Si les diables vous manquent, le mien est à votre service

La nouvelle que Dionéo venait de raconter parut si plaisante, que toute gaillarde qu'elle était les Dames ne purent s'empêcher d'en rire pendant longtemps. Quand elle fut achevée, la reine, qui vit que le temps de son règne était expiré, ôta sa couronne de laurier et la mit adroitement sur la tête de Philostrate, qui ne s'y attendait nullement, en lui disant : Voyons si le loup saura mieux conduire les brebis, que les brebis n'ont su conduire les loups. Si l'on m'eût cru, Madame, dit aussitôt Philostrate, les loups auraient déjà appris aux brebis à remettre le diable en enfer. avec autant de zèle que Rustique l'apprit à la jeune Alibech. Mais vous n'avez pas voulu, Mesdames, de lecons; ainsi, c'est sans raison que vous vous qualifiez de brebis, et que vous nous traitez de loups. Quoi qu'il en soit, j'accepte avec reconnaissance le gouvernement que vous me déférez, et il ne tiendra pas à mon zèle que je ne l'exerce à la grande satisfaction de tout le monde. En voulant nous donner des leçons, mon cher Philostrate, répondit madame Néiphile, il aurait fort bien pu arriver que vous nous ayez appris à être sages, de la même manière que Mazet de Lamporechio apprit des nonnains à recouvrer l'usage de la parole; vous vous souvenez sans doute de la raison qui le contraignit de parler.

Le nouveau roi comprit ce qu'elle voulait dire. Voyant donc qu'il avait affaire à forte partie, et ne pouvant se dissimuler que les trous étaient plus nombreux que les chevilles, il mit fin à la plaisanterie et commença, dès ce moment, à s'occuper des devoirs de sa place. Il fait appeler le maître d'hôtel pour s'informer de l'état des choses; il veut tout voir, tout examiner par lui-même; et après avoir pris toutes sortes de renseignements, il donne des ordres en conséquence, et n'oublie rien de ce qui pourra être agréable à la compagnie, à laquelle il tient ensuite ce discours: Croiriez-vous, mes belles Dames, que tout roi que je suis, il n'y a peut-être pas d'homme plus à plaindre que moi? Je suis amoureux d'une des dames qui sont ici; et quoiqu'il y ait plus d'un an que je soupire pour elle, quoique j'aie toujours été empressé à lui faire ma cour, à prévenir ses moindres désirs, quoiqu'elle ne puisse ignorer que je ne vis et ne veux vivre que pour elle, je n'ai pu encore toucher le cœur de l'ingrate; j'ai même eu la douleur de me voir entièrement délaissé pour un amant qu'elle a fait depuis peu. Ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est qu'il ne m'est pas possible de me détacher de cet objet, malgré son indifférence. Bien loin de pouvoir l'oublier, je sens mon amour devenir plus violent chaque jour, sans avoir la moindre espérance de le voir couronné; or, pour consacrer en quelque-sorte mon malheur, je suis d'avis que, dans les nouvelles qu'on doit raconter demain, on traite des sujets analogues à ma disgrâce. Oui, j'entends et je prétends, puisque ma qualité de roi me donne ce droit, que les histoires qu'on racontera pendant mon règne, roulent sur les personnes dont les amours ont fini malheureusement; car je ne vous cacherai point que je m'attends à voir finir le mien de la manière la plus fâcheuse. C'est pour cela sans doute qu'on m'a surnommé *Philostrate*, et la cruelle qui m'a donné ce surnom savait bien ce qu'elle disait.

Le roi ayant parlé de la sorte, se leva, et permit à chacun d'aller où bon lui semblerait jusqu'à l'heure du souper.

Le parc était si beau, si charmant, que personne ne fut tenté d'en sortir pour aller prendre son divertissement ailleurs. Le soleil touchait alors à la fin de sa carrière, de sorte qu'on n'était plus incommodé par la chaleur. On voyait les chevreuils, les lapins et plusieurs autres animaux bondir sur le même tapis de verdure où se trouvait la compagnie. On ne jugea donc pas à propos de se séparer. Dionéo et madame Flamette se mirent à chanter la chanson de messire Guillaume et de madame Vertu. Philomène et Pamphile s'amusèrent à jouer aux échecs. Comme ils s'occupaient les uns les autres de différentes choses pour passer le temps, l'heure du souper arriva qu'ils ne s'y attendaient pas encore. Les tables furent dressées autour de la belle fontaine, et l'on fit le repas le plus gai dans le lieu le plus agréable du monde. La chère fut délicate, les fruits et les vins délicieux.

Dès qu'on eut desservi, Philostrate, pour suivre les exemples des reines qui l'avaient précédé, voulut qu'on dansât, et commanda à madame Laurette d'ouvrir le bal. Elle ne se le fit pas dire deux fois, et dansa avec toutes les grâces possibles. Le reste de l'assemblée imita son exemple. Le roi ordonna ensuite à la même dame qui avait ouvert le bal, de chanter une chanson. Monseigneur, lui dit-elle, je ne chante jamais les chansons d'autrui, et n'en sais pas d'ailleurs une seule; quant aux miennes, je ne me souviens

d'aucune qui soit digne d'amuser une aussi agréable compagnie; mais si vous voulez vous contenter de celle qui s'offre à ma mémoire, je la chanterai très volontiers. Il ne peut rien venir de vous, Madame, repartit le roi, qui ne soit charmant et parfait; ainsi n'hésitez pas un instant de nous dire celle dont vous vous souvenez. Alors madame Laurette, d'une voix fort douce, et du ton et de l'air le plus tendre et le plus touchant, chanta la chanson que voici:

Que mon destin est déplorable!
Ah! malheureuse que je suis!
Est-il de peine comparable
A l'état douloureux qui cause mes ennuis?

Celui de qui la main puissante
Forma ces astres radieux,
Qui, semés la nuit dans les cieux,
Parent leur voûte étincelante,
Me fit un maintien gracieux,
Avec une beauté touchante,
Pour allumer dans les cœurs généreux
Une flamme pure et constante.
Mais loin d'en connaître le prix,
Un mortel insensible à tous ces avantages,
Ne les croit pas dignes de ses hommages,
Et n'a pour moi que du mépris.

Jadis j'eus le bonheur de plaire
Au plus aimable des amants;
Ma fraîcheur et mes agréments
Firent dans son âme sincère
Naître les plus doux sentiments;
Il m'aima, je lui devins chère;
Il me prenait dans ses bras caressants,
Et je ne m'en défendais guère.
J'étais ses premières amours;
Il fut aussi l'objet de toute ma tendresse;
Mais le trépas moissonna sa jeunesse,
Et je le perdis pour toujours.

Après lui, le sort qui m'outrage
M'offre un jeune présomptueux,
Fier de ses prétendus aïeux
Emporté, superbe et sauvage:
Sans nul sujet, ce furieux
Me croit infidèle et volage.
Triste jouet d'un tyran odieux,
Je gémis dans mon esclavage.
Des demeures du firmament,
Si Dieu m'a fait venir dans le monde où nous sommes,
Je sais trop bien qu'un seul parmi les hommes
Doit m'occuper uniquement.

Je maudis l'étoile funeste
Qui m'entraîna dans ces malheurs;
A quoi me sert, dans mes douleurs,
La parure que je déteste?
Dans mon heureuse obscurité,
Jadis je me croyais si belle!
Mais c'en est fait de ma félicité.
O fête sinistre et cruelle!
Plût au ciel qu'une prompte mort,
De mes malheureux jours eût tranché les prémices,
Pour m'épargner de si rudes supplices,
Et prévenir mon triste sort!

O toi dont la tendresse extrême
Fit autrefois tous mes plaisirs,
Amant si cher à mes désirs,
Toi qui fus mon bonheur suprême,
Et maintenant du Créateur
Partages la gloire éternelle;
Toi, dont toujours je conserve en mon cœur
Le souvenir tendre et fidèle,
Fais-moi connaître que l'amour
Que je sus t'inspirer vit encor dans ton âme;
Fais que vers toi, digne objet de ma flamme,
J'obtienne bientôt mon retour!

La chanson de madame Laurette fut épluchée de toute la compagnie, et interprétée différemment. Quelques-uns l'entendaient à la milanaise, c'est-à-dire, qu'un bon cochon vaudrait mieux qu'une belle fille; d'autres y trouvèrent un sens plus relevé, plus raisonnable et plus vrai; mais il est inutile

d'en parler présentement.

Le roi fit encore chanter d'autres dames à la clarté de plusieurs flambeaux qu'il avait fait allumer; ce qui dura jusqu'à ce que les étoiles commencèrent à pâlir. Alors, voyant qu'il était temps d'aller se coucher, il renvoya chacun dans son appartement, en souhaitant à tous une bonne nuit.

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE.



QUATRIÈME JOURNÉE

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Je croyais, mes chères et aimables Dames, que le vent brûlant et furieux de l'envie n'exerçait sa violence que sur les lieux élevés, ainsi que je l'avais toujours entendu dire à des personnes très éclairées, et que je l'avais moi-même lu dans les meilleurs auteurs; mais aujourd'hui que j'ai fait la triste expérience du contraire, je pense tout différemment. J'ai eu beau suivre le droit chemin et chercher les lieux les plus bas et les plus retirés, il ne m'a pas été possible d'échapper à ses fureurs : j'ai eu beau ne publier que de misérables nouvelles, et ne les écrire qu'en prose très simple et très familière, je n'ai pas laissé d'exciter les clameurs de cette implacable furie. Mais en vain a-t-elle déchaîné ses serpents contre moi, leurs sifflements ni leurs morsures n'ont pu ni arrêter ni suspendre mon entreprise; j'ai continué l'ouvrage que j'avais commencé. Je trouve même une espèce de consolation dans les persécutions odieuses que mon travail m'a attirées, puisque, selon la remarque des hommes sages, il n'y a guère que les auteurs sans talent et sans mérite qu'on laisse en repos.

Croiriez-vous, Mesdames, que plusieurs de mes critiques me font un crime de vous trouver aimables, et qu'ils soutiennent qu'il n'y a aucun honneur à vous amuser, à vous plaire, et à célébrer vos charmes? rien n'est cependant plus vrai. D'autres, plus circonspects, prétendent qu'il ne convient nullement à un homme de mon âge de se livrer à de semblables bagatelles, et que ce n'est qu'à des jeunes gens tout au plus qu'il appartient de causer si longtemps de galanterie, et de vous faire la cour. Quelques-uns, feignant de s'intéresser à ma réputation et à ma gloire, disent que je ferais beaucoup mieux d'aller avec les Muses sur le Parnasse, que

de perdre le temps avec vous. Quelques autres, moins prudents et plus aigres, n'ont pas craint de dire qu'au lieu d'employer le temps à composer des niaiseries, je devrais plutôt songer à ramasser de quoi vivre. Il y en a qui, pour décrier mon travail et le dépriser à vos yeux, ont cherché à vous persuader que les événements que je vous ai racontés se sont passés d'une autre manière, et qu'ils sont devenus

méconnaissables sous ma plume.

C'est ainsi, Mesdames, que, pendant que je travaille pour vous, l'envie me poursuit de tous les côtés sans aucun ménagement; mais Dieu sait avec quelle patience et quel courage je supporte ses sifflements et ses morsures lorsqu'il s'agit de vous plaire? Quoiqu'il n'appartienne qu'à vous de me défendre avec succès, je ne crois cependant pas devoir garder le silence dans cette occasion. Ce n'est pas que je veuille répondre en forme, et traiter mes ennemis comme ils le mériteraient; non, une réponse courte et sans préparation me suffira pour les mettre à la raison; encore même m'épargnerais-je ce soin, si je ne craignais qu'ils ne prissent mon silence pour un effet de ma timidité. Mais avant de répondre à aucune de leurs critiques en particulier, permettez que je raconte une nouvelle qui cadre avec mon sujet on ne peut pas mieux. Je ne l'achèverai point et n'en rapporterai qu'une partie, pour qu'on ne la mette point au rang de celles qui vous sont spécialement consacrées. Je m'adresse à mes censeurs.

A MES CENSEURS. - LES OIES DU FRÈRE PHILIPPE.

Il y avait autrefois dans notre bonne ville de Florence, un citoyen d'une naissance peu relevée, mais riche dans sonétat, et fort entendu dans les affaires. Cet homme s'appelait Philippe Balduci. Sa femme et lui s'aimaient passionnément; ils vivaient en bonne intelligence, et bornaient leurs soins à se plaire réciproquement; la mort de la femme rompit une union si parfaite : elle laissa Philippe avec un fils âgé d'environ deux ans, dans la plus grande désolation; il ne pouvait se consoler d'avoir perdu ce qu'il avait de plus cher; il

fut si fort touché de cette perte qu'il résolut de renoncer entièrement à la société, et de se consacrer, avec son fils, au service de Dieu; pour cet effet, il distribua tout son bien aux pauvres, et se retira sur le mont Asinaire, au milieu des bois. dans une petite grotte, où il passait son temps en prières et en mortifications, et où il ne subsistait que des charités des bonnes âmes; il se fit un devoir d'élever son fils dans la piété et dans l'ignorance des choses du monde, de peur qu'elles ne le détournassent du chemin du ciel; il ne lui parlait que de la vie éternelle, de la gloire de Dieu et du bonheur des saints; il le garda plusieurs années dans la grotte sans le laisser sortir, et sans lui laisser voir d'autres objets que des oiseaux et des bêtes fauves; il était dans l'habitude de l'y enfermer toutes les fois qu'il allait à Florence pour y faire la quête; enfin, son fils était parvenu à l'âge de dix-huit ans, sans être jamais sorti du bois, et sans savoir qu'il y eût au monde ni femme ni fille. Un jour que l'ermite, déjà vieux, allait à la ville pour y recueillir les charités accoutumées, le jeune homme lui demanda où il allait. Je m'en vais faire la quête, lui répondit-il, dans une ville appelée Florence, voisine de notre ermitage.

Vous devriez m'y mener une fois, mon père, pour me faire connaître les personnes pieuses et charitables qui nous assistent; car vous êtes déjà vieux, et bientôt hors d'état de soutenir la fatigue; moi qui suis plus jeune, plus vigoureux, j'irai désormais chez ces bonnes âmes, pour leur demander ce qui nous fait vivre, et vous vous reposerez. Dieu peut d'ailleurs vous retirer de ce monde; et que devien-

drais-je, ne connaissant personne?

Le bonhomme goûta fort une proposition si raisonnable, et croyant son fils bien affermi dans la sainteté et bien fortifié contre les tentations et les vanités de la vie humaine, il ne fit aucune difficulté de le mener à Florence. Le jeune homme, comme s'il fût tombé des nues, arrête ses yeux avec étonnement sur tous les objets qu'il aperçoit; et ravi en admiration à la vue des maisons, des palais, des églises, demande à son père le nom de chaque chose. Son père le lui dit, et il paraît enchanté de l'apprendre. Pendant qu'il continuait ses questions, et qu'il contemplait des beautés qu'il n'avait jamais vues et dont il n'avait même pas entendu parler, il aperçut une troupe de jeunes dames, bien mises, qui ve-

naient d'une noce. Il les examine attentivement, et demande au vieillard ce que c'était. - Ne regarde point cela, mon fils: c'est quelque chose de dangereux. - Mais comment cela s'appelle-t-il? Le père qui veut écarter de l'esprit de son fils toute idée charnelle, et qui craint de nouvelles questions capables d'exciter dans son enfant les désirs de la concupiscence, ne croit pas devoir lui dire leur nom, et lui répond que ce sont des Oies. Chose étonnante! celui qui n'avait jamais vu ni entendu parler de ces oies se sentit vivement ému à leur aspect, et ne se sentant plus touché, ni de la beauté des palais, ni de la gentillesse du cheval, ni de la grosseur du bœuf, ni des autres objets qu'il venait de voir pour la première fois, il s'écria aussitôt : Mon père, je vous en prie, faites-moi avoir une de ces oies. O bon Jésus! répondit le père étonné, ne songe point à cela, mon fils; c'est une mauvaise chose. - Quoi! mon père, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites? - Oui, mon fils. - Je ne sais, mon père, ce que vous voulez dire, ni pourquoi ces choses-là sont mauvaises; mais il me semble que je n'ai encore rien vu de si beau et de si agréable. Je doute que les anges peints que vous m'avez montrés soient aussi gentils que ces oies. Mon père, ne pourrions-nous pas en mener une dans notre ermitage? ce sera moi qui aurai soin de la faire paître. - Je ne le veux point, mon fils; tu ne sais point de quelle façon on les repait. Le père reconnut alors que la nature avait plus de force, par son instinct, que tous les préceptes de l'éducation, et se repentit d'avoir mené son fils à Florence... Mais, je m'arrête et je laisse là la nouvelle pour retourner à ceux pour qui je l'ai racontée.

Quelques-uns de mes critiques, mes jeunes et charmantes Dames, me font donc un crime de ce que je m'attache trop à vous faire ma cour. J'avoue, et j'avouerai devant tout l'univers, que vous me plaisez infiniment. J'ajoute même que je me ferai toujours un devoir de vous plaire. Tant pis pour eux s'ils le trouvent mauvais: je me contenterai de leur demander ce qu'ils trouvent là de blâmable et de surprenant? Pourraient-ils m'en faire un crime, quand même je serais du nombre des amants que vous favorisez? Mais, jusqu'à présent, mes seules jouissances sont de vous voir tous les jours, de contempler vos charmes, vos grâces naturelles,

d'admirer votre enjouement, votre douceur, votre honnêteté et toutes les rares qualités dont vous êtes pourvues. Si, dès le premier moment qu'il vous vit, vous fûtes un objet de tendre affection pour celui qui avait été nourri et élevé au milieu des bois, sur le sommet d'une montagne déserte, doit-on, parce que je cherche à vous plaire, doit-on me blâmer, me mordre et me déchirer à belles dents; moi, à qui le ciel n'a donné un cœur que pour vous aimer; moi qui, depuis ma tendre jeunesse, ai mis en vous toute mon espérance; moi qui n'ai pu me défendre du pouvoir de vos charmes, des feux dévorants qui partent de vos yeux, des sons enchanteurs de votre voix douce et touchante? Si. après avoir considéré l'effet que votre seul aspect a produit sur l'esprit et le cœur d'un pauvre ermite, et d'un jeune homme sans aucune expérience des plaisirs que vous procurez, ou plutôt d'une véritable bête sauvage, il se trouve encore quelqu'un qui ose blâmer les soins que je vous rends, ce censeur sera certainement un homme disgracié de la nature, un homme incapable de connaître le plaisir et la force du sentiment, et dès lors il ne mérite que mon mé-

Quant à ceux qui parlent de mon âge, ils font bien voir leur ignorance. Qui ne sait qu'on peut avoir de la vigueur jusque dans la vieillesse même? Il suffit d'avoir été sage dans son printemps. Je ne suis pas encore si vieux; et quand mon âge serait plus avancé qu'il ne l'est, qui ignore que, quoique le poireau ait la tête blanche, il ne laisse pourtant d'avoir la queue verte? Mais, quittant la plaisanterie, je réponds à ceux-ci que je ne rougirai jamais de faire jusqu'à la fin de mes jours ce que firent le Guide Cavalcanti, le Dante Alighieri et le Cino de Pistoie, qui s'étudièrent toute leur vie, qui fut très longue, surtout celle du dernier, à rendre des soins aux personnes de votre sexe. Je pourrais leur citer mille autres exemples de gens de mérite, qui, dans l'âge le plus avancé, se sont fait un plaisir et un honneur de plaire aux dames; mais c'est à eux à les chercher s'ils les ignorent; je ne veux ni ne dois

m'écarter de mon sujet.

Me conseiller d'aller établir mon séjour sur le Parnasse avec les Muses, j'avoue que l'avis est très bon. Mais pouvonsnous toujours demeurer avec elles, et sont-elles d'humeur à demeurer toujours avec nous? D'ailleurs, lorsqu'on ne les quitte que pour des objets qui leur ressemblent, mérite-ton d'être blamé ? Or, les Muses sont de votre sexe, et quoique les dames ne puissent pas faire ce que les Muses font. au moins est-il vrai qu'elles ont beaucoup de rapport ensemble. De sorte que quand les femmes ne me plairaient qu'à cause de la ressemblance du sexe, je serais excusable. De plus, ce sont elles qui m'ont inspiré les meilleurs vers que j'ai faits en ma vie; tandis que les Muses ne m'en ont pas inspiré un seul. Ce n'est pas que je ne leur aie de grandes obligations, puisqu'elles m'ont appris à les faire : qui sait si ce n'est pas aussi à leur secours que je dois la facilité que j'ai d'écrire les historiettes que je donne au public? Ce qui est certain, c'est que, quoiqu'elles soient en prose, et en prose très simple, les Muses n'ont pas laissé de me visiter quelquefois pendant que je les composais, pour augmenter le plaisir des dames à qui je les destine, par des chansons érotiques dont j'ai orné la fin de chaque Journée. Je puis donc conclure qu'en écrivant ces nouvelles, je ne m'éloigne pas si fort du Parnasse qu'on pourrait se l'ima-

Mais que dire à ceux qui, pleins de pitié pour moi, me conseillent de chercher de quoi vivre? Certes je l'ignore; mais je sais bien quelle serait leur réponse si j'étais dans le cas de leur demander du pain. Ils ne manqueraient pas de me dire : Va en chercher parmi tes fables. Mais qu'ils sachent, ces critiques si compatissants, que les anciens poètes en ont plus trouvé avec leurs fables que beaucoup d'autres par leur industrie et leur travail; qu'on a vu des auteurs faire fleurir et honorer leur siècle par leurs fables, et des hommes riches le déshonorer par leur ambition démesurée, et finir par se ruiner et périr misérablement. Que dirai-je de plus? Que ceux qui me parlent si indécemment, me chassent sans pitié, lorsque j'irai leur demander du pain. Je n'en ai pas eu besoin, grâce à Dieu, jusqu'à présent: et s'il m'arrive de tomber dans la pauvreté, je saurai, suivant le précepte de l'apôtre, la souffrir et la supporter. Ainsi je les dispense de me plaindre, et les prie de ne pas prendre plus de souci de moi que je n'en prends moi-

même.

Pour ce qui est de ceux qui prétendent que les événe-

ments ne se sont pas passés de la manière que je les rapporte, ils me feraient grand plaisir de me montrer les originaux que j'ai ainsi défigurés. S'ils peuvent les produire, et qu'ils ne soient pas d'accord avec les faits que j'ai racontés, j'applaudirai moi-même à leur critique, et je tâcherai de me corriger. Mais s'ils sont dans l'impossibilité de me les présenter, je les laisserai dans leur sentiment, sans m'en inquiéter, et me contenterai de dire qu'eux seuls altèrent la

vérité pour décrier mes productions.

Ces réponses, que je viens d'écrire couramment, me paraissent suffisantes pour le présent. Je me flatte qu'avec le secours de Dieu et le vôtre, mes aimables Dames, je pourrai achever l'ouvrage que j'ai commencé sous vos auspices. J'ai assez de sagesse et de courage pour ne pas me laisser abattre par le souffle cruel de l'envie. Je saurai lui tourner le dos. Si mes ennemis augmentent d'efforts pour me nuire, il me sera aisé d'en triompher et de les couvrir de honte. Oue peuvent-ils faire au bout du compte ? Je ne vois pas qu'il puisse m'arriver pis qu'au tourbillon de poussière agité par le vent : ou le vent n'a pas la force de l'enlever de terre, ou s'il l'emporte dans les airs, ce n'est que pour la laisser tomber sur la tête des hommes, sur la couronne des rois et des empereurs, ou bien sur le faîte des palais et sur le sommet des tours. En un mot, elle ne peut descendre plus bas que n'est le lieu d'où elle est montée.

Me voilà donc déterminé pour toujours, mes belles Dames, à faire tout ce que je pourrai pour vous plaire et vous amuser. J'y suis plus disposé que jamais, quoi qu'on en puisse dire, parce que je sens que les personnes raisonnables et éclairées conviendront que ceux qui vous aiment ne font qu'obéir à la nature. Il est difficile de résister à ses lois. Il faudrait de trop grandes forces pour la subjuguer et la vaincre; encore a-t-on vu les hommes qui avaient le plus d'empire sur eux-mêmes succomber sous leurs efforts, et en être punis par cette même nature, à laquelle on ne désobéit jamais en vain. Pour moi, j'avoue que je n'ai pas la force de lui résister, et je ne désire nullement de l'avoir. Si je l'avais, je la prêterais à quelque autre, plutôt que de m'en servir. Ainsi le meilleur parti que mes censeurs puissent prendre, c'est de garder un profond silence. Leurs clameurs ne me corrigeront point. S'ils ont le cœur froid et glacé, peu fait pour aimer, qu'ils croupissent tant qu'ils voudront dans leur indifférence, et qu'ils me laissent passer à mon gré le peu d'années qui me restent à vivre... Mais revenons à notre sujet que nous avons assez et trop longtemps perdu de vue.

NOUVELLE I. - LE PÈRE CRUEL.

Le soleil avait déjà chassé les étoiles du ciel et dissipé les humides vapeurs de la nuit, lorsque le roi Philostrate fit lever toute la compagnie. Quand chacun eut fait sa petite toilette, on entra dans le parc, où l'on s'amusa jusqu'à l'heure du dîner, qui fut servi à l'heure accoutumée, et dans le même endroit où l'on avait mangé la veille. Après qu'on eut reposé pendant le fort de la chaleur, la société se réunit auprès de la belle fontaine; et quand tout le monde fut assis, le roi commanda à madame Flamette de raconter sa nouvelle. Cette dame, sans attendre un second commandement, prit la parole d'un air tout à fait gracieux et dit:

Il faut avouer, mes nobles Dames, que notre roi nous a donné un sujet d'entretien bien désagréable et bien triste. N'est-il pas singulier que, dans un lieu où nous sommes venus pour nous réjouir, il nous faille raconter des malheurs dont il est impossible de faire le récit sans que le conteur et ceux qui l'écoutent en soient touchés et attendris? Philostrate a voulu sans doute modérer par là le plaisir que nous avons goûté ces jours passés. Quel qu'ait été son motif, puisqu'il faut lui obéir, et qu'il ne m'est pas libre de changer de sujet, je vais vous raconter un événement aussi touchant que malheureux, et bien capable de faire couler nos larmes.

Tancrède, prince de Salerne, aurait eu la réputation d'un seigneur fort doux et fort humain, si, dans sa vieillesse, il n'eût souillé ses mains dans son propre sang. Ce prince n'avait eu de son mariage qu'une seule fille, encore il eût été à souhaiter, pour sa gloire, qu'il ne lui eût pas donné

le jour. Il l'aimait avec tant de passion, et se plaisait si fort avec elle, qu'il avait toutes les peines du monde à se résoudre à la marier, quoiqu'elle eût passé l'âge nubile Enfin, il la donna au fils du duc de Capoue; mais la mort de ce duc, arrivée presqu'aussitôt après son mariage, obligea la fille de Tancrède de retourner chez son père. Cette princesse, qui s'appelait Sigismonde, était jeune, belle, bien faite, gaie, aimable autant qu'on peut l'être, d'un esprit supérieur et peut-être trop pour une femme. Son père, qui l'aimait toujours avec la même ardeur, et qui avait eu de la peine à la marier, n'eut garde de lui parler d'un second mariage. Elle avait cependant besoin d'un mari; mais elle ne crut pas qu'il fût de la bienséance de le lui demander. Pour se dédommager de cette dure privation, elle résolut de se choisir secrètement un amant qui fût honnête et discret. Après avoir jeté les yeux sur tous les hommes qui étaient à la cour de son père, elle n'en trouva point qui fût plus à son gré qu'un jeune courtisan, nommé Guichard, d'assez basse extraction, mais qui avait, en récompense, de la vertu, du mérite et de la noblesse dans les sentiments, qualités que cette dame préférait à la naissance la plus illustre. Comme elle avait occasion de le voir souvent, et qu'elle n'avait besoin que d'un coup d'œil pour connaître un homme jusqu'au fond de l'âme, elle en devint en peu de temps si passionnée, qu'elle ne pouvait s'empêcher de louer publiquement ses belles qualités. Le jeune homme, qui n'était pas novice, s'aperçut aisément que la princesse avait du goût pour lui, et il ne tarda point à éprouver pour elle les feux de l'amour le plus tendre et le plus passionné. Il ne rêvait qu'à son mérite et à sa beauté; son image l'accompagnait partout, jusque dans son sommeil.

Pendant qu'ils brûlaient ainsi l'un pour l'autre, sans avoir pu se le dire autrement que par leurs regards, la princesse qui ne voulait mettre personne dans la confidence, mais qui désirait avoir un tête-à-tête avec l'objet de son amour, eut recours à un stratagème pour lui en indiquer les moyens. Elle lui écrivit une lettre, où elle lui marquait tout ce qu'il avait à faire pour qu'ils se trouvassent ensemble; elle mit cette lettre dans le tuyau d'une canne, qu'elle donna à Guichard, en lui disant: Voilà pour votre servante, elle pourra en faire un soufflet pour allumer votre feu. Il la prit, pen-

sant bien qu'elle ne la lui avait pas donnée sans quelque intention cachée. De retour chez lui, il n'eut rien de plus pressé que de l'examiner. Il s'aperçoit qu'elle est fendue, l'ouvre avec empressement, y trouve une lettre qu'il lit et relit: le cœur plein de joie, et s'étant bien pénétré de ce qu'elle contenait, il se dispose à mettre en pratique les moyens que la dame lui indiquait pour la voir en secret.

A l'un des angles du palais, il y avait une vieille cave, taillée dans le roc, et tirant son jour par un soupirail pratiqué dans le rocher même. Comme elle était abandonnée depuis fort longtemps, le soupirail était quasi fermé par des buissons et des ronces, qui étaient venus tout à l'entour. On pouvait y descendre par un escalier dérobé, qui répondait à l'appartement de la princesse; mais cet escalier était si peu pratiqué que personne ne s'en souvenait. L'amour, qui découvre tout, en fit souvenir Sigismonde, qui s'efforça aussitôt d'ouvrir la porte de cette cave. Elle s'en occupa secrètement plusieurs jours; et après en être venue à bout avec une peine extrême, elle visita ce lieu souterrain, remarqua le soupirail, en mesura la hauteur: et voyant que son amant pourrait descendre par ce trou, elle prit alors le parti de lui écrire, pour le lui faire savoir.

L'amoureux Guichard, informé par la lettre de sa maîtresse de la profondeur de la cave, se munit d'une grosse corde noueuse, pour pouvoir y descendre et remonter, se procura un manteau de cuir pour se garantir des épines, et se rendit, la nuit suivante, au lieu indiqué. Il y descendit sans accident, après avoir bien attaché la corde à un tronc d'arbre, situé fort à propos presque à la bouche du soupirail. Il y passa le reste de la nuit et la matinée à attendre sa maîtresse. Celle-ci, feignant de vouloir reposer après son dîner, écarta ses dames d'honneur, et se voyant toute seule, descendit ensuite dans la cave, où elle trouva Guichard fort impatient de son arrivée. Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, le plus tendre, et le conduisit bientôt après dans sa chambre, où ils passèrent plusieurs heures dans les plaisirs que l'amour peut faire goûter. Après avoir pris des mesures pour se voir à l'avenir de la même manière, la princesse ramena son amant à la cave, referma la porte et alla retrouver ses femmes. La nuit suivante, Guichard sortit de la caverne par le même chemin qu'il y était entré, et s'en

retourna chez lui fort satisfait.

Ces deux amants se revoyaient souvent, mais pas tant qu'ils l'auraient désiré. Leurs plaisirs étaient d'autant plus délicieux qu'ils étaient achetés par la contrainte et la gêne; la fortune en fut jalouse, et changea en pleurs le sujet de leur joie. Le prince allait quelquefois sans suite dans la chambre de sa fille, pour causer avec elle. Il s'y rendit un jour, l'après-dîner, pendant qu'elle était dans son jardin avec ses dames d'honneur, et il ne fut vu ni entendu de personne. Ne voulant pas interrompre la récréation de la princesse, et trouvant les fenêtres de la chambre fermées et les rideaux du lit abattus, il s'assit, en l'attendant, sur un carreau, la tête appuyée contre le lit, et le rideau tiré sur lui, comme s'il eût voulu se cacher. Bientôt après, il s'endormit dans cette situation. Sigismonde, qui savait que son amant était au rendez-vous, impatiente de le délivrer, se dérobe à sa compagnie, va le tirer de son cachot, et le mène dans sa chambre, où, sans aucune défiance, ils se mettent tous deux sur le lit à leur ordinaire. Après avoir dormi quelque temps, Tancrède se réveilla. Il entendit des mouvements et des soupirs qui l'étonnèrent beaucoup, comme on peut l'imaginer. Quand il vit ce qui en était, dans le premier moment de colère, il eut envie d'appeler du monde, mais il se contint, jugeant qu'il ferait mieux de se taire et de demeurer caché, afin de pouvoir venger ensuite cette injure plus secrètement et avec moins de honte pour sa fille et pour lui-même. Les amants furent assez longtemps ensemble, selon leur coutume, et se séparèrent sans apercevoir le prince. Pendant que Sigismonde conduisait Guichard au petit escalier qui menait à la cave, Tancrède, tout vieux qu'il était, se glissa par une croisée qui donnait sur une terrasse du jardin, et le cœur accablé de douleur, se retira ainsi dans son appartement, sans être vu de personne.

La nuitsuivante, il mit des gens en sentinelle, et l'on prit Guichard, encore empaqueté de son manteau de cuir, au moment où il allait rentrer chez lui. Le prince se le fit mener secrètement, lui fit mille reproches, et lui dit que les bontés qu'il avait eues pour lui ne méritaient pas l'outrage qu'il lui avait fait, et dont il avait été lui-même témoin oculaire. Guichard ne s'excusa que sur la puissance

de l'amour, qui ne reconnaissait point de souverain. Le prince ordonna qu'on l'enfermât dans une chambre du

palais, et qu'on le gardât à vue.

Le lendemain, il alla voir sa fille, qui ne savait encore rien de l'aventure ; il la prit en particulier, et après s'être enfermé avec elle, il lui dit, les yeux baignés de larmes : Je comptais tellement, ma fille, sur ton honnêteté et sur ta vertu, qu'il ne me serait jamais venu dans l'esprit, que je n'aurais jamais cru, quand on m'en aurait assuré, que je ne croirais pas encore, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, que tu fusses capable de t'abandonner à un homme, à moins qu'il ne fût ton mari. Une telle infamie de ta part a porté dans mon âme un chagrin que je ressentirai jusqu'à la fin de ces jours languissants, que je traîne dans la vieillesse. Puisque tu n'as pas rougi d'une telle démarche, est-il possible que, parmi tant de braves gens qui sont à ma cour. tu te sois déterminée en faveur de Guichard, dont la naissance est obscure, et que j'ai tiré de la bassesse? Mon embarras à ton égard égale ma douleur. Je ne sais le parti que je dois prendre et ce que je dois faire de toi. La tendresse que j'ai toujours eue pour ma fille, me porte à l'indulgence, et la lâcheté dont elle s'est rendue coupable me sollicite à la punir comme elle le mérite. Je ne suis pas dans la même incertitude à l'égard de ton indigne amant. Je l'ai fait arrêter cette nuit et mettre dans les fers. Je sais le sort que je lui prépare. J'ignore encore quel sera le tien; mais soit que je te pardonne, soit que j'écoute ma juste indignation, je veux, avant de me décider sur ton compte, je veux savoir ce que tu as à dire. Après ces paroles, il baissa la tête et sanglota comme un enfant.

Sigismonde voyant que son intrigue était découverte et que Guichard était prisonnier, pensa vingt fois faire éclater sa douleur par ses larmes; faible ressource, mais fort ordinaire aux personnes de son sexe. Cependant, comme elle avait l'âme grande, elle vainquit ces mouvements de faiblesse, et sentant bien que son amant était un homme perdu sans ressource, elle résolut de ne faire aucune prière pour elle, déterminée à ne point lui survivre. Je n'ai rien à vous nier, mon père, lui répondit-elle, non en femme affligée ou qui se reproche quelque faute, mais d'un œil sec et d'un air tranquille et assuré; je ne vous ferai non plus aucune

prière, puisque je sens qu'elle serait inutile ; je ne chercherai même point à fléchir votre colère, ni à émouvoir votre amour en ma faveur. Je me bornerai à défendre mon honneur, et m'abandonnerai ensuite à mon courage. Oui, j'ai aimé et j'aime encore Guichard; je l'aimerai tant que ma vie, qui ne sera pas longue, durera; et si l'on aime après la mort, je vous déclare que je l'aimerai encore. La vertu de ce jeune homme et le peu de soin que vous avez pris de me marier, ont eu plus de part à mon amour que la faiblesse du sexe. Comme vous n'êtes ni de fer ni de marbre, vous deviez songer que votre fille n'en était pas non plus; vous deviez, quoique dans l'âge avancé, vous rappeler combien fortes et puissantes sont les passions de la jeunesse. Si vous avez passé vos premières années dans le dur métier des armes, il vous était encore plus aisé de sentir les inconvénients et les suites de la mollesse et de l'oisiveté dans les hommes de tous les âges, et surtout dans les jeunes gens. Je suis sensible, je suis à la fleur de mon âge, et à ce double égard sujette à des besoins que le mariage a tellement irrités, que je n'ai pu m'empêcher de les satisfaire. Ce sont ces besoins sans doute qui ont allumé dans mon cœur les feux de l'amour. Mais qu'y a-t-il là de surprenant dans une jeune femme? Ce n'est pas que je n'aie longtemps combattu les mouvements de la nature, mais tous mes efforts ont été impuissants. Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas moyen de résister à ma passion, j'ai pris toutes les précautions possibles pour accorder l'amour avec l'honneur, et ce n'est qu'à l'insu de tout le monde que j'ai cherché à satisfaire les désirs qui me gourmandaient. De quelque façon que vous ayez été instruit de mon intrigue, je ne la désavoue point. Je vous dirai seulement que ce n'est point le hasard qui m'a déterminé en faveur de Guichard; si je l'ai préféré à tous les autres courtisans, c'est par réflexion; le sentiment de son mérite m'a uniquement décidée en sa faveur. A vous entendre, il semble que vous me pardonneriez mon amour s'il avait eu un homme de qualité pour objet? C'est la faute de la fortune et non la mienne, si mon amant n'est pas d'un rang distingué ou d'une naissance illustre. Mais pouvez-vous ignorer que cette fortune est aveugle, et que le plus souvent elle n'élève que ceux qui le méritent le moins, tandis qu'elle laisse dans l'obscurité ceux qui, par leur esprit et leurs senti292

ments, sont dignes de toutes ses faveurs? Est-il possible que vous soyez l'esclave des préjugés vulgaires, et que vous fassiez un crime à un homme de la bassesse de son origine, lorsque ce n'est que la faute du destin? Remontez à la source des conditions, et vous verrez que nous sommes tous enfants d'un même père, formés d'une même chair, sujets aux mêmes infirmités, et que c'est proprement la vertu qui a commencé à mettre de la distinction parmi nous. Les premiers qui se distinguèrent par leurs talents et leurs qualités furent appelés nobles; les autres rampèrent dans la roture. Quoique la corruption du cœur humain ait abrogé cette loi. elle n'est pas entièrement détruite, et subsiste encore dans les âmes qui ne se laissent point entraîner au torrent des préjugés. La raison ne prescrit jamais ; il existe toujours des esprits qui réclament ses droits. Il est donc certain, à parler raisonnablement, que plus on a de vertus, plus on est noble. D'après ce principe, qui est celui des âmes élevées, si vous voulez jeter les yeux sur tous vos courtisans, et examiner leur mérite sans prévention, vous conviendrez aisément que Guichard est le plus noble de votre cour. Vos paroles, aussi bien que mes yeux, lui ont rendu ce témoignage. Qui le loua jamais plus que vous? et certainement sa conduite a toujours justifié le bien que vous en disiez; j'ose même dire qu'elle était encore supérieure à vos éloges. Si toutefois je m'étais trompée dans la bonne opinion que j'ai de ce jeune homme, je l'aurais été par vous. C'est donc sans raison que vous blâmez mon attachement pour un homme de basse condition; vous pourriez me reprocher, avec plus de justice, la pauvreté de mon amant ; mais ce reproche même retomberait sur vous, de n'avoir pas enrichi et élevé aux dignités un homme d'un si grand mérite et qui vous a si bien servi. D'ailleurs, la pauvreté n'exclut point la noblesse : elle n'est qu'une privation de richesses: autrement, que deviendrait la noblesse de tant de rois, de tant de princesses de l'antiquité qui étaient pauvres, tandis que des affranchis et des mercenaires nageaient dans l'abondance? Tel a autrefois gardé les troupeaux et labouré la terre, qui est riche à présent; et tel est aujourd'hui au faîte de la grandeur et de la fortune, qui sera bientôt réduit à la condition des laboureurs.

Quant à l'incertitude où vous êtes sur ce que vous devez

faire de moi, vous pouvez suivre votre penchant, je ne m'y opposerai point. Il dépend même de vous de devenir cruel dans votre vieillesse. Ne craignez pas que je vous fasse la moindre prière pour vous empêcher de tremper vos mains dans mon sang, si vous avez résolu de le faire. Je vous annonce seulement que je suis toute résolue de subir le traitement que vous destinez à Guichard, et que, si ce n'est pas par votre ordre, ce sera de ma propre volonté. Ne pleurez donc plus, ou allez pleurer avec les femmelettes, et faitesnous mourir tous deux, si vous croyez que nous l'ayons mérité.

Le prince reconnut à ce discours le courage et la fermeté de sa fille. Il ne la crut cependant pas capable d'exécuter ce qu'elle avait annoncé dans ces dernières paroles; il pensait au contraire que la perte de son amant la guérirait bientôt de son amour. Il la quitte dans cette idée, et donne aussitôt des ordres pour que la nuit suivante on étrangle Guichard, qu'on lui arrache le cœur et qu'on le lui apporte incontinent. Le prince fut obéi, et avant mis ce cœur dans une grande coupe d'or, il l'envoya à sa fille par un domestique, avec ordre de lui dire : « Le prince, votre père, vous envoie ce présent pour vous consoler de la perte de ce que vous aimiez le plus ». Sigismonde, qui avait prévu la perte de son amant, s'était munie d'un poison, pour l'avoir tout prêt au besoin. Elle n'eut pas plutôt vu le présent et entendu le compliment que son père lui faisait faire, qu'elle ne douta plus que ce fût le cœur de Guichard. Mon père, dit-elle à l'envoyé, agit plus sagement qu'il ne pense peut-être: il a donné à ce cœur la sépulture qu'il méritait. Après avoir baisé ce cœur avec transport, j'ai éprouvé dans tous les temps, continua-telle, que mon père m'aimait; mais il me le fait mieux connaître à présent que jamais, par les honneurs qu'il rend à ce cœur; fais-lui en des remerciements de ma part, et dis-lui que ce seront les derniers qu'il recevra de moi.

Après ces paroles, elle baisa de nouveau le cœur de son amant, en poussant des soupirs qui étonnaient et touchaient également les dames de sa suite, qui se trouvaient alors dans sa chambre et qui ne savaient ce que c'était que ce cœur qu'elle ne cessait de contempler. « Cœur qui m'as fait tant de plaisir, s'écriait la princesse, te voilà donc quitte

des misères et des traverses de la vie? Maudite soit à jamais la cruauté de celui qui est cause que je te vois maintenant avec les yeux du corps, après t'avoir vu et admiré si souvent des yeux de l'esprit! Ton destin est fini, te voilà parvenu au terme où nous courons tous; ton ennemi même a cru que tu méritais un tombeau d'or. Il ne fallait plus pour achever tes funérailles que les larmes d'une amante qui t'était si chère. Tu les auras ces larmes que tu désires... Père impitovable!... J'avais résolu de mourir d'un œil sec, d'un front calme; mais je ne puis résister aux tendres mouvements que m'inspire le plus beau de tous les cœurs. Qui, je l'arroserai de mes larmes, ce cœur qu'un Dieu propice vous a inspiré de m'envoyer : cœur qui faisais tous mes plaisirs. toute ma volupté, après que mes justes larmes t'auront rendu les hommages que je te dois, je te suivrai dans l'autre monde, j'unirai mon âme à celle qui t'animait. Que dis-je? l'âme de mon amant est encore toute entière dans cette coupe, dans ce cœur que j'idolatre encore, et cette âme me dit qu'elle attend la mienne, pour ne plus s'en

Les soupirs, les sanglots, les larmes qui coulaient en abondance des yeux de la princesse, et qui tombaient dans la coupe, l'empêchèrent d'en dire davantage. Les dames qui l'environnaient étaient stupéfaites, attendries, et ne comprenaient rien à cette scène lugubre. Elles lui demandent la cause de son chagrin, elles mêlent leurs larmes aux siennes, et font de leur mieux pour la consoler. La princesse. absorbée dans sa douleur, lève la tête, essuie ses larmes, et paraissant reprendre courage : « O cœur chéri, s'écria-telle, j'ai rempli mon devoir envers toi, il ne me reste plus que de joindre mon âme à la tienne »! Elle prend ensuite la fiole qui renfermait le poison qu'elle avait préparé; elle la verse dans la coupe, et avale cette liqueur jusqu'à la dernière goutte, sans montrer la moindre crainte. Elle se jette incontinent sur son lit, sans abandonner la coupe précieuse, qu'elle pencha et renversa sur son cœur pour y coller celui de son amant.

Quoique les dames ignorassent quelle était la liqueur qu'elle avait avalée, elles firent avertir le prince de ce qui venait de se passer. Il arriva, mais trop tard, dans le moment que sa fille venait de se jeter sur son lit. Instruit du

malheur qu'il avait causé, et ne pouvant voir sa fille dans un si triste état, sans répandre des larmes de tendresse et de repentir : « Ne me donnez point, mon père, lui dit Sigismonde d'une voix presque éteinte, ne me donnez point des pleurs qui me sont inutiles, et que je ne souhaite point; mais s'il vous reste encore un peu de cette affection que vous m'avez tant de fois témoignée, ne me refusez pas, pour dernière grâce, de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puisque vous n'avez pas voulu que je vécusse heureuse avec lui dans le particulier et le secret. Le prince était si affligé qu'il ne put lui répondre un seul mot; il se relira en sanglotant. A peine fut-il sorti que la princesse, sentant qu'elle allait rendre le dernier soupir, et serrant toujours le cœur de son amant contre le sien, se tourna vers ses. femmes et leur dit adieu. Un instant après, ses yeux se fermèrent, et ayant perdu tout à fait connaissance, elle expira.

Telle fut la fin malheureuse de Guichard et de la princesse Sigismonde. Jamais affliction ne fut plus grande que celle du vieux Tancrède. Il se repentit, mais trop tard, de sa cruauté, et fit enterrer avec pompe, dans un même tombeau, les deux amants qui emportèrent les regrets de tous les Salernitains.

NOUVELLE II. - LE FAUX ANGE GABRIEL, OU L'HYPOCRITE PUNI.

La nouvelle racontée par madame Flamette, fit plusieurs fois couler les larmes de ses compagnes. Quand elle eut achevé son récit, le roi dit d'un ton ferme et un peu vif : je ferais volontiers et sans aucun regret le sacrifice de ma vie pour goûter seulement la moitié du plaisir que Guichard dut trouver dans les bras de sa chère Sigismonde. Les tourments

que je souffre à chaque instant sont pires que la mort, sans que j'aie le moindre intervalle de plaisir. Amour! cruel amour! rends-moi mon indifférence si tu te refuses encore à me rendre heureux. Mais, sans parler davantage de mes peines, j'ordonne à madame Pampinée de poursuivre le cours de nos récits. Si la nouvelle qu'elle va raconter est dans le même goût que celle que nous venons d'entendre, je ne doute pas que je n'éprouve bientôt du soulagement, et que le feu qui me consume ne commence à s'affaiblir. S'il

pouvait s'éteindre tout à fait!

Madame Pampinée se mit en devoir d'obéir à l'ordre du roi. Elle crut lire dans les veux de ses compagnes qu'elles aimeraient mieux une histoire plus divertissante que triste et pathétique : et comme elle était plus jalouse de leur plaire que de contenter le roi, elle résolut de les satisfaire, sans sortir toutefois du sujet proposé. Voici par quelles réflexions elle débuta. Vous savez, dit-elle, mes belles Dames, qu'il y a un proverbe qui dit que rien n'est plus dangereux qu'un méchant qui passe pour homme de bien : il est donc de l'intérêt public d'arracher le masque aux hypocrites. C'est ce que je me propose de faire dans la nouvelle que je vais raconter. Vous verrez que la plupart des religieux se font une étude particulière d'afficher la dévotion, la pénitence, l'austérité, le zèle pour la religion, pour mieux cacher sous ces beaux dehors les vices qu'ils reprochent aux gens du monde; vous verrez que la pâleur de leur front n'est qu'artificielle, que leur humilité n'est qu'apparente, leur dévotion qu'hypocrisie. Toutes les fois que je pense à ce qu'ils sont, que je réfléchis sur la conduite qu'ils tiennent, j'ai peine à comprendre comment on peut les souffrir et avoir en eux la moindre confiance. Quand on les entend dire qu'ils font leur salut en nous prêchant, et que nous faisons le nôtre en leur donnant, et qu'on les voit promettre à celui-ci telle place dans le paradis, à celui-là telle autre, plus ou moins bonnes, selon qu'on est plus ou moins généreux à leur égard, ne dirait-on pas qu'ils ne sont aucunement obligés de travailler comme nous à gagner le ciel, mais qu'ils en sont déjà les possesseurs et les maîtres? Que ne m'est-il permis de démasquer en public cette canaille! Que je ferais voir de choses cachées sous leurs amples habillements; ce n'est pas qu'il n'y ait d'honnêtes gens parmi les moines, mais c'est le plus petit nombre: le reste ne mérite que notre indignation et notre mépris. Que je serais aise de les voir punis de leurs mensonges, de leur coquinerie, comme le fut un cordelier de Venise, gros collier de son ordre, qui n'était qu'un fourbe et qu'un scélérat, quoiqu'il jouit de la meilleure réputation, et qu'il fût reçu et fêté dans les premières maisons de la ville! Je vais vous conter son histoire, pour éloigner de votre esprit la triste image de la mort tragique de la tendre et courageuse Sigismonde.

Il y avait dans la ville d'Imola un mauvais sujet, nommé Bertho de la Massa, tellement reconnu pour fourbe et pour méchant qu'on n'ajoutait jamais foi à ce qu'il disait, et qu'on lui eût prêté de mauvais desseins, s'il eût été capable de faire une bonne action. Voyant qu'il était trop connu dans cette ville pour pouvoir y demeurer encore, il prit le parti d'aller à Venise, refuge ordinaire des bandits et des libertins. Dans l'espérance d'y suivre plus librement ses inclinations perverses, il crut devoir changer de nom, et mettre plus de politique dans sa conduite. Il débuta donc par se montrer tout différent de ce qu'il était. Il afficha la probité, l'amour de la religion, et finit par se faire cordelier, sous le nom de frère Albert d'Imola, non qu'il fût converti, mais uniquement pour se mettre à l'abri de la misère et se procurer le moven de satisfaire ses passions sous le manteau de la religion. Que d'hommes ont embrassé l'état religieux dans ces mêmes vues?

Frère Albert comprit qu'il devait se gêner pour parvenir à son but; il s'y résolut, se proposant de se dédommager quand l'occasion se présenterait. Il commença donc par afficher la plus grande austérité. Louer les dévots, recommander le jeûne et la prière, vanter les douceurs de la pénitence, étaient l'unique sujet de ses discours. Il ne faisait gras en aucun temps, ne buvait de vin qu'en cachette, s'approchait fort souvent des sacrements, et consacrait les heures de recréation à l'étude. Par ce moyen, il s'acquit bientôt l'estime de ses confrères, qui, le jugeant aussi savant que pieux, ne balancèrent point à lui faire prendre la prêtrise. Il s'adonna ensuite à la chaire; et comme il avait de l'esprit et de l'ambition, qui en donne à ceux qui n'en ont pas, il ne tarda pas à devenir célèbre parmi ses concurrents. Il était

le plus suivi de tous. A l'entendre prêcher, personne n'ent pu le soupconner de n'être pas pénétré des vérités qu'il enseignait, tant il avait l'art de se déguiser. Il lui arrivait quelquefois de pleurer, pour mieux paraître touché, et pour toucher davantage ses auditeurs. Enfin, il sut si bien faire qu'il s'acquit en fort peu de temps l'estime et la confiance de toute la ville. On ne parlait que du frère Albert; toutes les dévotes voulaient l'avoir pour directeur; les plus honnêtes gens le faisaient appeler à leur lit de mort : plusieurs le nommaient exécuteur de leurs dernières volontés; d'autres mettaient leur argent et ce qu'ils avaient de plus précieux en dépôt entre ses mains. Je vous laisse à penser si le drôle faisait de bons coups quand il était sûr de n'être ni découvert. ni soupconné. Il y était d'autant plus encouragé que, quand on l'eût surpris en faute, on n'aurait pu le croire coupable, tant il était en grande vénération dans tous les esprits. Jamais cordelier, pas même saint François d'Assise, ne jouit pendant sa vie d'une aussi grande réputation de sainteté.

L'empire que frère Albert avait pris sur lui-même ne s'étendait que sur ses actions extérieures. Il nourrissait ses anciens vices dans le fond de son cœur, et y avait ajouté l'hypocrisie, le plus grand de tous, puisque l'hypocrisie se joue de Dieu même. Comme il avait toujours eu du goût pour les femmes, quand il rencontrait une pénitente facile ou crédule, il la conduisait adroitement dans ses filets. Un jour, une jeune femme d'un esprit faible et niais, nommée Lisette de Caquirino, vint se confesser à lui. Elle était mariée à un riche marchand, que des affaires de commerce avaient attiré en Flandre depuis peu de temps. Après qu'elle eut débité assez lentement la kyrielle de ses péchés, le moine lui demanda si elle n'avait point de galant. La dame, fière et orgueilleuse comme sont tous les Vénitiens, lui répondit avec humeur : De quoi vous servent donc vos yeux, mon révérend père! croyez-vous que ma beauté soit de nature à être facilement prostituée? J'aurais sans doute plus d'amants que je ne voudrais, si j'étais moins difficile; mais, comme mes charmes sont extraordinaires, je les réserve aussi pour des gens qui en vaillent la peine. Avezvous vu des femmes aussi bien faites et aussi belles que je le suis? Elle dit mille autres extravagances au sujet de sa beauté, qu'elle traita plus d'une fois de céleste et de divine. Frère Albert comprit sans peine que sa pénitente avait le cerveau un peu creux, quoique effectivement elle fût assez iolie: et voyant que c'était là précisément ce qu'il lui fallait. il la convoita aussitôt et en devint passionnément amoureux. Il remit cependant à un temps plus favorable le soin de l'apprivoiser; et pour continuer son personnage d'homme pieux, il lui fit une petite morale, et lui remontra que ce qu'elle disait d'avantageux pour elle était un effet de vaine gloire et d'amour-propre dont elle devait se corriger. La pénitente, qui n'entendait pas raillerie, et qui ne sentait pas la force des termes, lui répondit tout uniment qu'il était un sot, puisqu'il ne savait pas distinguer une beauté d'une autre. Frère Albert, qui ne voulait pas l'aigrir davantage, lui donna l'absolution et la renvoya sans rien répliquer.

Quelques jours après, accompagné d'un moine qui lui était dévoué, il alla la voir dans sa maison; et l'avant prise en particulier, il se jeta à ses pieds. Madame, lui dit-il, je vous prie de me pardonner ce que je vous dis dimanche dernier, en vous confessant : j'en fus si sévèrement châtié la nuit suivante, que j'ai passé depuis presque tout le temps au lit. Eh! qui vous a châtié de la sorte, dit la jeune et folle Lisette? - Vous allez en être instruite. Le soir qui suivit votre confession, étant à mon ordinaire en oraison dans ma cellule, j'aperçus tout à coup une grande lumière. A peine ai-je tourné la tête pour voir ce que c'est, qu'un beau jeune homme saute sur moi et m'assomme à coups de bâton. Après m'avoir ainsi maltraité, je lui demandai qui il était, et pourquoi il m'avait battu; il me répondit qu'il était l'ange Gabriel, et qu'il m'avait châtié parce que j'avais osé censurer la beauté céleste de madame Lisette, qu'il aimait, après Dieu, par dessus toutes choses. Je lui demandai pardon, comme vous jugez bien. Je te pardonne, me réponditil, à condition que tu iras trouver cette dame pour lui faire tes excuses. Arrange-toi comme tu pourras, ajouta-t-il; mais sois assuré que si elle ne veut point te pardonner, je reviendrai, et je te donnerai tant de coups que tu t'en ressentiras le reste de ta vie. Pardonnez-moi donc, Madame, je vous rendrai compte ensuite de ce que l'ange me dit de plus.

La petite imbécile était au comble de la joie d'entendre des choses qui flattaient si fort sa folle vanité, et qu'elle n'avait garde de révoquer en doute. Je vous le disais bien, père Albert, lui répondit-elle d'un ton de gravité, que mes charmes étaient tout célestes. Je suis cependant très fâchée du mal que vous avez eu; et afin que vous ne soyez plus maltraité, je vous pardonne, à condition toutefois que vous me répéterez tout ce que l'ange vous a dit. Puisque vous me pardonnez, reprit le moine, je ne vous cacherai rien; mais souvenez-vous bien qu'il vous faut garder un secret inviolable sur ce que je vais vous révéler. - Parlez sans crainte et comptez sur ma discrétion. Vous êtes la plus heureuse de toutes les femmes, lui dit alors le père Albert : l'ange Gabriel vous aime avec passion, s'il n'avait pas craint de vous déplaire ou plutôt de vous effrayer, il y a déjà longtemps qu'il serait venu coucher avec vous. Il m'a chargé de vous dire qu'il en avait la plus grande envie, et qu'il se proposait de venir vous trouver la nuit qu'il vous plaira de lui assigner. Mais comme il est ange, et que s'il venait sous cette forme vous ne pourriez le toucher, il m'a déclaré que, pour vous faire plaisir, il prendra la figure humaine. C'est pourquoi il m'a donné ordre de vous demander dans quel temps vous voulez qu'il vienne, et sous la forme de qui : soyez persuadée qu'il sera très exact au rendez-vous; par conséquent vous pourrez vous flatter d'être la plus heureuse des femmes, comme vous êtes la plus belle. La bonne dame répondit naïvement qu'elle était ravie de l'amour que l'ange avait conçu pour elle, parce qu'elle avait toujours eu pour lui beaucoup de dévotion. Je ne vois son image dans aucune église, dans aucune chapelle, que je ne fasse brûler aussitôt un cierge en son honneur. Il peut venir quand il voudra, il sera bien reçu, et me trouvera seule dans ma chambre. Je le laisse maître de prendre la figure de qui bon lui semblera, pourvu qu'elle ne soit pas effrayante. -Vous parlez à ravir, ma belle dame, laissez-moi faire, vous serez satisfaite. Mais j'aurais une grâce à vous demander : elle ne vous coûtera rien, et me fera grand plaisir : c'est de trouver bon que l'ange emprunte mon corps. Voici le bien qui en résultera pour moi. L'ange animant mon corps, enverra mon âme en paradis, et l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. Il est juste, répliqua Lisette, de vous donner cette consolation, pour vous dédommager des coups de bâton que je vous ai attirés. — Vous donnerez donc vos ordres, Madame, s'il vous plaît, pour que cette nuit l'ange trouve la porte de votre maison ouverte, parce que, venant vous voir avec un corps, il ne peut entrer que par la porte, comme font les hommes. Lisette l'ayant promis, le cordelier se retira, et la laissa si pleine de joie et d'impatience de voir son ange, qu'elle ne pesait pas une once, et

que chaque moment lui paraissait un siècle.

Frère Albert se prépara d'avance au personnage qu'il devait faire la nuit suivante. Comme ce n'était pas le rôle d'un ange qu'il devait jouer, il commenca par prendre plusieurs restaurants pour se fortifier et se mettre en état de faire des prodiges de valeur. Sitôt que la nuit fut venue, il sortit accompagné du moine qui lui était affidé, et s'en alla dans la maison d'une appareilleuse de sa connaissance, où il avait autrefois coutume de prendre ses ébats, lorsqu'il trouvait quelque jeune femme de bonne volonté. Après s'être muni d'une longue robe blanche, il se rendit, lorsqu'il crut qu'il en était temps, chez la belle Lisette. Il ouvre la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, met l'habit blanc qu'il avait apporté, et monte dans la chambre de la dame, qui, ravie de la blancheur de l'ange prétendu, se met à genoux devant lui. L'ange lui donne sa bénédiction, la relève, et lui fait signe de se mettre au lit. Elle obéit incontinent, et monsieur l'ange de la suivre. Frère Albert était assez bel homme, et d'une constitution vigoureuse; ainsi se trouvant dans les mêmes draps que Lisette, qui était fraîche et délicate, il ne tarda pas à lui faire connaître que les anges de son espèce étaient plus habiles que son mari. Elle était dans le ravissement, et bénissait le ciel de lui avoir donné une beauté assez brillante pour qu'un ange en devînt amoureux. La scène fut remplie tout autant de temps qu'il en fallait pour contenter la belle sans la fatiguer. Les intermèdes furent employés à s'entretenir de la gloire céleste. A la pointe du jour, le cordelier jugeant qu'il était temps de se retirer, prit des mesures pour son retour, et alla rejoindre son compagnon que la charitable vieille avait fait coucher avec elle, pour l'empêcher de s'ennuyer.

Madame Lisette n'eut pas plutôt dîné qu'elle alla trouver frère Albert pour lui apprendre qu'elle avait reçu la visite de l'ange Gabriel, et lui conter ce qu'il lui avait dit de la gloire céleste, mêlant dans son récit mille fables de sa facon. J'ignore, Madame, lui dit le moine, comment vous vous êtes trouvée de sa visite, mais je sais bien qu'après m'être apparu la nuit dernière pour apprendre le succès de mon ambassade, il a fait tout à coup passer mon âme dans un lieu de délices dont les hommes n'ont aucune idée, et où ie demeurai jusqu'à la pointe du jour. Pour mon corps, j'ignore ce qu'il est devenu pendant tout ce temps qui m'a paru très court. Votre corps, répond madame Lisette, a été toute la nuit entre mes bras avec l'ange Gabriel. Si vous en doutez, regardez sous votre teton gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'effacera pas de longtemps. - Je me déshabillerai pour voir si ce que vous dites est vrai. Après un assez long entretien de cette nature, Lisette s'en retourna chez elle, où elle attendit avec impatience une seconde visite de l'ange. Elle la reçut, puis une troisième, qui fut suivie de beaucoup d'autres, qui vraisemblablement l'auraient été d'un plus grand nombre si son imbécillité n'en avait arrêté le cours.

Elle était un jour avec une de ses amies. La conversation tombée sur la beauté des femmes, la folle ne manqua pas de mettre la sienne au-dessus de celles de toutes les autres. Si vous saviez, ma chère, à qui j'ai le bonheur de plaire, vous ne balanceriez pas de donner la préférence à ma beauté sur celle des femmes que vous venez de me citer. L'amie, qui connaissait sa naïveté, et qui était bien aise de savoir ce qu'elle voulait dire, lui répondit que cela pouvait être vrai; j'en suis même persuadée; mais tout autre que moi n'en croirait rien, à moins de savoir à qui vous plaisez. Qui que ce soit, je suis sûre que c'est à quelqu'un de bon goût. Je ne devrais sans doute pas le nommer, reprit alors notre étourdie; mais comme je n'ai rien de réservé pour vous, je vous dirai que c'est l'ange Gabriel. Il m'aime comme luimême, et me trouve la plus belle femme du monde, ou du moins de ce pays-ci, à ce qu'il m'a dit. L'amie de Lisette faillit partir d'un éclat de rire; mais elle se retint, dans l'intention de la faire causer davantage. Si l'ange Gabriel, lui répondit-elle d'un air sérieux, vous a dit cela, il n'y a plus moyen de douter qu'il ne soit votre amant; mais je vous avoue que je n'aurais jamais cru que les anges fissent leur cour aux dames. Sorlez de votre erreur, reprit Lisette, ils leur font si bien leur cour que les hommes ne sont rien en comparaison de ces messieurs. Le beau Gabriel m'a prouvé, toutes les fois qu'il est venu coucher avec moi, que mon mari n'est qu'un blanc-bec auprès de lui. Au reste, il m'a assuré qu'on fait l'amour en paradis comme ici-bas, et qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'a pas trouvé de femme au ciel dont la beauté lui ait plu autant que la mienne. L'entendez-vous maintenant? Cela est-il clair?

L'amie avait une impatience extrême d'être en lieu où elle pût rire à gorge déployée de la bêtise de Lisette. Elle la quitta plutôt qu'elle n'aurait fait sans cette intention, et s'en donna tout son soûl quand elle fut seule. Elle se trouva le soir même à une noce avec une grande compagnie de femmes; elle leur raconta, pour les divertir, l'amour angélique de la folle Lisette, dont elle fit le détail d'un bout à l'autre. Ces femmes n'eurent rien de plus chaud que d'en régaler leurs maris; ceux-ci en parlèrent à d'autres femmes : de sorte qu'en moins de deux jours presque tout Venise fut instruit de l'anecdote. Elle parvint aux oreilles des beaux-frères de madame Lisette, qui, connaissant sa grande simplicité, ne doutèrent pas que quelque galant ne se fit passer pour un ange dans son esprit. Ils formèrent aussitôt la résolution de savoir comment cet ange était fait.

Frère Albert, informé du bruit qui courait sur le compte de madame Lisette, l'alla voir une nuit, pour lui faire de vifs reproches sur son indiscrétion; mais comme les beauxfrères, qui toutes les nuits faisaient sentinelle, l'avaient vu entrer et l'avaient suivi de fort près, à peine fut-il déshabillé qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Il se douta d'abord de ce que c'était, surtout lorsqu'il entendit pousser vivement la porte, qu'il avait fermée au verrou. Il n'avait d'autre parti à prendre pour s'évader que de se jeter bien vite par la fenêtre, qui donnait sur le grand canal. C'est ce qu'il fit; et comme il y avait beaucoup d'eau, il ne se blessa point en tombant; il fut seulement étourdi, mais pas assez pour ne pas gagner, à la nage, l'autre bord. Il se réfugia promptement dans la maison d'un matelot, qu'il trouva ouverte, et pria cet homme de vouloir bien lui sauver la vie. Il donne un tel tour à son aventure qu'il sait l'attendrir sur son sort, et s'excuser de ce qu'il est tout nu. Le matelot le fait mettre dans son lit, et promet de lui rendre tous les services qui dépendront de lui. Quand le jour fut venu, il lui fit des excuses de ce qu'il était obligé de le quitter pour une affaire qui demandait tout au plus une heure de temps et le pria de se tenir tranquille jusqu'à son retour.

Quand les beaux-frères furent entrés dans la chambre de la dame, ils trouvèrent que l'ange s'était envolé. Ils dirent mille sottises à leur belle-sœur, la menacèrent de la faire enfermer, et se retirèrent avec les habits du moine angélique.

Cependant l'aventure s'étant répandue de grand matin, le bon matelot entendit dire, à la place de Realte, que l'ange Gabriel avait couché la nuit précédente avec madame Lisette; qu'ayant été trouvé chez elle par ses parents, il s'était jeté dans le grand canal, de peur d'être pris, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. A cette nouvelle, il imagina d'abord que cet ange pourrait bien être l'homme qu'il avait dans sa maison. Il rentre, le questionne, le reconnaît et le menace de le livrer aux beaux-frères de la dame, s'il ne lui donne cinquante ducats. Le cordelier écrit un billet que le matelot fait parvenir à son adresse par un commissionnaire, qui rapporte l'argent : il pense en être quitte pour cette somme; mais son hôte justement indigné de son hypocrisie, ne le croit point assez puni. Père Angélique, lui dit-il, vous n'avez qu'un moyen pour sortir d'ici et échapper aux parents irrités de madame Lisette. Le voici. Nous faisons aujourd'hui une fête à la place Saint-Marc, où chacun peut mener un homme déguisé en ours ou en sauvage. Si vous voulez vous travestir de l'une de ces manières, je vous y conduirai; et quand la cérémonie, qui doit représenter une chasse, sera finie, je vous promets de vous conduire en lieu de sûreté, et de vous donner les habits que vous me demanderez; par ce moyen, vous échapperez aux parents de la dame chez qui vous avez couché; car vous saurez qu'ayant eu avis que vous vous êtes réfugié dans une des maisons de ce quartier, ils ont fait poster, dans les environs, tant de gens pour vous saisir, qu'il n'est guère possible que vous sortiez d'ici sans tomber entre leurs mains, à moins que vous ne vous déterminiez au déguisement que je vous propose.

Frère Albert avait bien de la répugnance à paraître sous un pareil accoutrement; mais que faire? Le matelot lui avait parlé d'un ton à lui persuader qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre. La peur qu'il avait d'ailleurs des parents de Lisette, l'y fit consentir. Son hôte le frotte aussitôt de miel. le couvre de plumes, lui attache un masque au visage, lui passe une chaîne au cou, lui met ensuite un bâton dans une main, et dans l'autre une petite corde, à laquelle étaient attachés deux gros chiens de boucher. Pendant qu'il est occupé à le travestir ainsi en sauvage, il dépêche un homme à la place Realte, pour y faire publier, à son de trompe. que ceux qui voudraient voir l'ange Gabriel, n'avaient qu'à se rendre à la place Saint-Marc. Le matelot ne fut pas plutôt dans la rue, tenant son sauvage par le bout de la chaîne, et le faisant marcher devant, qu'il se vit entouré d'une infinité de gens. On ne savait ce que c'était : et chacun questionnait son voisin pour le savoir. La place Saint-Marc était couverte de monde quand ils y arrivèrent. Le premier soin du Matelot fut d'attacher son sauvage à un pilier, sur un endroit élevé, sous prétexte d'attendre le moment de la prétendue chasse. Il le laissa plus d'une heure exposé aux mouches, aux taons et aux huées du peuple. Quand il vit que la place était bien garnie de monde, feignant de vouloir déchaîner son sauvage, il lui ôta le masque, en criant à la multitude qui l'environnait : Puisque le sanglier ne vient point à la chasse, il n'y en aura point aujourd'hui; mais, Messieurs, afin que vous n'ayez pas perdu votre temps en venant ici, je veux vous faire voir l'ange qui est descendu du ciel pour venir consoler la nuit mesdames les Vénitiennes. Le voilà, ce bel ange dont vous avez entendu parler, ajouta-t-il en montrant le visage du frère Albert, qu'il venait de démasquer, et qui fut aussitôt reconnu de tout le monde. Je vous laisse à penser ce qu'il dut souffrir de se voir ainsi joué et exposé aux huées du peuple, qui fut bientôt au fait de l'aventure de la nuit dernière. On l'insulta, l'injuria de toutes les manières; on poussa la méchanceté ou plutôt la justice jusqu'à lui jeter des ordures au visage. Les plus honnêtes gens de la ville se firent un plaisir de l'aller voir et de jouir du spectacle de son humiliation. Il passa plusieurs heures dans cette cruelle situation, jusqu'à ce que la nouvelle de son aventure étant parvenue au couvent, six

religieux accoururent pour le réclamer. Ils lui jetèrent une large étoffe sur le dos, le détachèrent et le menèrent au couvent, suivis de la populace, qui ne cessait de huer à pleine

tête, l'ange et ses confrères.

L'histoire dit que frère Albert, de retour au couvent, fut mis dans une prison, où l'on présume qu'il dut finir ses jours d'une manière misérable. C'est ainsi qu'un gueux de moine, après avoir longtemps trompé toute une ville par son hypocrisie, avoir abusé de la crédule vanité d'une femme, et avoir peut-être commis mille actions plus noires, mais moins éclatantes, fut démasqué aux yeux de tout un public, et qu'il porta la punition due à ses iniquités. Plaise au ciel qu'il puisse en arriver autant à tous ceux qui lui ressemblent!

NOUVELLE III. - LES MALHEURS DE LA JALOUSIE.

Quand madame Pampinée eut achevé le récit de sa nouvelle, le roi demeura quelque temps dans le silence. Il v a, Madame, dit-il ensuite, il y a quelque chose de bon et qui m'a fait grand plaisir dans l'histoire que vous venez de nous raconter; c'est vers la fin. Le reste ne m'a pas paru assez sérieux. Puis, se tournant vers madame Laurette, faites en sorte, Madame, lui dit-il, de nous en raconter une meilleure. C'est fort bon à dire, répondit celle-ci; mais vous êtes un peu trop cruel envers les amants, puisque vous ne voulez entendre parler que de ceux qui sont malheureux. Cependant, puisque cela vous fait plaisir, je vais vous conter une nouvelle dans laquelle vous n'en trouverez pas moins de trois qui ont fait chacun une fin également malheureuse. Puis, s'adressant à toute la compagnie, elle commenca par ces réflexions morales, pleines de sagesse et de raison.